

SRI AUROBINDO

ET L'AVENIR DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

Cet ouvrage a été réalisé sous la direction de l'association

AGENDA INTERNATIONAL FRANCE

par :

Christophe DELOZE

et

Christine et Laurent Baldo

Serge Brelin

Micheline ETEVENON

Daniel TERLIZZI

Et avec l'aimable participation de Anne Denieul, pierre Etévenon,
Françoise Joos, Marie-Noëlle Philippot.

NOTE DE L'ÉDITEUR

La majorité des textes de Sri Aurobindo qui constituent cet ouvrage sont empruntées à L'Idéal de l'Unité Humaine, au Cycle Humain, et à Guerre et Liberté des Peuples.

Ces ouvrages ont paru pour la première fois entre 1915 et 1918 dans la revue Arya.

Après la Deuxième guerre mondiale, Sri Aurobindo permit une nouvelle édition de L'Idéal de l'Unité Humaine et du Cycle Humain enrichie de quelques notes se rapportant aux faits internationaux postérieurs au corps de ces ouvrages.

En 1950, Sri Aurobindo compléta L'Idéal de l'Unité Humaine d'une postface traitant de la situation mondiale nouvelle.

Si certains détails peuvent rappeler au lecteur l'époque à laquelle ces livres furent écrits, il n'en reste pas moins que les problèmes traités demeurent d'une actualité brûlante, et les conclusions, toujours valables.

*

Note pour cette version PDF

Les notes mentionnées entre parenthèses renvoient à l'index des citations à la fin de cet ouvrage.

Les notes mentionnées avec un exposant figurent en bas de page.

**Le monde a besoin d'une certitude de beauté, de beauté future.
Et Sri Aurobindo en a donné l'assurance.
(L'Agenda de Mère)**

INTRODUCTION

Liberté – Égalité – Fraternité...

Tel était le formidable espoir qu'apportait alors à des millions d'hommes et de femmes la Révolution dont nous célébrons cette année le bicentenaire. Mais quel espoir au juste ?

“L'homme est né libre, et partout il est dans les fers”, constatait Rousseau. “La Révolution doit s'arrêter à la perfection du bonheur”, dira Saint Just, quelques années plus tard. Après des siècles d'oppression, la Révolution ouvrait la porte d'un monde où l'on osait enfin penser la vie en termes de liberté, de justice et d'amour pour les hommes. C'était enfin la promesse du bonheur pour tous, ici-bas, et non dans quelque au-delà. Pour réaliser ce bonheur, il suffisait, pensait-on, de substituer aux valeurs de l'Ancien Régime celles de la Raison et de la Science, et de créer, à leur lumière, des structures politiques et sociales qui donneraient corps aux idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité. De cette manière, l'homme pouvait agir consciemment sur les déterminismes qui gouvernent son existence : il était maître de la nature et de son destin. Telle était la foi de la Révolution française et telle fut la conviction sur laquelle furent bâties nos sociétés modernes.

Pourtant, le rêve de la Révolution française reste encore aujourd'hui beaucoup plus une promesse qu'une réalité : nous ne possédons ni la liberté et l'égalité complètes, ni la véritable fraternité, et certainement pas le bonheur parfaits. Après deux guerres mondiales, après les désillusions du Libéralisme et du Collectivisme, nous voici au cœur d'un formidable bouleversement auquel aucun de nos systèmes, qu'il soit politique, économique, social ou même religieux, ne peut apporter de solution. Tout nous montre que cette “crise de société” a, en réalité, des racines bien plus profondes, et qu'il ne suffira pas, cette fois, de quelques sermons, de quelques slogans ou de quelques réformes extérieures pour nous tirer d'affaire. L'humanité entière est parvenue à une impasse telle qu'il est facile de se convaincre de l'urgence d'un changement plus radical : il y va de l'avenir même de notre espèce.

Et si la clef de ce changement était contenue dans la formule même de la Révolution française ?

Tel est non seulement l'espoir, mais la certitude que nous a laissé Sri Aurobindo.

Né au Bengale le 15 août 1872, Sri Aurobindo fut, très jeune, envoyé par son père en Angleterre où il reçut une éducation entièrement occidentale jusqu'à l'âge de 20 ans. Au cours de brillantes études effectuées à l'université de Cambridge, il se passionna pour la langue, la littérature et l'histoire de la France à laquelle il se disait attaché “comme à un deuxième pays, intellectuellement et par le cœur.”

Dès son retour en Inde, il se lança dans le mouvement révolutionnaire visant à libérer son pays de l'occupation britannique. Agnostique, il s'intéressa parallèlement à la spiritualité indienne, non pour s'évader du monde, mais pour la mettre au service de son combat politique. Ses activités politiques à la tête du parti extrémiste du Congrès lui valurent de passer un an de prison. Cette année d'isolement forcé lui fit prendre conscience que l'occupation de son pays par une force étrangère n'était qu'une facette d'un problème plus vaste : celui de la transformation de la nature humaine. Acquitté mais toujours poursuivi et espionné par la police anglaise, il dut se réfugier en 1910 en territoire français, à Pondichéry où il demeura jusqu'à sa mort en 1950. Le révolutionnaire allait alors s'effacer devant le visionnaire et le pionnier d'une nouvelle étape évolutive pour l'humanité. En 1914, il rencontra une Française, Mirra Alfassa, qui allait devenir sa compagne et qu'il appela "Mère". Elle partagera sa recherche pendant trente années et poursuivra son œuvre après son "départ". De 1914 à 1920, Sri Aurobindo publia l'"Arya", une revue philosophique mensuelle ayant pour objectif la formation d'une vaste synthèse de connaissances, harmonisant les diverses traditions de l'humanité, aussi bien occidentales qu'orientales. Sri Aurobindo y exposa une vaste vision de l'évolution terrestre et des possibilités futures de l'humanité sous tous leurs aspects. "L'homme, écrivait-il, est un être de transition et il peut être le collaborateur conscient de sa propre évolution."

C'est à la découverte de cette œuvre prodigieusement novatrice que cet ouvrage souhaite contribuer en présentant une sélection de textes dont certains sont inédits en français, et qui éclairent la Révolution française et ses idéaux d'une lumière nouvelle. En effet, selon Sri Aurobindo "le long processus de formation et de création terrestre, le miracle ambigu de la vie, la lutte du mental pour naître et croître dans une Ignorance apparente et pour y régner en interprète, créateur et maître, les signes de quelque chose de plus grand qui dépasse la merveille finie du mental et s'en va vers les merveilles infinies de l'esprit ne sont pas le résultat passager, fortuit et vide de sens de quelque Hasard cosmique avec son énorme combinaison de coïncidences ; ils ne sont pas le jeu fortuit de quelque force aveugle. Ces choses sont et ne peuvent être que parce qu'un principe éternel et divin s'est dissimulé dans l'énergie et dans la forme de la Matière. Le secret de l'évolution terrestre est la lente et progressive libération de cet esprit latent..." (1)

Considérés dans cette perspective, les idéaux de la Révolution française acquièrent une tout autre signification, bien au-delà de l'interprétation politique, juridique, économique ou sociale qui en a été faite jusqu'à présent. Parce qu'ils sont l'expression de cette Conscience de l'Unité parfaite contenue en germe dans l'inconscience de la nature matérielle, ils se révèlent être en fait le but ultime et inévitable de l'humanité.

Cependant, pour que s'accomplisse notre destinée, il faut, nous dit Sri Aurobindo, "que le cœur, l'action, le mental de l'homme soient entièrement changés, mais de l'intérieur, non de l'extérieur, et non par des institutions politiques et sociales, ni

même par des croyances et des philosophies, mais par la réalisation de Dieu en nous-mêmes et dans le monde, et par un remodelage à la lumière de cette réalisation”. (2)

Ainsi, pour Sri Aurobindo, la Révolution a échoué, en ce sens que nous n'avons pas su mettre en pratique le plus essentiel des idéaux : la fraternité, sans le pouvoir de laquelle l'union de la liberté et de l'égalité restera pour toujours impossible. Mais la vraie fraternité n'existe que dans cette profondeur secrète du cœur humain que nous connaissons si mal, et qui contient pourtant le seul pouvoir qui puisse nous sauver.

“Peut-être la liberté et l'égalité, la liberté et l'autorité, la liberté et l'efficacité organisées ne peuvent-elles pas se concilier d'une façon satisfaisante tant que l'homme individuel et collectif vit dans l'égoïsme, tant qu'il est incapable d'opérer une profonde transformation spirituelle et psychologique et de dépasser la simple association collective pour s'élever jusqu'au troisième idéal, que par une vague intuition les penseurs révolutionnaires de France ont ajouté à leur mot d'ordre de liberté et d'égalité – le plus grand des trois, bien qu'il ne soit encore qu'un mot vide de sens sur les lèvres des hommes –, l'idéal de fraternité, ou, traduit d'une façon moins sentimentale et plus vraie : l'idéal de l'unité intérieure. Cet idéal, aucun mécanisme social, politique ni religieux ne l'a jamais créé et ne peut le créer ; il doit prendre naissance dans l'âme et jaillir du dedans, des profondeurs cachées et divines.” (3)

Puisse cet ensemble de textes inviter tous ceux qui perçoivent de plus en plus la radicalité de la crise actuelle, à découvrir, grâce à Sri Aurobindo, que la célébration du bicentenaire de la Révolution française n'est pas tant la commémoration d'un événement passé que l'occasion de nous tourner résolument vers l'avenir, afin de collaborer DES MAINTENANT à l'émergence d'un monde meilleur et d'un homme enfin libre, enfin égal, et enfin fraternel.

...L'univers révélera son unité et sa totalité, il apparaîtra comme la manifestation d'un Être unique, la Nature étant le pouvoir de manifestation de cet être, et l'évolution, le processus par lequel il se révèle graduellement ici-bas dans la matière. (1)

CHAPITRE 1

ÉVOLUTION ET RÉVOLUTION

1. La poussée évolutive vers l'unité

Afin de comprendre les causes, le rôle et le sens de l'événement déterminant que fut la Révolution française, Sri Aurobindo nous invite à percevoir, derrière les causes extérieures du développement historique des sociétés, la Volonté intérieure qui anime l'Évolution terrestre et le but vers lequel elle se dirige.

La surface de la vie est facile à comprendre ; ses lois, ses mouvements caractéristiques, son utilité pratique sont à notre portée et nous pouvons assez facilement et rapidement les saisir pour en tirer parti. Mais cela ne nous mène pas très loin. C'est suffisant pour la vie active et superficielle au jour le jour, mais non pour résoudre les grands problèmes de l'existence. Par contre, il nous est extrêmement difficile d'acquérir la connaissance des profondeurs de la vie, de ses secrets puissants et ses grandes lois cachées qui déterminent tout. Nous n'avons pas trouvé le plomb qui sonde ces profondeurs-là ; elles nous apparaissent comme un mouvement vague et indéterminé, une obscurité profonde devant laquelle le mental recule volontiers pour jouer plutôt avec l'agitation, l'écume et les scintillements faciles de la surface. Pourtant, si nous voulions comprendre l'existence, ce sont ces profondeurs et leurs forces invisibles qu'il nous faudrait connaître. À la surface, nous trouvons seulement les lois secondaires de la Nature et des règles pratiques qui nous aident à surmonter les difficultés du moment et à organiser empiriquement, sans les comprendre, ses transitions continues.

Rien n'est plus obscur pour l'humanité, moins accessible à son entendement, que sa propre vie commune et collective, tant dans la force qui la meut que dans la perception du but vers lequel elle se meut. La sociologie ne nous aide pas ; elle nous donne seulement un récit général du passé et un énoncé des conditions extérieures dans lesquelles les communautés ont pu survivre. L'histoire ne nous enseigne rien ; c'est un torrent confus d'événements et de personnalités, un kaléidoscope d'institutions changeantes. Nous ne saisissons pas le sens vrai de tous ces changements et de ce flot continu de vie humaine dans les artères du Temps. Ce que nous percevons, ce sont des phénomènes qui passent et repassent, des généralisations faciles, des idées partielles. Nous parlons de démocratie, d'aristocratie et d'autocratie, de collectivisme et d'individualisme,

d'impérialisme et de nationalisme, de l'État et de la Commune, du capitalisme et du socialisme ; nous avançons des généralisations hâtives et fabriquons des systèmes absolus, proclamés péremptoirement aujourd'hui et abandonnés par force demain ; nous épousons des causes et des enthousiasmes, dont le triomphe se change vite en désenchantement, puis nous les laissons pour d'autres, peut-être ceux-là mêmes que nous avons eu tant de mal à abattre. Pendant un siècle entier, l'humanité a soif de liberté, se bat pour elle et la conquiert au prix amer d'un dur labeur et de larmes et de sang ; le siècle qui en jouit sans avoir lutté pour elle, s'en détourne comme d'une illusion puérile, prêt à renoncer à cet avantage déprécié si tel doit être le prix de quelque bien nouveau. Ceci vient de ce que notre pensée et notre action sont tout entières à fleur de peau, empiriques quand il s'agit de notre vie collective ; elles ne cherchent pas, elles ne se fondent pas sur une connaissance solide, profonde, complète. La morale à tirer n'est point de la vanité de la vie humaine et de ses ardeurs, ses enthousiasmes ni des idéaux qu'elle poursuit, mais de la nécessité d'une recherche plus sage, plus large, plus patiente, pour trouver sa vraie loi et son vrai but. (2)

...Il existe un autre pouvoir que celui des circonstances extérieures, et nous sommes justifiés à le prendre en considération. De fait, derrière toutes les circonstances et les nécessités extérieures plus aisément perceptibles pour nous dans la Nature, il existe toujours une nécessité intime dans l'être, une volonté et un dessein dans la Nature elle-même, qui précèdent les signaux extérieurs de leur développement et qui, en dépit de tous les obstacles et de tous les échecs, finissent inévitablement par se réaliser. (3)

Car la Nature, en dépit des apparences, ne suit pas une marche aveugle et mécanique. En son essence la plus profonde, c'est une Force créatrice et consciente qui n'est autre que la Volonté même de l'Esprit éternel (ou ce que Sri Aurobindo appelle le Divin), et qui œuvre progressivement à la pleine manifestation de celui-ci. Il n'y a donc pas d'opposition entre l'Esprit et la Nature : il n'est qu'une seule et unique réalité.

Les vérités de l'existence universelle sont de deux sortes : éternelles, immuables, les vérités de l'Esprit — mais ce sont elles qui se jettent dans le Devenir, elles qui, ici-bas, constamment, réalisent leurs pouvoirs et leurs signes — et la conscience qui joue avec elles : dissonances, variations, exploration des possibles, réversions, perversions et conversions ascendantes en un motif harmonique toujours plus haut ; et de tout cela, l'Esprit a fait et fait toujours son univers. Mais c'est Lui-même qu'il fait en lui, Lui-même le créateur et l'énergie de création, la cause et la méthode et le résultat des opérations, le mécanicien et la machine, la musique et le musicien, le poète et le poème...(4)

C'est cet Esprit éternel, déjà dissimulé ou, comme le dit Sri Aurobindo, "involué", dans la création matérielle, qui conduit l'action évolutive :

...Avant qu'il ne puisse y avoir évolution, il doit nécessairement y avoir involution du Divin. Sinon, ce ne serait pas une évolution mais une création successive de choses nouvelles qui ne seraient pas contenues dans leurs antécédents ni leurs inévitables conséquences ou leur déroulement ordonné, et qui seraient arbitrairement voulues ou miraculeusement conçues par un hasard inexplicable, une force chanceuse et trébuchante, ou quelque Créateur extérieur... (5)

Nous parlons de l'évolution de la Vie dans la Matière, de l'évolution du Mental dans la Matière, mais ce mot d'évolution expose seulement le phénomène, sans l'expliquer. Car il n'y a apparemment aucune raison pour que la Vie évolue à partir d'éléments matériels ou que le Mental évolue à partir de formes vivantes, à moins d'accepter la solution védântique, à savoir que la Vie est déjà involuée dans la Matière et le Mental dans la Vie, parce que dans son essence la Matière est une forme voilée de la Vie, la Vie une forme voilée de la Conscience. Par suite, rien, semble-t-il, ne nous interdit de monter d'un degré dans l'échelle et d'admettre que la conscience mentale peut n'être elle-même que la forme et le voile d'états supérieurs au-delà du Mental. (6)

Car selon Sri Aurobindo, de même qu'il y a eu un passage évolutif du minéral au végétal, puis du végétal à l'animal et – avec l'émergence du mental – de l'animal à l'homme, de même l'espèce humaine n'est pas le stade final de la création. L'homme n'est qu'un maillon de la grande chaîne qui nous conduit vers la prochaine étape évolutive : il est un "être de transition".

...Parce que cet Esprit infini et éternelle Divinité est dissimulée ici-bas dans le processus de la Nature matérielle, l'évolution d'un pouvoir au-delà du mental n'est pas seulement possible, mais inévitable.... Si l'inventeur de cet univers était un Créateur extérieur limité et voué aux expériences, il n'y aurait aucune raison pour qu'il s'arrête au mental, satisfait de l'ingéniosité de son travail. Mais puisque la Divinité est enfermée ici-bas et qu'elle émerge peu à peu, il est inévitable que tous ses pouvoirs ou gradations de pouvoir émergent l'un après l'autre jusqu'à ce que sa pleine gloire soit incarnée et visible. (7)

En lui-même l'homme n'est guère plus qu'un néant ambitieux. Il est une petitesse qui s'efforce vers une étendue et une grandeur au-delà de lui, un nain épris des hauteurs. Son mental est un obscur rayon dans les splendeurs du mental universel. Sa vie est lutte, exultation et souffrance, un mesquin moment avide dans la Vie universelle, ballotté par les passions, frappé par la douleur, ou plein de désirs aveugles et muets. Son corps est un grain de poussière laborieux et périssable dans l'univers matériel. Ceci ne peut constituer l'aboutissement du mystérieux élan ascendant de la Nature. Il y a quelque chose au-delà, quelque chose que l'homme sera, dont on ne saisit à présent que des aperçus fragmentaires à travers quelques trouées dans la grande muraille des limitations qui nient sa possibilité et son existence. Une âme immortelle réside quelque part en lui, qui

révèle sa présence par éclairs ; au-dessus de lui, domine un esprit éternel qui maintient la continuité d'âme de sa nature. Mais la descente de ce plus grand esprit est obstruée par la dure carapace de notre personnalité fabriquée ; et cette âme intérieure lumineuse est recouverte, étouffée, opprimée par de denses couches extérieures. Chez l'homme, sauf exceptions peu nombreuses, l'âme est rarement active ; chez la plupart, elle est à peine perceptible. L'âme et l'esprit semblent exister au-dessus et par-dérrière sa nature plutôt que faire partie de sa réalité extérieure visible. Ils sont en cours de naissance plutôt que déjà nés dans la matière ; ce sont, pour la conscience humaine, des possibilités plutôt que des réalités actuelles.

La grandeur de l'homme réside non dans ce qu'il est, mais dans ce qu'il rend possible. Sa gloire est d'être le champ clos et l'atelier secret d'un vivant labeur par lequel un Artisan divin prépare la surhumanité. Mais il peut aussi accéder à une plus grande grandeur encore, parce que, à l'encontre de la création inférieure, il lui est permis d'être l'artisan partiel de ce changement divin ; son assentiment conscient, sa volonté de participation consacrées sont nécessaires pour que puisse descendre dans son corps la gloire qui remplacera l'homme. (8)

Ainsi, depuis l'apparition de la première matière vivante, à travers les différents organes d'exploration ou de "prise de conscience" des espèces successives – des cils vibratoires des premières formes cellulaires aux premières circonvolutions cérébrales de l'homo sapiens sapiens –, puis, au cours du cycle mental, à travers le développement des individus et des sociétés, la poussée créatrice qui meut l'évolution n'a de cesse de re-découvrir ce qui EST là, ce qui a toujours été là, parce que la Conscience, l'Énergie et la Matière ne font qu'un, parce qu'il n'y a qu'UNE seule réalité au monde et que TOUT EST UN.

2. Vers l'Idéal de l'Unité Humaine

C'est vers l'avènement d'une telle unité que la poussée évolutive conduit inéluctablement les individus et les nations ; car ceux-ci sont des manifestations de l'Esprit et ils n'ont d'autre raison que celle d'exprimer et de réaliser le pouvoir et la volonté de la Vérité éternelle qui les habite :

La loi première, le dessein fondamental de la vie individuelle est la recherche de son propre développement. D'une façon consciente ou semi-consciente, ou inconsciemment et à tâtons, elle s'efforce toujours, et à bon droit, d'arriver à sa propre formule : de se trouver elle-même, de découvrir en elle-même la loi et le pouvoir de son être et de les accomplir. Et pour elle, ce but est fondamental, juste, inévitable, car on peut faire toutes les réserves et toutes les objections que l'on veut, il reste que l'individu n'est pas seulement une créature physique éphémère, une forme mentale et corporelle qui s'agrège et se dissout, mais un être, un vivant pouvoir de la Vérité éternelle, un esprit qui se manifeste. De même, la loi première, le dessein fondamental de toute société, communauté ou nation, est de chercher son propre accomplissement ; chacune s'efforce, et à bon droit, de se trouver elle-même, de percevoir en elle-même la loi et le pouvoir de son être et de les accomplir aussi parfaitement que possible, de réaliser toutes ses potentialités, de vivre la vie qui la révélera à elle-même. Et la raison en est la même ; car les sociétés aussi sont des êtres, de vivants pouvoirs de la Vérité éternelle, des manifestations de l'Esprit cosmique, et elles sont là pour exprimer et accomplir, chacune à sa manière et selon ses propres capacités, la vérité spéciale, le pouvoir et le dessein particuliers de l'Esprit cosmique qui est en elles. La nation ou la société, comme l'individu, possède un corps, une vie organique, un tempérament moral et esthétique, un mental qui se développe, et, derrière tous ces signes et ces pouvoirs, une âme pour laquelle ils existent. Et même, on peut dire que, comme l'individu, elle est essentiellement une âme plutôt qu'elle n'en a une ; c'est une âme collective, une âme de groupe, qui, dès qu'elle parvient à une nette différenciation, doit nécessairement devenir de plus en plus consciente d'elle-même ; et elle se découvrira de plus en plus pleinement à mesure qu'elle développera son action et sa mentalité communes et la vie organique qui l'exprime. (9)

Aussi, parce que "l'unification concrète de la vie humaine" fait partie du plan final de la Nature, l'idéal d'une humanité unifiée doit inévitablement s'imposer comme une des "forces déterminantes de l'avenir" :

L'évolution sociale de l'espèce humaine s'effectue nécessairement par le jeu des relations de trois facteurs constants : les individus, les diverses sortes de communautés, et l'humanité. (...) La Nature œuvre toujours par ces trois facteurs et nul d'entre eux ne peut être supprimé. Son point de départ est la manifestation visible de l'unité et de la multiplicité, de la totalité et de ses éléments constitutifs, puis elle crée les unités intermédiaires entre les deux extrêmes, car sans elles, il

ne peut pas y avoir de développement complet, ni pour la totalité ni pour les éléments. Dans les formes vivantes, de même, elle crée toujours trois facteurs : genre, espèce et individu. Mais tandis que dans la vie animale elle se contente de séparations rigides et de groupements sommaires, dans la vie humaine elle s'efforce au contraire de déborder les divisions qu'elle a créées et de mener l'espèce tout entière au sens de l'unité et à la réalisation de l'unité. (10)

Aujourd'hui, l'idéal de l'unité humaine se fraye plus ou moins vaguement le chemin jusqu'au seuil de notre conscience. L'émergence d'un idéal dans la pensée humaine est toujours le signe d'une intention de la Nature, mais pas toujours d'une intention d'accomplir ; parfois, il indique seulement une tentative qui sera vouée à un échec temporaire. Car la Nature est lente et patiente en ses méthodes. Elle adopte des idées et les réalise à moitié, puis les laisse au bord du chemin pour les reprendre plus tard, en quelque autre ère, quelque concours de circonstances meilleur. Ayant imaginé une harmonie possible, elle séduit son instrument pensant, l'humanité, et sonde jusqu'où l'espèce y est prête ; elle laisse l'homme essayer et échouer, elle l'y pousse même afin qu'il puisse apprendre et réussir une autre fois. Pourtant, si un idéal s'est frayé le chemin jusqu'au seuil de la pensée, c'est qu'il doit nécessairement être essayé, or il est probable que l'idéal de l'unité humaine figurera largement parmi les forces déterminantes de l'avenir ; en fait, les circonstances intellectuelles et matérielles de l'époque actuelle l'ont préparé et l'imposent presque, et surtout les découvertes scientifiques qui ont tant réduit les distances de notre terre que ses plus vastes royaumes apparaissent maintenant comme les simples provinces d'un seul pays. (11)

De même, la pensée philosophique et scientifique du Siècle des Lumières, mais aussi les conditions politiques, sociales et économiques de la France de 1789 ont-elles permis à l'idée d'une nation libre et souveraine, fondée sur les trois principes de liberté, égalité et fraternité, de s'imposer comme l'une des étapes indispensables à l'accomplissement de l'unité humaine.

C'est dans cette vaste perspective que Sri Aurobindo nous invite à comprendre les causes et le sens de la crise qui bouleversa l'Europe d'alors.

Le monde de Dieu avance pas à pas et il réalise l'unité moindre avant de tenter sérieusement l'unité plus grande. Affirme d'abord la liberté nationale si jamais tu veux amener le monde à être une seule nation. (1)

CHAPITRE 2

DE LA CITE ANTIQUE A LA NATION MODERNE – LES PRÉALABLES

1. Première étape vers l'Unité : les petites cités

Tout le processus de la Nature repose sur l'équilibre de deux pôles de la vie et sur une tendance constante à les harmoniser. Ces deux pôles sont l'individu (que nourrit le tout ou l'agrégat) et le tout ou l'agrégat (que l'individu aide à constituer). La vie humaine ne fait pas exception à la règle. Par conséquent, le perfectionnement de la vie humaine implique nécessairement l'élaboration d'une harmonie encore inaccomplie entre les deux pôles de notre existence : l'individu et l'agrégat social. Sera parfaite la société la plus entièrement propice à la perfection de l'individu ; sera incomplète la perfection de l'individu si elle n'aide pas à l'état parfait de l'agrégat social auquel il appartient, et finalement à l'état parfait de l'agrégat humain le plus vaste possible : l'ensemble d'une humanité unifiée.

Mais la Nature suit un processus graduel qui complique les choses et empêche l'individu d'avoir une relation pure et directe avec l'humanité totale. Entre lui et ce tout trop immense, se dressent les agrégats plus petits dont la formation était nécessaire aux étapes progressives de la culture humaine ; ces agrégats sont en partie des aides pour l'unité finale, en partie des barrières. L'obstacle de l'espace, les difficultés d'organisation, les limitations du cœur et du cerveau humains, rendaient nécessaire la formation de petits agrégats, tout d'abord, puis d'agrégats de plus en plus grands pour entraîner graduellement l'individu, par rapprochements successifs, à se préparer à l'universalité finale. La famille, la commune, le clan ou la tribu, la classe, les cités-États ou les amas de tribus, la nation, l'empire, marquent autant d'étapes de ce progrès et de cet élargissement constant. (2)

Toutefois, si le but final de la Nature est l'unité humaine, Sri Aurobindo insiste bien sur le fait qu'une unité sociale et politique plus vaste n'est pas nécessairement un bienfait en soi :

Elle ne vaut d'être poursuivie que dans la mesure où elle fournit les moyens et le cadre d'une vie individuelle et collective meilleure, plus riche, plus heureuse et plus puissante. [Or], jusqu'à présent, l'expérience de l'humanité n'a pas

confirmé que d'énormes agrégats, étroitement unis et strictement organisés, fussent favorables à une vie humaine plus riche et plus puissante. Il semblerait plutôt que la vie collective soit davantage à son aise, plus bienveillante, plus variée et plus féconde, quand elle peut se concentrer en de petits espaces et en des organismes plus simples.

Si nous considérons le passé de l'humanité, pour autant qu'il nous soit connu, nous nous apercevons que les périodes intéressantes de la vie humaine, les scènes où elle a été le plus richement vécue et où elle a laissé derrière elle les fruits les plus précieux, sont précisément les époques, et les contrées, où l'humanité avait su s'organiser en de petits centres indépendants, étroitement mêlés l'un à l'autre mais non fondus en une unique unité. L'Europe moderne doit les deux tiers de sa civilisation à trois moments suprêmes de cette sorte dans l'histoire humaine : d'abord, la vie religieuse des tribus disparates qui s'étaient donné le nom d'Israël, et plus tard de la petite nation juive qui lui a succédé ; puis la vie hétérogène des petites cités grecques ; enfin, la vie artistique et intellectuelle (similaire, quoique plus restreinte) de l'Italie médiévale. (3)

C'est dans ces petites cités que les principes démocratiques de liberté et d'égalité firent leur première apparition. En Méditerranée, Rome, mais surtout Athènes en furent les plus illustres exemples :

Les petites communautés humaines auxquelles chacun peut prendre aisément une part active et où tous ressentent promptement et intensément les idées et les mouvements (qui peuvent alors rapidement grandir et prendre forme sans qu'une organisation étendue et compliquée soit nécessaire), se tournent naturellement vers la liberté dès qu'elles cessent d'être préoccupées par la nécessité immédiate et absorbante de leur propre conservation. Dans un milieu comme celui-là, les formes de gouvernement comme la monarchie absolue, l'oligarchie despotique, la papauté infaillible ou quelque classe théocratique sacro-sainte, ne peuvent pas prospérer à leur aise. Elles n'ont pas, pour soutenir leur prestige, l'avantage d'être éloignées des masses et hors de portée des critiques quotidiennes de la mentalité individuelle ; elles ne peuvent pas non plus arguer de la nécessité pressante d'uniformiser de grandes multitudes et de vastes étendues, qui, ailleurs, leur permet d'asseoir et de maintenir leur pouvoir. C'est pourquoi nous voyons à Rome le régime monarchique incapable de se maintenir, et la Grèce le considérer comme une brève et anormale usurpation, tandis que la forme oligarchique de gouvernement, bien que plus vigoureuse, n'a pas pu s'assurer une suprématie exclusive ni une stabilité durable, sauf dans une communauté purement militaire comme Sparte. La tendance à la liberté démocratique qui fait que chaque homme participe naturellement à la vie civique et aux institutions culturelles de l'État, qu'il possède une voix égale à la réglementation de la loi et de la politique et prend part à leur exécution dans toute la mesure où son droit de citoyen et sa capacité individuelle le lui permettent, était innée dans l'esprit de la Cité libre et inhérente à sa forme. (4)

Cependant, le règne des petites cités-États ou des cultures régionales avait toujours un défaut qui obligeait à tendre vers de plus larges organismes. Ce défaut se caractérisait par la non-permanence, souvent le désordre, et surtout l'incapacité à se défendre devant l'assaut des organismes plus grands, aussi par une carence à répandre le bien-être matériel. C'est pourquoi, cette première forme de vie collective a eu tendance à disparaître et à céder la place à l'organisation des nations, des royaumes et des empires. (5)

2. L'Empire : une tentative d'unification prématurée

[Mais] avant que les racines psychologiques de l'unité nationale n'eussent été profondément enfoncées, avant que la nation fût solidement consciente d'elle-même et irrésistiblement en possession de son unité, invinciblement attachée à elle, l'État souverain, entraîné par l'impulsion militaire qui l'avait porté au pouvoir, tentait aussitôt de former par les mêmes moyens un agrégat impérial plus vaste. L'Assyrie, la Macédoine, Rome, la Perse, et plus tard l'Arabie, ont toutes suivi la même tendance et le même cycle. La grande invasion de l'Europe et de l'Asie occidentale par la race gaélique, puis la désunion et le déclin de la Gaule qui suivirent, furent probablement dus au même phénomène et sont le résultat d'une unification encore plus prématurée et plus mal formée que celle de la Macédoine. Toutes furent le point de départ de grands mouvements impériaux... (6)

Cependant, ces nouvelles unités supranationales étaient des tentatives prématurées et trop vastes d'unification de l'humanité, la faiblesse de ces unités impériales nées de la conquête, étant "leur tendance à détruire les unités plus petites, qu'elles assimilaient afin d'en nourrir la vie de l'organe dominateur, comme l'a fait l'empire romain". (7)

La Gaule, l'Espagne, l'Afrique, l'Égypte furent donc anéanties, transformées en matière morte, tandis que leurs énergies étaient aspirées par le centre : Rome. (8)

En étouffant, si pacifiquement que ce fût, les cultures vivantes ou l'individualité naissante des peuples qu'ils gouvernaient, ils avaient privé ces peuples des sources de leur vitalité, des racines de leur force. Sans doute, ils avaient éliminé toutes les causes positives de scission et établi une force d'opposition passive à tout changement disruptif ; mais l'empire ne vivait qu'en son centre, et lorsque ce centre a commencé de s'épuiser, le reste du corps n'avait plus de vie positive et abondante pour pouvoir régénérer l'empire. À la fin, Rome ne pouvait même plus compter sur l'appoint d'individus vigoureux venus des peuples dont elle avait exprimé la vie sous le poids d'une civilisation d'emprunt ; elle a dû faire appel aux barbares des frontières. Quand elle est tombée en miettes, ce furent les barbares, et non les vieux peuples ressuscités, qui sont devenus ses héritiers. Car leur barbarie était au moins une force vivante, un principe de vie, tandis que la civilisation gréco-romaine était devenue un principe de mort. Toutes les forces vivantes dont le contact aurait pu modifier ou renouveler sa propre force, étaient détruites. Finalement, sa forme même a dû être brisée, et son principe semé de nouveau dans le sol vierge de la culture vivante et vigoureuse de l'Europe médiévale. Ce que les Romains n'avaient pas eu la sagesse de faire dans leur empire organisé (car même l'instinct politique le plus profond et le plus sûr n'est pas la sagesse), a dû être fait par la Nature elle-même à travers l'unité vague, mais vivante, de la chrétienté du Moyen Âge.

Depuis lors, l'exemple de Rome a hanté l'imagination politique de l'Europe. On le retrouve, non seulement derrière le Saint-Empire de Charlemagne, derrière la tentative gigantesque de Napoléon et le rêve germanique d'un empire mondial gouverné par l'efficacité teutonique et la culture teutonique, mais toutes les nations impériales, y compris la France et l'Angleterre, ont jusqu'à un certain point marché sur ses traces. Mais — et cela est assez frappant — chaque fois qu'un peuple a tenté de renouveler le succès romain, il a échoué. Les nations modernes n'ont pas été capables de suivre Rome jusqu'au bout du chemin qu'elle avait tracé, ou si elles ont essayé, elles se sont heurtées à des conditions différentes et se sont effondrées, ou elles ont dû faire halte. Tout se passe comme si la Nature avait dit : « Cette expérience a été une fois poursuivie jusqu'à sa conséquence logique, et une fois suffit. J'ai établi de nouvelles conditions, trouvez-vous de nouveaux moyens, ou du moins corrigez les anciens et complétez-les s'ils sont insuffisants ou mal dirigés. » (9)

La création de l'agrégat national était donc réservée au millénaire qui a suivi l'écroulement de l'Empire romain ; et pour résoudre le problème qui lui avait été légué, le monde a dû subir un recul et abandonner pendant cette période la plupart des gains, sinon tous, que l'humanité avait acquis avec les cités-États. Il fallait résoudre ce problème avant de pouvoir tenter un effort véritable, non seulement pour développer une communauté solidement organisée mais progressive et de plus en plus perfectionnée, non seulement un moule de vie sociale solide mais, à l'intérieur de ce moule, une libre croissance de la vie elle-même dans son intégralité. (10)

3. La formation de l'unité nationale

Le cycle européen de construction nationale diffère donc du cycle ancien qui a conduit de l'État régional ou de la cité-État à l'empire. Premièrement, en n'outrepassant pas son but pour procéder à une unification plus large, il n'a pas négligé les agrégats intermédiaires indispensables ; deuxièmement, en mûrissant lentement et progressivement par trois étapes successives, il a pu établir l'unité sans détruire les éléments constituants ni les opprimer prématurément ou excessivement par le mécanisme d'unification. La première étape a suivi une longue oscillation de tendances centripètes et centrifuges pendant laquelle le système féodal a apporté un principe d'ordre et d'unité, fluide mais tout de même organique. La deuxième étape a vu s'instaurer un mouvement d'unification et d'uniformité croissante au cours duquel se sont répétés certains traits de l'ancien système impérial de Rome, mais avec une force moins écrasante et une tendance moins épuisante. Elle a été tout d'abord marquée par la création d'un centre métropolitain qui, comme Rome, a commencé par absorber les meilleures énergies de vie de toutes les autres parties. Un deuxième trait de ce mouvement d'unification a été la croissance d'une autorité souveraine absolue ayant pour fonction d'imposer à la vie nationale une uniformité et une centralisation judiciaires, administratives, politiques et linguistiques. Un troisième signe a été l'établissement d'une tête et d'un corps spirituels directeurs qui ont servi à imposer la même uniformité dans la pensée religieuse, l'éducation intellectuelle et l'opinion publique. Poussée trop loin, cette pression unificatrice aurait pu s'achever d'une manière désastreuse, comme à Rome, si une troisième étape de révolte et de diffusion n'était venue briser ou subordonner les instruments qu'étaient la féodalité, la monarchie et l'autorité de l'Église sitôt leur travail terminé, et n'avait remplacé ceux-ci par un nouveau mouvement tendant à la diffusion de la vie nationale grâce à une organisation systématique et forte de la liberté et de l'égalité politiques, légales, sociales et culturelles. Cette troisième étape cherchait donc, dans la nation moderne comme dans la Cité ancienne, à doter toutes les classes et tous les individus des bienfaits d'une existence nationale libérée et à les faire participer tous aux libres énergies de la nation. (11)

En d'autres termes, si l'institution d'une hiérarchie sociale fixe semble avoir été une étape nécessaire pendant les premières tentatives de formation nationale, il fallait qu'elle se modifie et prépare sa propre dissolution afin que les étapes ultérieures deviennent possibles. Un instrument qui est bon pour un certain travail et dans certaines conditions déterminées, devient nécessairement un obstacle s'il se perpétue quand les conditions changent et qu'un autre travail doit s'accomplir. Le cours des choses voulait que l'on passât de l'autorité spirituelle d'une classe et de l'autorité politique d'une autre, à la centralisation de la vie commune de la nation grandissante sous une direction séculière plutôt que religieuse, ou si la tendance religieuse était trop forte dans le peuple pour séparer le spirituel du temporel, sous une direction nationale qui devînt la source unique de l'autorité dans les deux ordres. Aucune unité nationale distincte ne peut réussir

à se former sans la création d'une conscience politique ; il était donc particulièrement nécessaire que les sentiments, les activités et les instruments propres à cette création prissent le dessus pendant un temps et que tout le reste demeurât à l'arrière-plan pour les soutenir. Une Église ou une caste sacerdotale prépondérante qui se confine dans sa propre fonction, est incapable de former l'unité politique organisée d'une nation, car elle est gouvernée par des considérations étrangères à la politique et à l'administration et il ne faut pas s'attendre à ce qu'elle leur subordonne ses propres sentiments et ses propres intérêts. Il ne peut pas en être autrement, à moins que la caste religieuse ou la classe sacerdotale ne devienne aussi, comme au Tibet, une classe politique qui gouverne réellement le pays¹. (12)

Une des étapes obligées du courant unificateur a été la concentration du pouvoir entre les mains d'une autorité monarchique puissante :

Selon les idées démocratiques modernes, le monarque n'est tolérable que comme un personnage décoratif inopérant ou comme un serviteur de la vie de l'État, un centre commode du pouvoir exécutif, mais il n'est plus indispensable en tant qu'autorité réelle ; pourtant, on ne saurait trop exagérer l'importance historique d'une royauté puissante pour la formation du type national tel qu'il s'est effectivement créé au Moyen Âge. Même dans une Angleterre insulaire et individualiste, amoureuse de la liberté, les Plantagenets et les Tudors furent le noyau réel et actif autour duquel la nation a acquis une forme définie, une vigueur adulte ; et dans les pays du continent, le rôle joué par les Capétiens et leurs successeurs en France, par la maison de Castille en Espagne et les Romanov ou leurs prédécesseurs en Russie, est encore plus frappant. Dans le cas des Romanov, on pourrait presque dire que sans les Ivan, les Pierre et les Catherine, il n'y aurait pas eu de Russie. Même dans les temps modernes², les peuples démocratiques ont observé avec étonnement et malaise le rôle presque médiéval joué par les Hohenzollern dans l'unification et le développement de l'Allemagne ; pareil phénomène ne leur était plus intelligible et leur semblait à peine sérieux. Nous observons le même phénomène dans la première période de formation des nouvelles nations balkaniques. En dépit de toutes les étranges tragi-comédies qui l'ont accompagnée, la recherche d'un roi qui pût centraliser et aider leur développement, devient parfaitement intelligible si l'on comprend que c'est la manifestation sentimentale d'une ancienne nécessité, qui n'est plus si nécessaire maintenant mais qui s'était fait sentir dans le mental subconscient de ces peuples.

1. Depuis l'invasion du Tibet par la Chine communiste en 1950 et l'exil du Dalai Lama, il n'en est évidemment plus de même au point de vue politique. (Note de l'éditeur)

2. Rappelons que ce texte fut écrit entre 1914 et 1920

Le Mikado a joué le même rôle pour la transformation du Japon en une nation de type moderne ; l'instinct des rénovateurs l'a fait sortir de sa réclusion impuissante pour satisfaire à ce besoin intérieur. *En Chine révolutionnaire, l'essai de brève dictature¹ pour convertir le pays en une nouvelle monarchie nationale, peut tout autant être attribué à ce même sentiment, exprimé par un esprit pratique, qu'à une simple ambition personnelle². Le sentiment du grand rôle joué par la royauté dans la centralisation et la formation de la vie nationale au stade le plus critique de sa croissance, explique la tendance générale en Orient, et assez fréquente dans l'histoire de l'Occident, à investir celle-ci d'un caractère presque sacré ; ce même sentiment explique également la loyauté passionnée avec laquelle les grandes dynasties nationales ou leurs successeurs furent servis, même au moment de leur dégénérescence et de leur chute. (13)*

Mais la concentration du pouvoir entre les mains d'un seul homme, le monarque absolu, quel que fût son rôle salubre, eut toujours pour corollaire la suppression des libertés individuelles :

...C'est ce qui explique la sévérité (toute naturelle, bien que peu scientifique) avec laquelle la pensée moderne a jugé le vieil absolutisme monarchique et ses tendances. Car c'est toujours un mouvement de concentration, de resserrement, d'uniformité, de contrôle rigoureux et de direction à sens unique ; universaliser une loi, un gouvernement, une autorité centrale, est le besoin de l'heure, et par conséquent l'esprit du mouvement est d'imposer et de centraliser l'autorité, de restreindre ou de supprimer complètement la liberté et les libres variations. En Angleterre la période de la Nouvelle Monarchie depuis Édouard IV jusqu'à Élisabeth, en France la grande période des Bourbons depuis Henri IV jusqu'à Louis XIV, en Espagne l'époque qui va de Ferdinand à Philippe II, en Russie les règnes de Pierre le Grand et de Catherine, furent les époques où ces nations sont parvenues à leur maturité, se sont formées pleinement, ont consolidé leur esprit et établi une robuste organisation.

1. Il s'agit, rappelons-le, d'un ambitieux sans génie, le général Yuan Chekaï, qui par la constitution du 1er mai 1914, et après avoir écarté Sun Yat-sen, est devenu « dictateur ». Il projetait de se faire nommer empereur lorsqu'il mourut à point nommé en 1916. (Note de l'éditeur)

2. Remarquons que même l'idéalisme démocratique de la pensée moderne en Chine, a été obligé de se cristalliser autour d'un « chef » — un Sun Yat-sen ou un Tchang Kaï-chek — et que la force de l'inspiration a dépendu du pouvoir de ce centre vivant. (Note de Sri Aurobindo)

Il semble que Mao Tsé Toung ait joué par la suite un rôle similaire (Note de l'éditeur.)

Ce furent des périodes d'absolutisme ou de tendance à l'absolutisme durant lesquelles se fonda, ou tenta de se fonder, une certaine uniformité. Sous des dehors plus primitifs, cet absolutisme cachait déjà un renouveau de l'idée étatique et du droit de l'État à imposer sa volonté à la vie, à la pensée et la conscience du peuple afin d'en faire un unique corps et un unique esprit, indivisibles, parfaitement efficaces et parfaitement dirigés¹.

Si nous partons de ce point de vue, nous comprendrons plus clairement les efforts des Tudors et des Stuarts afin d'imposer au peuple, non seulement l'autorité monarchique mais l'uniformité religieuse, et nous saisirons le vrai sens des guerres de religion en France, de la domination de la monarchie catholique en Espagne avec ses atroces méthodes d'Inquisition, de la volonté tyrannique des tsars absolus en Russie pour imposer aussi une Église nationale absolue. La tentative a échoué en Angleterre, car, après Élisabeth, elle ne correspondait plus à un besoin réel ; la nation était déjà bien formée, solide et à l'abri des forces de démembrement. Il a réussi ailleurs, en des pays aussi bien protestants que catholiques ; et dans les rares cas où le mouvement absolutiste n'a pas pu se produire ou a échoué, le résultat, comme en Pologne, a été désastreux. Certainement, c'était partout une violence à l'âme humaine, mais ce n'était pas simplement l'effet de quelque méchanceté naturelle des dirigeants ; c'était une étape inévitable dans la formation de l'unité nationale... (14).

1. C'est ce que démontrent maintenant, avec une intéressante perfection, la Russie, l'Allemagne et l'Italie : l'idée totalitaire. (Note de Sri Aurobindo)

4. De l'abus à la chute

Au cours de cette évolution, l'État monarchique a écrasé ou subordonné les libertés religieuses des hommes et fait d'un ordre ecclésiastique servile ou complaisant le prêtre de son droit divin, et de la religion la servante du trône séculier. Il a détruit les libertés de l'aristocratie tout en lui laissant ses privilèges, et encore ceux-ci ne lui étaient-ils laissés que pour soutenir et étayer le pouvoir du roi. Après s'être servi de la bourgeoisie contre les nobles, il a détruit ses libertés civiques réelles et vivantes chaque fois qu'il le pouvait et ne lui a laissé que quelque forme extérieure de liberté avec sa part de droits et de privilèges spéciaux. Quant au peuple, il n'avait aucune liberté à perdre. Ainsi, l'État monarchique a concentré entre ses mains toute la vie de la nation. L'Église l'a servi avec son influence morale ; les nobles avec leur tradition et leurs aptitudes militaires ; la bourgeoisie avec le talent ou la chicane de ses hommes de loi, avec le génie littéraire ou le pouvoir administratif de ses érudits et de ses penseurs, avec le talent naturel de ses hommes d'affaires ; le peuple a payé les impôts et servi de son sang les ambitions personnelles et nationales de la monarchie. Mais toute cette structure puissante, cette organisation étroitement tissée, était condamnée par son triomphe même et prédestinée à l'écroulement d'une chute brutale, ou d'une abdication graduelle plus ou moins involontaire devant les influences et les nécessités nouvelles. (15)

[C'est en France] que la confusion causée par le séparatisme féodal et les juridictions féodales, avait créé les plus formidables difficultés ; et cependant, c'est là qu'elles furent résolues et éliminées avec le plus de succès, par une constante insistance centralisatrice et par une violente réaction finale contre les survivances féodales. La monarchie centralisatrice, amenée au pouvoir suprême par les leçons répétées des invasions anglaises, de la pression espagnole et des guerres civiles, a inévitablement évolué vers cet absolutisme, si remarquablement personnifié par la grande figure historique de Louis XIV. Son mot célèbre : « L'État, c'est moi », exprime vraiment le besoin que ressentait le pays, un besoin de développer un pouvoir souverain incontesté qui concentrât en lui toute l'autorité militaire, législative et administrative, par opposition à l'organisation fluide et presque chaotique de la France féodale. Le régime des Bourbons cherchait d'abord la centralisation et l'unité administratives, et accessoirement un certain degré d'uniformité. Il ne réussit pas entièrement dans cette dernière tâche parce qu'il dépendait de l'aristocratie qu'il avait remplacée, mais à laquelle cependant il était obligé de laisser les débris confus de ses privilèges féodaux. La Révolution fit bon marché de cette aristocratie et balaya les reliques de l'Ancien Régime. (16)

La structure monarchique a été tolérée et supportée aussi longtemps que la nation sentait consciemment ou subconsciemment sa nécessité et sa justification ; dès que son rôle eut été rempli et que son utilité eut disparu, la vieille contestation est revenue, dès lors pleinement consciente, et il n'était plus possible de la

repousser ni de la supprimer d'une façon permanente. En faisant de l'ordre ancien un vulgaire simulacre, la monarchie avait détruit ses propres fondements. L'autorité sacerdotale de l'Église, une fois contestée pour des raisons spirituelles, ne pouvait plus longtemps subsister par des moyens temporels, par l'épée et la loi ; l'aristocratie, qui avait gardé ses privilèges en perdant ses fonctions réelles, était devenue odieuse et contestable pour les classes inférieures ; la bourgeoisie, consciente de son talent, irritée par son infériorité sociale et politique, éveillée par la voix de ses penseurs, prit la tête du mouvement de révolte et fit appel à la populace ; les masses — muettes, opprimées, douloureuses — se soulevèrent avec le nouvel appui qu'on leur avait autrefois refusé et renversèrent toute la hiérarchie sociale. D'où l'effondrement du monde ancien et la naissance d'un âge nouveau. (17)

Partout où tu vois une grande fin, sois sûr d'un grand commencement. Quand une douloureuse et monstrueuse destruction épouvante ta pensée, console-la avec la certitude d'une vaste et grande création. Dieu est là, non seulement dans la petite voix tranquille, mais aussi dans le feu et dans le tourbillon. (1)

CHAPITRE 3

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ... OU LA MORT

1. Destruction et Création

Il ne faut ni s'alarmer, ni se décourager lorsque des événements violents, des choses terribles surviennent, mais savoir qu'à travers eux aussi le Divin va de l'avant. Il serait vain de s'attendre à ne connaître que des temps d'insouciance et de paix, car ce ne serait pas naturel. En effet, un individu – ou une nation – qui veut atteindre son apogée passe forcément par des périodes de troubles et de tension. C'est en se soumettant patiemment au marteau et au ciseau que le bloc de pierre se voit transformé en cette sculpture qui va charmer le regard et ravir l'âme. Mais s'il était sensible, il nous dirait sans doute que sa métamorphose lui a coûté très cher. Telle est la loi inexorable de la Nature. Et à notre connaissance, Elle ne s'est jamais laissée fléchir sur ce point. (2)

...Le progrès de la Nature n'a pas la régularité mécanique d'une marche militaire. Elle se surpasse constamment, quitte à le payer ensuite de déplorables retraites. Elle a des poussées soudaines, des éclats formidables et splendides, d'immenses réalisations. Elle s'élanche parfois comme une tempête, passionnément, dans l'espoir de conquérir le royaume des cieux par la violence. Et ces surpassements révèlent ce qu'il y a de plus divin en elle, ou de plus diabolique, mais dans les deux cas, de plus puissant pour la mener rapidement à son but. (3)

Ceux qui ne peuvent regarder en face cette sévérité de la Nature ne sont pas destinés aux grandes choses, nobles et supérieures (...) Et c'est imprégné de cette vérité que tout individu ou nation qui entreprend quoi que ce soit sérieusement devrait se mettre à l'œuvre. (4)

Ainsi, il est inévitable que l'évolution des individus et des nations implique les à-coups brutaux de la Nature. Les épisodes sanglants de la Révolution française ne sont pas autre chose qu'un phénomène de cet ordre :

Cet heureux pays qu'est la France, nous le savons, ne fit pourtant pas ses premiers pas vers le progrès grâce à quelque expansion décente et méthodique, mais bien par une purification par le sang et le feu. Ce ne fut pas une assemblée de citoyens respectables, mais l'immense prolétariat ignorant qui, émergeant à

peine d'une apathie prolongée, liquida en cinq années terribles l'oppression accumulée de treize siècles. (5) ...[Mais] à travers luttes et trébuchements, à travers les passions, le désir, les fiers sursauts de la volonté, les efforts, constructions et destructions gigantesques, les lentes gestations de l'évolution et la ruée des révolutions, Rudra¹ accomplit le dessein divin, (6)

L'action de la Révolution française fut la danse macabre et terrible de Kâli², piétinant aveuglément, dans sa fureur, les ruines qui étaient Sa propre œuvre, ivre de pitié pour le monde et par conséquent, impitoyable au dernier degré. Elle appela en elle le secours de la Yatudhani³ et invoqua la Rakshasi⁴. La Yatudhani est le délice de la destruction, la fureur du massacre, Rudra dans l'Être universel, Rudra qui se sert du Bhuta⁵, le criminel, le maître de l'animal en l'homme, le seigneur du démoniaque, Pashupati, Pramathanatha. La Rakshasi est l'affirmation de soi de l'ego, effrénée et licencieuse, qui exige la satisfaction de tous ses instincts, bons et mauvais, et qui brise furieusement toute opposition. C'est la Yatudhani et la Rakshasi qui lancèrent leur cri rauque à travers toute la France, ajoutant au lumineux Mantra⁶ « Liberté, Égalité, Fraternité », le sombre et terrible additif « ou la mort ». Mort à L'Asura⁷, mort à tous ceux qui s'opposent à l'évolution de Dieu, tel en était le sens. Avec ces deux terribles Shakti⁸, Kâli fit son œuvre. Elle voilà Sa connaissance divine dans les ténèbres de la colère et de la passion, Elle but le sang comme un vin ; nue de toute tradition et convention, Elle dansa d'un bout à l'autre de l'Europe et le continent entier s'emplit du cri de la guerre et du carnage, résonnant du hunkara⁹ et du attahasyam¹⁰. C'est seulement quand Elle s'aperçut qu'Elle piétinait Mahadeva¹¹, Dieu exprimé dans le principe du nationalisme, qu'Elle se ressaisit, rejeta Napoléon, le puissant Rakshasa¹², et s'attela tranquillement à son travail : parfaire la nationalité comme la coque extérieure au-dedans de laquelle la fraternité put être organisée en toute sécurité et à grande échelle. (7)

1. Rudra : Nom attribué au Divin en tant que Maître de l'évolution par la violence et la bataille. Dans la Trinité divine : Brahmâ – Vishnou – Shiva (Création – Conservation – Destruction), il est l'expression du processus de destruction.

2. Kâli : L'aspect de destruction et de transformation de La Mère Divine.

3. Yatudhani : Démone et sorcière.

4. Rakshasi Pouvoir titanesque

5. Bhuta : Désigne ici un pouvoir ou esprit élémentaire.

6. Mantra : Brève formule sacrée d'invocation.

7. Asura : Force démoniaque du monde mental.

8. Shakti : Énergie, force, volonté, pouvoir du Suprême s'exprimant dans la Nature.

9. hunkara : Le son « hum » syllabe mantrique d'un grand pouvoir.

10. attahasyam : Le rire retentissant qui se gausse de la défaite, de la mort, des pouvoirs de l'ignorance.

11. Mahadeva : « La Suprême Divinité », autre nom donné à Shiva.

12. Rakshasa : Pouvoir titanesque.

2. La bannière révolutionnaire

La grandeur de la Révolution française ne réside pas dans ce qu'elle accomplit, mais dans ce qu'elle pensa et ce qu'elle fut. Son action fut surtout destructrice. Elle prépara beaucoup, elle ne fonda rien. Même l'activité constructive de Napoléon ni fit que bâtir un gîte à mi chemin où les idées de 1789 pouvaient se reposer jusqu'à ce que le monde fût prêt à mieux les comprendre et à les réaliser réellement. En elles-mêmes les idées, n'étaient pas neuves ; elles existaient dans le Christianisme, et préalablement au Christianisme dans le Bouddhisme ; mais en 1789 elles sortirent pour la première fois de l'Église et de la Bible et s'efforcèrent de remodeler gouvernement et société. Ce fut une tentative infructueuse, mais même l'échec changea la face de l'Europe. Ce dernier résultat fut en grande partie dû à la force, à l'enthousiasme, à la sincérité avec lesquels on s'empara de l'idée et l'application avec laquelle on chercha à la réaliser. La cause de l'échec fut le manque de connaissance, l'excès d'imagination. Les idées fondamentales, les types, ce qui était à instaurer étaient connus ; mais dans la pratique, il n'y avait aucune expérience de ces idées. Jusqu'alors, la société européenne avait été imprégnée non de liberté, mais d'esclavage et de répression ; non d'égalité mais d'inégalité ; non de fraternité mais de force et de violence égoïstes... (8)

Considérez quelles étaient les idées sous la bannière desquelles l'esprit moderne renversa le Titan médiéval ; nous voyons le jaillissement final de ces idées avec la Révolution française. Nous connaissons la devise de la Révolution : liberté, égalité, fraternité ; nous connaissons l'esprit qu'elle professait mais ne put l'atteindre : l'humanité. Dans la liberté, l'union de la liberté morale individuelle du Christianisme avec la liberté civique de la Grèce ; dans l'égalité, l'égalité spirituelle démocratique du Christianisme appliquée à la société ; dans la fraternité, l'aspiration à l'amour fraternel universel, qui est l'idée particulière et distinctive du Christianisme ; dans l'humanité, l'esprit Bouddhique de compassion, de pitié et d'amour, dont l'Europe ignorait tout jusqu'au moment où le Christianisme l'exhala par-delà la Méditerranée et, avec une pureté plus grande, sur l'Irlande, mêlé au sens de la divinité de l'homme, lui-même emprunté à l'Inde par le truchement des anciens Gnostiques et Platoniciens : telles sont les idées qui influencent encore profondément l'Europe ; le matérialisme scientifique a été obligé d'emprunter ou tolérer beaucoup d'entre elles, et jusqu'à présent il n'a été capable d'en déraciner entièrement aucune. (9)

Le Christianisme fut une affirmation de l'égalité humaine dans l'esprit, une grande affirmation de l'unité de l'esprit divin en l'homme, qui ne cherchait pas à renverser les systèmes gouvernementaux et sociaux établis, mais à les imprégner de l'esprit de fraternité et d'unicité humaines. Il fut grandement entravé dans cette tâche par le fait que les races européennes étaient dans un état de transition entre l'ancienne civilisation aryenne de la Grèce et le Rome et une autre moins avancée et éclairée. Les nations germaniques s'étaient fixées à une civilisation militaire

totalemment incompatible avec les idéaux du Christianisme, et entre leurs mains la nouvelle religion devint quelque chose d'absolument méconnaissable pour l'esprit asiatique qui l'avait engendrée...

L'Inde, dès les temps anciens, avait reçu l'évangile du Védanta¹ qui s'efforçait d'établir l'unité divine de l'homme en l'esprit ; mais visant à assurer une société ordonnée dans laquelle elle pût développer son intuition spirituelle et parfaire la civilisation, elle avait inventé le système des castes, qui à la suite de corruptions et de déviations des idéaux de caste, finit par être un obstacle à la réalisation de l'idéal Védantique dans la société. Depuis l'époque de Bouddha jusqu'à celle des saints du Maharashtra², chaque grand éveil religieux s'est efforcé de restaurer l'ancienne signification de l'Hindouisme et de ramener la caste à l'importance secondaire qu'elle avait à l'origine en tant que commodité sociale, de manière à exorciser dans la société l'esprit d'orgueil lié aux castes, et à rétablir l'esprit de fraternité ainsi que les principes éternels d'amour et de justice. Mais l'esprit féodal est obstinément attaché à l'inégalité et à l'orgueil de caste.

Quand le système féodal fut brisé en Europe par le soulèvement de la classe moyenne, les idéaux du Christianisme commencèrent à émerger une fois de plus à la lumière, mais dès ce temps-là, l'Église Chrétienne était elle-même féodalisée, et on assiste au curieux spectacle d'idéaux chrétiens luttant pour s'établir eux-mêmes par la destruction de l'institution même qui avait été créée pour préserver le Christianisme. Au temps de la Révolution française, quand les idéaux de liberté, égalité et fraternité furent proclamés et que le genre humain exigea qu'ils fussent reconnus par la société comme fondement de sa structure, ils furent associés à une brutale révolte contre les vestiges du féodalisme et contre le travestissement de la religion chrétienne qui en était devenu partie intégrante. Ce fut là la faiblesse de la démocratie européenne et l'origine de son échec.

1. Védanta : Un des systèmes de la philosophie indienne.

2. Maharashtra : État de la côte ouest de l'Inde.

Elle prit pour mobile les droits de l'homme, et non le dharma¹ de l'humanité ; elle fit appel à l'égoïsme des classes inférieures contre l'orgueil des supérieures ; elle fit de la haine et de la guerre d'extermination réciproque des alliés permanents des idéaux chrétiens et produisit une confusion inextricable qui est la maladie moderne de l'Europe. C'est en vain que le génie de Mazzini redécouvrit le cœur du Christianisme et s'efforça de remodeler les idées européennes ; la Révolution française était devenue le point de départ de la démocratie européenne et avait coloré l'esprit européen. (10)

1. Dharma : On dit que la démocratie est basée sur les droits de l'homme, d'autres ont répliqué qu'elle devrait plutôt avoir pour support les devoirs de l'homme ; mais aussi bien les droits que les devoirs sont des idées européennes. Le dharma est cette conception indienne où les droits et les devoirs perdent l'antagonisme artificiel créé par une vision du monde qui fait de l'égoïsme la racine de l'action, et regagnent leur profonde et éternelle unité. (Le dharma de l'homme désigne en effet la loi d'être fondamentale de l'humanité. En ce sens, il représente tout à la fois le principe d'une juste revendication de ses droits, et, SIMULTANÉMENT, l'obligation de ne pas trahir l'exigence de sa nature la plus haute.) (Asiatic Democracy – Edition du Centenaire Volume 1)

3. Les Acteurs de la Colère

La Révolution fut grande aussi par ses hommes, leur insufflant à tous son impétuosité, sa passion, son exigence acharnée qu'elle imposait au monde, son élan colossal. Comme instruments elle utilisa surtout quatre d'entre eux. Mirabeau, Danton, Robespierre et Napoléon. Mirabeau fut l'initiateur, Danton l'inspirateur, Robespierre l'exécuteur, Napoléon le réalisateur. Chacun des trois premiers apparut à un moment donné, émergea au milieu de la multitude, fit son travail et partit. L'allure était vive et, s'ils s'était maintenus, ils seraient restés plus longtemps que leur utilité et auraient porté atteinte à l'avenir. Il est toujours bon pour l'homme de s'en aller lorsque son travail est fini, et de ne pas abuser du bon accueil de la Mère¹. Heureux ceux qui obtiennent cette libération ou qui sont assez sages, comme Garibaldi, pour s'en saisir. Moins heureux, le lot de ceux qui, comme Napoléon ou Mazzini, outrepassent le bail de la grandeur qui leur est accordée. (11)

Lorsque un homme semble avoir rejeté son travail, cela signifie que Kâli le laisse pour un autre. Lorsqu'un homme qui a accompli un grand travail est détruit, c'est pour l'égoïsme avec lequel il a abusé de la force au-dedans, et la force elle-même le met en pièces, comme le fit pour Napoléon. Certains instruments sont conservés précieusement, certains rejetés et brisés, mais tous sont des instruments. La grandeur des grands hommes n'est pas de pouvoir déterminer par leur force à eux les grands événements, mais d'être pour le Pouvoir qui les détermine, des instruments utiles et forgés spécialement. Mirabeau, plus qu'aucun autre, contribua à créer la Révolution française. Lorsqu'il en fut lui-même l'adversaire et que, soutenant la monarchie, il lutta pour retenir la roue, la Révolution française prit-elle fin parce que l'homme le plus puissant de France était retombé dans l'erreur ? Kâli posa son pied sur Mirabeau, qui disparut ; mais la Révolution continua, car la Révolution était la manifestation du « Zeitgeist » [l'esprit du Temps], la Révolution était la volonté de Dieu.

Ainsi en est-il toujours, les grands hommes qui s'enorgueillissaient que de grands événements fussent leur œuvre, parce qu'ils semblaient y avoir été mêlés à l'origine, tombent dans le fossé du Temps, et marchant sur leur gloire fracassée, les autres vont de l'avant. Ceux qu'intérieurement Kâli pousse en avant et qui ne pactisent pas avec le Destin, ceux-là survivent. La grandeur des individus est la grandeur de l'Énergie éternelle en eux. (12)

1. La Mère : Conscience Divine Universelle. Aspect dynamique, force et pouvoir de création du Suprême.

Mirabeau dirigea le crépuscule du matin, le sandhya [crépuscule] de l'âge nouveau. Tribun aristocrate du peuple, champion des principes mais lui-même sans principe, démocrate grand seigneur – homme chez qui la réflexion était turbulente, la prudence elle-même hardie, sans défaillance et téméraire –, il était le point de rencontre de deux époques. Il avait les passions du passé, mais non sa réserve raffinée ; la turbulence, le génie, l'impétuosité de l'avenir mais non sans attachement pondérateur aux idées. Il existe un honneur de l'aristocrate qui a ses racines dans la bienséance et respecte le caractère sacré de ses propres traditions ; c'est l'honneur du conservateur. Il existe un honneur du démocrate qui a ses racines dans les idées et respecte le caractère sacré de ses propres principes ; c'est l'honneur du libéral. Mirabeau n'avait ni l'un ni l'autre. Il était le pur égoïste, l'éternel Rakshasa. Ce n'est pas par égard pour la justice et la liberté qu'il aima la justice et la liberté, mais par égard pour Mirabeau. Sa carrière eut-elle été heureuse et les formes de l'Ancien Régime assez larges pour satisfaire ses ambitions et ses passions, le soulèvement de 1789 l'aurait peut-être trouvé de l'autre bord. Mais parce que le cœur et les sens de Mirabeau étaient insatisfaits, la Révolution française triompha. C'est ainsi que Dieu prépare l'homme et le moment, se servant du bien et du mal, avec une impartialité divine, pour Ses fins grandioses. Sans l'homme le moment est une occasion perdue ; sans le moment l'homme est une force inopérante. L'union des deux change les destinées des nations et l'équilibre du monde est modifié par ce qui semble un accident pour les esprits superficiels.

(13)

*

Il est des moments où une unique personnalité rassemble en elle le tempérament d'une époque et d'un mouvement, et par le simple fait d'exister en assure l'aboutissement. Il serait difficile de passer en revue les services précis que rendirent l'existence de Danton nécessaire au succès de la Révolution. Certaines choses qu'il fit, et que personne d'autre n'aurait pu faire, forcèrent la destinée ; certaines choses qu'il dit enivrèrent la France de résolution et de courage. Ces mots, ces actes résonnent à travers les âges. Ils sont si vivants, si immortels qu'ils peuvent défier les cataclysmes mêmes et se veulent au-dessus de l'oubli éternel. Ils sont pleins de la toute-puissance et de l'immortalité de l'âme humaine, pleins de sa souveraineté sur le destin. On sent qu'ils se reproduiront dans des éons non encore nés, dans des mondes non encore créés. Le pouvoir dont ils jaillirent s'est rarement exprimé en actes, et seulement à des moments exceptionnels. L'énergie de Danton était en sommeil, indolente, s'éparpillant en une éloquence stupéfiante, se contentant de sentiments et de mots. Mais chaque fois qu'elle se réveillait, elle bouleversait les événements et précipitait dans la conscience de la nation française le choc d'une force élémentaire et primitive. Tandis qu'il vivait, se déplaçait, parlait, ressentait, agissait, l'énergie qu'il n'utilisait pas lui-même se transmettait à des millions d'hommes ; les pensées qu'il n'exprimait pas s'emparaient d'esprits qui les faisaient leurs ; les actions qu'il aurait peut-être mieux accomplies lui-même, l'étaient de moins bonne façon par d'autres. Danton était comblé. Superbe

et ostentateur, il était singulièrement dénué d'ambition personnelle. Il était satisfait de voir la Révolution triompher grâce à sa force, mais dans les actes des autres. Sa chute retira la force de la Terreur victorieuse qui animait la France, son impulsion à détruire et à vaincre. Pendant une courte période l'élan acquis se prolongea, puis vacilla et s'arrêta. Tout grand flot d'action a besoin d'une âme humaine pour centre, un point incarné de la Personnalité Universelle, à partir duquel elle puisse déferler sur les autres. Danton fut ce point, ce centre. Ses pensées, ses sentiments, ses impulsions de chaque jour donnèrent un équilibre à cette furie tumultueuse, une fixité à ce chaos lourd de sens. Il fut le caractère de la Révolution personnifié, son cœur, tandis que Robespierre fut seulement sa main. L'Histoire qui, étant européenne, met beaucoup l'accent sur les événements, un peu sur la parole, mais n'a jamais pris en considération l'importance des âmes, ne peut apprécier des hommes comme Danton. Seul l'œil du voyant peut les discerner au milieu de la masse et remonter jusqu'à leur source le cours de ces immenses vibrations. (14)

*

On n'a pas de peine à parler du génie de Mirabeau, du génie de Danton ; il est superflu de parler du génie de Napoléon. Mais on a peine à parler du génie de Robespierre. Il était dépourvu de génie ; son intelligence était aiguisée et compétente mais sans inspiration ; sa personnalité ne parvient pas à faire impression. Qu'est-ce donc qui lui donna son immense force et son influence ? C'était la croyance qui se trouvait chez cet homme, sa foi. Il croyait en certaines idées, il croyait en lui-même en tant que leur porte-parole et leur exécuteur ; il en arriva à croire que sa mission était d'abattre les ennemis de ses idées et d'y mettre un point final. Et quel que fût l'objet de sa croyance, il croyait sans réserve, inébranlablement, invinciblement et le poursuivait avec une fidélité rigide. Mirabeau, Danton, Napoléon, étaient tous capables de découragement durable, pouvaient reconnaître qu'ils étaient battus, que l'heure était inopportune, le destin hostile : Robespierre, non. Il pouvait se replier, cacher sa tête par peur, mais c'était seulement pour s'élancer à nouveau, pour se préserver en vue de la prochaine occasion. Il possédait une formidable force de *sraddha* (foi). Seuls des hommes comme lui, profondément consciencieux et armés de principes, peuvent tuer sans pitié, sans scrupules, sans repos, sans se détourner. La *Yatudhani* s'empara de lui pour ses fins. L'avocat scrupuleux qui refusa les fonctions de juge plutôt que de sacrifier ses principes en condamnant à mort un criminel, devint le plus colossal bourreau politique de son temps ou de tous les temps¹. Comme nous l'avons dit, si Danton était le caractère de la Révolution personnifié lorsqu'elle se lança dans le carnage, Robespierre en était sa main. Mais, naturellement, il ne pouvait pas reconnaître cette limitation ; il aspirait à penser, à construire, à gouverner, fonctions pour lesquelles il était inapte.

1. Rappelons que ce texte fut écrit au tout début du XX^e siècle.

Quand Danton demanda que cesse la Terreur et que la clémence la remplace, Robespierre aurait dû entendre dans cette demande la voix de la Révolution le sommant d'arrêter sa marche sanguinaire. Mais sa propre foi le remplissait et l'aveuglait et il ne voulut pas entendre. Danton mourut parce qu'il résistait à la main de Kâli, mais son puissant esprit désincarné triompha et imposa sa dernière pensée au pays. La Terreur cessa ; la clémence prit la place. Robespierre, cependant, a sa place d'honneur dans l'Histoire ; parmi les quatre, il fut l'homme de conscience et de principes, l'homme qui jamais ne se détourna de la voix qu'il pensait être celle de la vertu. (15)

*

Napoléon reprit en lui-même les fonctions des autres. De même que Mirabeau instaura la destruction, Napoléon instaura la construction et l'organisation, dans un esprit paradoxal identique. Il fut le Rakshasa, l'égoïste le plus gigantesque de l'histoire, le despote de la liberté, le protecteur impérial de l'égalité, l'organisateur sans principe des grands principes. Comme Danton, il façonna pour un temps les événements par ses pensées et son caractère. Du vivant de Danton, la politique s'orientait vers une démocratie sans retenue, la guerre vers un héroïsme de la défense patriotique. Du moment où il disparut, l'esprit de Napoléon façonna les événements et la politique s'orienta vers la domination d'abord du dictateur civil, puis du dictateur militaire, la guerre vers l'organisation de la conquête républicaine. Comme Robespierre, il fut la main exécutive de la destruction ; contrairement à Robespierre, il fut la main de la construction. La furie de Kâli devint chez lui égocentrique, capable, pleine de pensées et d'activités organisées mais néanmoins impétueuse, colossale, violente et dévastatrice. (16)

*

On a traité Napoléon de tyran et d'impérial coupeur de gorges ; mais j'ai vu Dieu en armes chevauchant l'Europe. (17)

4. L'œuvre de Napoléon

Toutes sortes de critiques ont fait du nom de Napoléon le champ de bataille de leur préjugés, et les hommes, suivant leur prédilections, leurs particularités et leurs opinions politiques, ont tour à tour aimé ou haï, porté aux nues ou décrié le Corse. Blâmer Napoléon revient à critiquer le Mont-Blanc ou à couvrir de boue le Kanchenjunga¹. Il s'agit d'un phénomène qu'il faut connaître et comprendre, et non blâmer ou louer. Nous devons admirer, mais en intellectuels et non en moralistes. Ses panégyristes et ses critiques n'ont pas suffisamment perçu que Bonaparte n'était absolument pas un homme : c'était une force. Seule la nature de cette force doit entrer en ligne de compte. Il s'agit d'un phénomène qu'il faut connaître et comprendre, et non blâmer ou louer. Nous devons admirer, mais en intellectuels et non en moralistes. Ses panégyristes et ses critiques n'ont pas suffisamment perçu que Bonaparte n'était absolument pas un homme : c'était une force. Seule la nature de cette force doit entrer en ligne de compte. Il existe des hommes qui sont à l'évidence surhumains, de grands esprits qui ne font que se servir du corps humain. L'Europe les appelle des surhommes, nous les nommons des Vibhutis. Ce sont des manifestations de la nature, du pouvoir divin qu'un esprit délégué à cette fin préside, et cet esprit est une émanation du Tout-Puissant qui accepte la force et la faiblesse humaines mais qui n'y est pas pour autant assujetti. Ils sont au-dessus de la moralité et habituellement sans conscience, agissant selon leur nature propre. Car ce ne sont pas des hommes qui se développent en s'élevant de l'animal vers le divin et qui luttent contre leur nature inférieure, mais des êtres déjà accomplis et satisfaits d'eux-mêmes. Même les plus saints d'entre eux n'ont que mépris pour les lois et les coutumes ordinaires et les enfreignent aisément sans remords, comme le fit le Christ en plus d'une occasion, buvant le vin, transgressant le sabbat, fréquentant les publicains et les prostituées ; comme le fit Bouddha lorsqu'il abandonna les devoirs qu'ils s'étaient donnés en tant qu'époux, citoyen et père ; comme le fit Shankara² lorsqu'il viola la loi sacrée, foula aux pieds la coutume de l'acara³ afin de contenter sa mère défunte.

1. Kanchenjunga : Un des plus hauts sommets de l'Himalaya.

2. Shankara : Fondateur du Védanta non dualiste.

3. Acara : Règle de vie, coutume rigide.

Notre littérature les décrit comme des Dieux, des Siddhas, des Titans ou des Géants. Valmiki¹ dépeint Ravana² comme un géant à dix têtes, mais il est facile de voir que c'est là seulement la vision qu'il avait de lui dans le monde de l'imaginaire, le « plan astral », et que dans la terminologie humaine, il s'agissait d'un Vibbhati ou d'un surhomme, un être du même ordre que Napoléon. (18)

Le Rakshasa est l'individualiste suprême et méthodique qui croit que la vie est faite pour qu'il puisse s'accomplir et s'affirmer en toute liberté. Élément nécessaire à l'humanité, il est particulièrement utile dans les révolutions. En tant que type à l'état pur dans l'homme, il appartient généralement au passé ; il apparaît toujours mêlé à d'autres éléments. Mais Napoléon était un pur Rakshasa, colossal dans sa force et dans son accomplissement. Il vint au monde avec un formidable appétit de pouvoir et de possession, et comme Ravana, il tenta d'engloutir la terre entière pour rassasier sa faim surnaturelle. Il faisait sien tout ce qui croisait sa route, idées, hommes, femmes, renommée, honneurs, armées, royaumes, et usait sans scrupules de son droit de possession. Sa nature était son droit, son besoin, sa justification. Cette attitude peut se résumer en ces quelques mots : « Les autres n'ont sans doute pas le droit de faire ces choses-là, mais moi, je suis Napoléon ». (19)

Le Rakshasa n'est pas un altruiste. Si en se donnant satisfaction, il peut satisfaire les autres, il est comblé ; mais n'en fait pas son mobile. S'il doit piétiner les autres pour avoir satisfaction, il le fait sans componction. N'est-il pas l'homme fort, le dirigeant efficace, le puissant ? Le Rakshasa a le kama (désir), il n'a aucun prema (amour). Napoléon ignorait ce qu'était l'amour ; il avait seulement la gentillesse qui va de pair avec la possession. Il aimait Joséphine parce qu'elle satisfaisait sa nature, la France parce qu'il la possédait, sa mère parce qu'elle était sienne et lui convenait, ses soldats parce qu'ils étaient nécessaires à sa gloire. Mais son amour n'allait pas au-delà du besoin qu'il avait d'eux. Il se satisfaisait mais ne s'abandonnait nullement. Le Rakshasa terrasse tout ce qui s'oppose à lui et est insensible à l'étendue du carnage.

1. Valmiki : Poète à qui est attribué le Ramayana, l'une des deux grandes épopées sacrées de l'Inde.

2. Ravana : Chef des « Rakshasas ».

Mais il n'est jamais cruel. Napoléon n'avait rien d'un Néron, mais il sacrifiait sans sourciller des armées entières comme autant d'holocaustes sur l'autel de sa gloire ; il fusilla Hofer¹ et assassina Enghien². Qu'y a-t-il donc chez le Rakshasa qui le rende nécessaire ? Il est l'individualité, il est la force, il est la capacité ; il est le second pouvoir de Dieu, la colère, la puissance, l'impétuosité débordante, le courage arrogant, l'avalanche, le tonnerre, il est Balaram³, il est Jéhovah, il est Rudra. A ce titre nous pouvons l'admirer et l'étudier. (20)

Mais, bien que trouvant satisfaction et plaisir personnels sur sa route, le Vibhuti ne vient jamais pour sa satisfaction et son plaisir. Il vient pour un travail ; pour aider l'homme sur son chemin, le monde dans son évolution. Napoléon fut l'un des Vibhutis les plus puissants, les plus marquants. Certains d'entre eux retiennent, refoulent la force qui est dans leur personnalité afin de l'investir tout entière dans leur œuvre. Shakespeare, Washington, Victor Emmanuel furent de ceux-là. Il en est d'autres comme Alexandre, César, Napoléon, Goethe, qui sont manifestement aussi des surhumains dans leur personnalité que dans l'œuvre qu'ils accomplissent. En matière d'aptitudes pratiques, Napoléon fut le plus grand de tous les modernes. Par ses aptitudes sinon par son caractère, il ressemble à Bhisma⁴ du Mahabarata⁵. Son sens de la guerre, de la politique, du gouvernement, de la législation, de la société est pareillement souverain, irrésistible, conquérant ; tout comme son maniement magistral des masses, et sa capacité stupéfiante à se gorger de détails. Il avait le cerveau de fer que rien ne fatigue, la mémoire infailible qui ne laisse riens s'égarer, la claire perspicacité qui met chaque chose à sa place avec une exactitude spontanée. C'était comme si un homme devait porter Causase sur ses épaules et, sous ce fardeau, gagner de vitesse un train express, tout en notant et prévoyant chaque pas sans jamais chanceler. Démontrer qu'un corps humain recèle en lui de quoi être capable d'un tel travail est en soi un service rendu à notre progrès dont nous ne serons jamais assez reconnaissants à Napoléon. (21)

1. Hofer : Héros national du Tyrol. Il fut livré par trahison à des troupes italiennes qui le conduisirent à Mantoue où Napoléon le fit fusiller (1810).

2. Enghien : Le Duc d'Enghien servit dans l'Armée des Émigrés jusqu'en 1801. En 1804, Napoléon le fit enlever en Allemagne et, après un jugement sommaire, fusiller au Château de Vincennes.

3. Balaram : Bama Râma ou Baladeva, frère de Krishna et, comme lui, incarnation de Vishnou. Habile à manier la massue, il rappelle par ses exploits l'Héraclès grec.

4. Bhisma : Héros du Mahabarata, célèbre pour ses vertus guerrières et sa grande sagesse.

5. Mahabarata : L'un des deux poèmes épiques de l'Inde attribué au sage Vyasa, dont fait partie la Bhagavad Guita.

L'œuvre de Bonaparte fut tout aussi admirable. Il est vrai que pour une période il priva la France de liberté, mais la France à ce moment-là n'était pas mûre pour la liberté démocratique. Elle devait, pendant quelque temps, apprendre la discipline sous l'autorité du soldat de la Révolution. Il n'aurait pas pu faire le travail qu'il fit s'il avait été entravé par un parlement français en effervescence, exultant dans les victoires, découragé dans les défaites. Il avait pour tâche d'organiser la Révolution française autant que la terre pouvait alors en supporter, et il devait le faire dans le court espace d'une durée de vie ordinaire. Il devait aussi sauver la Révolution. L'agression de la France contre l'Europe était une légitime défense nécessaire à la France car l'Europe n'avait pas l'intention de tolérer la Révolution. Il lui fallait apprendre que la Révolution signifiait non l'anarchie, mais une réorganisation tellement plus puissante que l'ancienne qu'un seul pays ainsi réorganisé pouvait conquérir l'Europe unie. Cette tâche, Napoléon l'accomplit avec efficacité. Il a été dit que sa politique étrangère fut un échec, parce qu'il laissa la France plus petite qu'il ne l'avait trouvée. C'est vrai. Mais Napoléon n'avait pas pour mission d'agrandir la France géographiquement. Il ne vint pas pour la France, mais pour l'humanité, et même dans son échec il servit Dieu et prépara l'avenir. L'équilibre de l'Europe devait être perturbé pour préparer de nouvelles combinaisons, et les opérations gigantesques de Napoléon le perturbèrent de manière fatale. Il éveilla l'esprit du nationalisme en Italie, en Allemagne, en Pologne, en même temps qu'il instaurait la tendance à former de grands Empires ; et c'est la réalisation harmonisée du nationalisme et de l'Empire qui constituait le futur immédiat. Il contraignit l'Europe à accepter la nécessité de la réorganisation politique et sociale. (22)

Le seul problème est que Napoléon n'était pas assez audacieux. S'il avait mené plus avant l'idée d'unification de toute l'Europe, et c'est ce qu'il avait en tête de faire, la lutte actuelle en Espagne n'aurait pas été alors nécessaire¹. L'Italie se serait unie beaucoup plus tôt et l'Allemagne aurait été plus civilisée. Si, au lieu de se proclamer Empereur, il était demeuré Premier Consul, il aurait rencontré plus de réussite. Mais il n'était pas comme Hitler, il ne pouvait pas mener à bien de façon brutale ce qu'il entreprenait. Même après sa chute, les Allemands du Rhin n'ont abandonné qu'à contrecœur le Code Napoléon et les institutions qu'il avait instaurées... (23)

1. Il s'agit de la guerre civile espagnole.

Il est vrai que du temps de Napoléon l'Assemblée n'était qu'une façade ; mais la République dans son ensemble, bien que retardée pour quelque temps, était de fait déjà établie. La politique n'est qu'une silhouette au sommet : les changements qui ont une réelle importance sont ceux qui touchent la société. Les lois sociales que Napoléon a introduites ont perduré jusqu'à ce jour. C'est lui qui, pour la première fois, a rendu tous les hommes égaux devant la Loi. Le Code Napoléon a comblé le fossé séparant les riches et les pauvres. Ce type d'égalité paraît très naturel à présent, mais lorsque Napoléon l'a introduit c'était quelque chose de révolutionnaire. Les lois qu'il a faites sont toujours en vigueur. Ce qu'il a amené, ce n'est peut-être pas la démocratie dans le sens d'un gouvernement par les masses, mais c'est la démocratie dans le sens d'un gouvernement par les classes moyennes, la bourgeoisie... (24)

*

L'Angleterre, l'Allemagne et la Russie se partagèrent le punya (mérite) d'avoir renversé Napoléon. Il fallait qu'il soit renversé, car bien qu'il préparât l'avenir et détruisit le passé, il fit mauvais usage du présent. Sauver le présent de ses mains violentes fut la tâche de ses ennemis, et ce mérite procura à ces trois pays un grand développement immédiat et la possession du XIX^e siècle. (25)

Le monde n'a eu qu'une demi-douzaine de révolutions réussies, et même parmi celles-là, la plupart ressemblaient surtout à des échecs ; cependant, c'est par de grands et nobles échecs que l'humanité progresse. (1)

CHAPITRE 4

1789 – 1917 : DES JACOBINS AUX BOLCHEVIQUES

1815 a dû sembler une date capitale aux hommes de l'époque dont le mental était plein du spectacle du long combat entre les anciens régimes et la France révolutionnaire, pus entre l'Europe et Napoléon. Mais quand, à présent, nous regardons en arrière, nous voyons que ce n'était qu'une étape, la fin d'une phase la plus aiguë du combat, le commencement d'un grand souffle, la date d'un compromis qui ne pouvait durer. A partir de là nous reculons jusqu'à 1789, où commença la destruction d'un ordre ancien et la naissance d'un idéal nouveau, et nous avançons vers des dates plus récentes qui marquent le progrès de cet idéal vers un élargissement de sa réalisation. (2)

En effet, après la Révolution française, les idéaux de liberté, égalité et fraternité n'ont cessé d'influencer le développement des nations et des sociétés. Ceci, nous explique Sri Aurobindo, parce que les idéaux révolutionnaires « indiquent le but ultime de toute l'évolution humaine. » (3)

...Quelles que soient les modifications qui puissent survenir par la suite ou les tendances nouvelles qui puissent surgir et les réactions contraires qui puissent faire obstacle, il n'est guère douteux que les principaux dons de la Révolution française persisteront et s'universaliseront comme des acquisitions permanentes et des éléments indispensables de l'ordre futur du monde, c'est-à-dire une conscience nationale et un gouvernement national autonome, la liberté et la lumière pour le peuple, autant d'égalité et de justice sociales qu'il est indispensable à la liberté politique, car un gouvernement démocratique du peuple par le peuple est incompatible avec toute forme d'inégalité rigide et établie. (4)

L'idée dominante de la Révolution française était la formule du « peuple libre et souverain », et, en dépit de l'élément de cosmopolitisme introduit dans la formule révolutionnaire par l'idéal de fraternité, l'idée française est en fait devenue l'affirmation de la « nation libre et indépendante, se gouvernant démocratiquement elle-même ». (5)

Déjà, nous avons vu la justification profonde du grand mouvement révolutionnaire. L'entité nationale ne se forme pas et n'existe pas pour elle-même ; sa raison d'être est de fournir le cadre d'une agrégation plus vaste où le génie de l'espèce, et non plus seulement de quelques classes ou de quelques individus,

pourra progresser vers un développement humain complet. Tant que le travail de formation est en cours, ce développement plus large peut être retardé et la considération primordiale doit être l'ordre ou l'autorité ; mais dès que l'existence de l'agrégat est assurée et que celui-ci ressent le besoin d'une expansion intérieure, il n'en va plus de même. Alors, les vieux liens doivent éclater et les moyens qui avaient servi à la formation doivent être maintenant rejetés comme des obstacles à la croissance. La liberté devient le mot d'ordre du genre humain. L'ordre ecclésiastique, qui supprimait la liberté de pensée et le progrès éthique et social nouveau, doit être dépossédé de son autorité despotique afin que l'homme devienne mentalement et spirituellement libre. Les monopoles et les privilèges du roi et de l'aristocratie doivent être détruits afin que tous puissent avoir leur part de la puissance, de la prospérité et de l'activité nationales. (...) Dans tous les domaines, les hommes doivent entrer en possession de leur dû, réaliser la dignité et la liberté humaines qui sont en eux et donner libre essor à leurs capacités les plus hautes.

Mais la liberté est insuffisante, la justice aussi est nécessaire et devient une revendication pressante ; le cri de l'égalité s'élève. Certes, l'égalité absolue n'existe pas en ce monde, mais ce mot d'ordre visait les inégalités injustes et inutiles du vieil ordre social. Dans un ordre social équitable, les chances doivent être égales pour tous ; une égale éducation doit permettre à chacun de développer et d'utiliser ses facultés ; une part égale aux avantages de la vie de l'agrégat doit autant que possible être réservée à ceux qui contribuent à son existence, à sa vigueur et son développement par leurs capacités. (...) ce besoin d'expansion, interne aurait pu prendre la forme idéale d'une libre coopération guidée et protégée par une autorité centrale sage et libérale qui aurait représenté la volonté commune ; mais en fait, nous sommes revenus à la notion antique d'un État absolu et efficace, non plus monarchique, ecclésiastique ni aristocratique, mais séculier, démocratique et socialiste, où la liberté est sacrifiée au besoin d'égalité et à l'efficacité de l'agrégat. (6)

...Avant que la grande impulsion du dix-neuvième siècle ait pu émerger partout, avant même qu'elle ait pu s'installer tout à fait en Europe, une nouvelle tendance a surgi, une idée nouvelle s'est emparée du mental progressif de l'humanité : l'idéal de l'État parfaitement organisé. Fondamentalement, l'idéal d'un État parfaitement organisé est d'origine socialiste ; il se fonde sur le deuxième principe de la grande formule révolutionnaire : l'« Égalité » ; de même que le mouvement du dix-neuvième siècle s'était centré sur le premier : la « Liberté ». Le premier élan du grand bouleversement européen n'avait produit qu'une certaine sorte d'égalité politique. Un nivellement social incomplet laissait encore intactes les inégalités, et surtout cette forme de prépondérance politique qu'aucune société fondée sur la concurrence ne peut éliminer : la prépondérance des possédants sur les non-possédants, l'inégalité de ceux qui réussissent dans la lutte pour la vie contre ceux qui réussissent moins bien, inégalité rendue inévitable par les différences de capacités, les chances inégales, le handicap des

circonstances et du milieu. Le socialisme essaye donc de se débarrasser de cette inégalité tenace en détruisant la forme concurrentielle de société pour y substituer une forme coopérative. Il existait bien autrefois une forme coopérative de société humaine — la commune —, mais restaurer la commune comme unité de base, impliquerait pratiquement le retour à la Cité antique, et, comme ce n'est plus possible étant donné les groupements plus vastes et les complexités plus grandes de la vie moderne, l'idée socialiste ne peut donc se réaliser que par un État national rigoureusement organisé. Éliminer la pauvreté, non par l'idée sommaire d'une distribution égale mais par la mise en commun de tous les biens et leur gestion par un État organisé ; égaliser autant que possible les chances et les capacités par une éducation et une instruction universelles confiées également à l'État organisé, telle est l'idée fondamentale du socialisme moderne. Elle implique une abrogation, du moins une rigoureuse diminution de la liberté individuelle. Il est vrai que le socialisme démocratique reste encore attaché à l'idéal de liberté politique du dix-neuvième siècle ; il déclare que chacun dans l'État a un droit égal de choisir, juger et changer les gouvernants ; mais il est prêt à sacrifier toutes les autres libertés à son idée centrale.

Il semblerait donc que le progrès de l'idée socialiste conduise à l'apparition d'un État national parfaitement organisé qui assurerait et contrôlerait l'instruction et l'éducation, administrerait et dirigerait toutes les activités économiques, et pour ce faire (autant que pour assurer l'efficacité, la moralité, la justice sociale et le bien-être parfaits), réglerait toute la vie extérieure et intérieure des individus qui le composent, ou en tout cas la plus grande partie de leur existence. Ainsi s'opérerait, par le contrôle organisé de l'État, ce que les sociétés antérieures avaient tenté d'opérer par la pression sociale, par les règles coutumières rigoureuses, les codes ou les shâstras¹ minutieux. Tel est l'aboutissement inévitable inhérent à l'idéal révolutionnaire. Le phénomène s'est manifesté tout d'abord sous la pression du danger extérieur pendant le gouvernement jacobin en France et le règne de la Terreur ; puis il a émergé et tendu à se réaliser sous la pression des nécessités intérieures au cours de la dernière partie du dix-neuvième siècle ; pendant la guerre actuelle², la combinaison des nécessités intérieures et extérieures l'a fait surgir, non pas dans toute sa pureté, mais avec un premier semblant rudimentaire de totalité. Ce qui n'était tout d'abord qu'un idéal lointain dont on s'approchait à petites étapes imparfaites, est devenu maintenant un programme tout à fait réalisable...(7)

1. Shâstras : Le Shastra désigne les Écritures ou les textes contenant la connaissance des vérités et des principes. Par la suite, ce mot en vint à désigner tous les textes qui codifient invariablement la conduite des hommes ou des sociétés. (Note de l'éditeur)

2. De 1914-1918

Pour Sri Aurobindo, c'est l'Allemagne impériale qui fut le premier terrain expérimental du socialisme d'État :

De même que la France à la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième, était la principale propagandiste et l'atelier expérimental de la liberté et de l'égalité politiques, de même l'Allemagne, à la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième, est devenue la principale propagandiste et le terrain d'expérience de l'idée d'État organisé. C'est de là qu'est partie la théorie du socialisme, et c'est là que sa propagande a été le plus efficace, tant et si bien qu'une grande partie de la nation s'est convertie au nouvel évangile ; c'est là aussi qu'ont été le plus minutieusement et le plus admirablement conçues et appliquées les grandes mesures socialistes, et celles qui ont soumis l'individu au contrôle de l'État pour le bien commun et le meilleur rendement de la nation. Peu importe que ces mesures aient été l'œuvre d'un gouvernement anti-socialiste, militariste et aristocratique ; le seul fait qu'elles aient été prises, est la preuve de la force irrésistible de la nouvelle tendance... (8)

Mais en Allemagne impériale, le socialisme d'État s'appuyait sur les structures les plus rigides du passé, d'où la nécessité de sa défaite lors du premier conflit mondial :

L'Allemagne impériale et tout ce qu'elle représente devait disparaître parce qu'elle était le pire aspect de la civilisation européenne trônant dans toute la gloire d'une efficacité mécanique et scientifique parfaite. Elle apparaissait comme une divinité combinant Moloch et Mammon, assise entre ses gardes, l'Intelligence et la Science. Elle avait son idéal, singulière combinaison des restes de l'ancien esprit de monarchie et de féodalité maintenant dépouillé de toute sa justification passée, d'un mercantilisme et d'un industrialisme agressifs, très modernes, dotés d'une lourde organisation, et d'un socialisme d'État mécanisé, administré par un empire et une bureaucratie, tous guidés par une intelligence habile et le pouvoir de la science. Cette caricature tricéphale de l'idéal futur proposé au monde, exigeant de prendre possession de l'espèce et de mécaniser sa vie à son profit, devait être brisée, et avec elle disparurent presque tous les vieux fantômes de l'aristocratie et les survivances de la monarchie encore vivants dans une Europe de plus en plus démocratique. C'est cela que la guerre [1914-1918] a balayé ; son résultat plus important et plus positif n'est cependant pas la destruction du passé, mais un ébranlement des bases actuelles et un nettoyage du terrain, déblayé pour les forces de l'avenir. (9)

[Cependant], la défaite de l'Allemagne dans la guerre européenne n'a pas davantage signifié l'échec de son idéal, que la défaite de la France révolutionnaire et napoléonienne par la coalition européenne, ni même le triomphe temporaire du système monarchique et aristocratique en France, n'ont empêché ses idées nouvelles de se répandre dans toute l'Europe. (10)

Avant même que ne s'achève la Première Guerre mondiale, la Russie reprenait en effet le flambeau révolutionnaire. Néanmoins, contrairement à l'Allemagne impériale, le mouvement bolchevique de 1917 faisait non seulement table rase du passé, mais donnait un sens plus vaste aux idéaux de la Révolution française en associant au socialisme un profond sentiment internationaliste :

L'idée d'internationalisme est née de la pensée du dix-huitième siècle et a commencé à faire entendre sa voix dans les premières phases idéalistes de la Révolution française. Mais à cette époque, c'était un vague sentiment intellectuel plutôt qu'une idée claire cherchant son chemin pratique ; elle ne trouvait pas dans la vie une force assez puissante pour l'aider à prendre un corps visible. Ce qui est sorti de la Révolution française et de la lutte autour d'elle, n'est pas l'internationalisme mais un nationalisme complet et conscient. Avec le dix-neuvième siècle, nous voyons la grande idée croître de nouveau dans la pensée des intellectuels, parfois sous une forme atténuée, parfois dans sa pureté idéale, jusqu'à ce que, s'alliant aux forces montantes du socialisme¹ et de l'anarchisme, elle ait revêtu un corps défini et acquis une force vitale appréciable. Sous sa forme absolue, elle est devenue l'internationalisme des intellectuels et elle a rejeté le nationalisme avec intolérance comme un esprit étroit du passé, elle a méprisé le patriotisme comme un préjugé irrationnel, un malfaisant égoïsme collectif typique des intelligences bornées, créateur d'arrogance, de parti pris, de haine, d'oppression, de division et de conflits entre nations, une survivance grossière du passé destinée à être détruite par le progrès de la raison. (11)

Mais cet internationalisme socialiste et anarchiste a été récemment mis à l'épreuve — l'épreuve cuisante de la guerre européenne — et il a lamentablement échoué. Dans chaque pays, le parti socialiste a laissé choir sa promesse internationale avec la plus grande facilité et la plus grande désinvolture ; le socialisme allemand, protagoniste de l'idée, montrant massivement le chemin de cette formidable abjuration².

1. Rappelons la naissance des divers partis socialistes en Europe : Russie en 1873, Angleterre en 1884 (Société Fabienne) et en 1893 (Labour Party), Allemagne en 1869, France après 1893 et en 1905 fondation de la S.F.I.O. Puis la fondation de la Première Internationale à Londres en 1864, de la Deuxième Internationale à Paris en 1889, et enfin, le Congrès socialiste international d'Amsterdam en 1904 qui proclamait la lutte des classes, la socialisation des moyens de production, et l'ordre de ne pas voter les crédits militaires et coloniaux. (Note de l'éditeur)

2. Dès juillet 1913, les sociaux-démocrates allemands votaient massivement les crédits militaires demandés par Guillaume II. Il est vrai qu'au même moment, en août 1913, les socialistes français s'opposaient au vote de la « loi de trois ans », mais ils firent l'Union Sacrée devant le feu de l'ennemi, c'est-à-dire le 2 août 1914, à la déclaration de la guerre. (Note de l'éditeur)

Il est vrai que dans chaque pays une petite minorité est restée héroïquement fidèle à ses principes, ou y est bientôt revenue, et que la majorité elle-même, à mesure que grandissait la lassitude générale du grand massacre international, a opéré un retour sensible dans la même direction ; mais c'était le fruit des circonstances plus que des principes. On peut dire que le socialisme russe, du moins sous sa forme extrême, a fait preuve d'un sentiment internationaliste plus solidement enraciné. (12)

Les Russes, idéalistes convaincus, ont en fait agi dans le même esprit que les Français dans la première ferveur de leur enthousiasme révolutionnaire : ils ont offert au monde (et pas à l'Allemagne seule tout d'abord) leur nouveau principe de liberté et de paix démocratique dans l'espoir que sa beauté morale, sa vérité et son inspiration s'imposeraient non pas aux gouvernements mais aux peuples qui forceraient la main des gouvernements ou les renverseraient s'ils refusaient. Comme les révolutionnaires français, ils se sont aperçus que notre monde est encore ainsi fait que les idéaux ne peuvent s'imposer que s'ils ont entre les mains, ou derrière eux, une force vitale et physique prépondérante. En France, les Jacobins et leur idéal de nationalisme unitaire ont réussi à concentrer leurs énergies et, par la force des armes, fait triompher pendant un temps leur principe contre un monde hostile. Les idéalistes russes, quand ils ont voulu mettre à exécution leur principe, se sont aperçus que le principe même était une source de faiblesse ; ils se sont trouvés sans défense contre le cynisme endurci des Allemands¹, non pas parce qu'ils étaient désorganisés (car la France révolutionnaire aussi était désorganisée et elle a surmonté la difficulté) mais parce que la dislocation de l'ancien édifice russe à laquelle ils avaient consenti, leur enlevait les moyens d'agir d'une façon unifiée et organisée. Pourtant, leur principe, parce qu'il était moral, était plus avancé que le nationalisme agressif qui fut le seul résultat de la Révolution française sur le plan international ; il a un sens plus vaste pour l'avenir.

En fait, il appartient à un avenir d'union mondiale libre où précisément le principe du droit des peuples à disposer d'eux mêmes sera le prélude, ou le principal résultat final, d'un ordre de choses dans lequel le monde aura renoncé à la guerre et à la force comme fondement ultime des relations nationales et internationales, et sera prêt à adopter à leur place une libre entente. (...) Même si (cette idée) échoue tout à fait dans sa poussée réalisatrice actuelle, elle aura encore sa part à jouer dans un avenir mieux préparé. (13)

1. « Les Russes ont été fort ridiculisés et plus encore vilipendés quand ils ont offert une paix démocratique fondée sur le libre choix des nations à une Allemagne autocratique et militariste, décidée comme tous les autres empires à se répandre sur le monde par l'épée et par une diplomatie malhonnête. » (Voir L'Idéal de l'Unité Humaine – page 390) Sri Aurobindo semble faire ici allusion à l'Armistice russo-allemand de Brest-Litovsk de 1917. (Note de l'éditeur)

Ce principe connu effectivement un début de réalisation sincère. Mais cette tentative fut compromise parce que les conditions dans lesquelles s'effectua la Révolution obligèrent rapidement le gouvernement des Soviets à recourir à la force révolutionnaire :

Les destinées de l'idée russe originelle d'une confédération des nationalités se déterminant librement elles-mêmes ont été grandement compliquées par le phénomène passager d'une révolution qui cherchait, comme la Révolution française avant elle, à transformer immédiatement et sans étapes intermédiaires faciles, non seulement la base entière du gouvernement mais celle de la société, et qui de plus s'est opérée sous la pression d'une guerre désastreuse. Cette double situation a inévitablement conduit à une anarchie sans pareille et, incidemment, à la domination brutale d'un parti extrémiste qui représentait les idées de la révolution sous leur forme la plus intransigeante et la plus violente. À cet égard, le despotisme bolchevique correspond au despotisme jacobin du règne de la Terreur en France. Celui-ci a duré assez pour consolider son œuvre, qui était d'effectuer d'une façon violente et irrévocable la transition d'un système de société post-féodal à la première base bourgeoise du développement démocratique. Le despotisme ouvrier en Russie, le gouvernement des Soviets, s'il consolidait son emprise et durait assez longtemps, pourrait effectuer la transition sociale à une deuxième base plus avancée du même développement, ou même à une étape ultérieure. Mais nous ne nous occupons ici que des répercussions de la Révolution sur l'idéal de libre nationalité. Sur cet idéal, toute la Russie était d'accord dès l'abord, sauf le petit parti réactionnaire ; mais le fait d'avoir recouru à un principe de gouvernement par la force, a introduit un élément contradictoire qui a mis en danger sa saine réalisation, même en Russie, et par suite affaibli la force qu'il aurait pu avoir dans l'avenir immédiat du développement mondial¹. De fait, l'idéal de libre nationalité repose sur un principe moral qui appartient à l'avenir, tandis que le gouvernement des autres nations par la force appartient au passé et au présent, et il est radicalement incompatible avec la création d'une nouvelle organisation mondiale fondée sur un libre choix et un libre statut. (14)

1. Une certaine autonomie (culturelle, linguistique et autre) est accordée aux États constitutifs de la Russie socialiste, mais tout le reste est illusoire puisque les États-membres sont en fait gouvernés par la force d'une autocratie hautement centralisée à Moscou. (Note de Sri Aurobindo)

*Nous connaissons aujourd'hui les résultats désastreux de l'expérience communiste russe : l'imposture stalinienne, et son système totalitaire qui, comme l'écrivait Sri Aurobindo, ne fut rien d'autre qu'une « interprétation d'un socialisme d'État démesurément rigide ».*¹ (15)

Il reste cependant qu'en voulant remodeler le gouvernement et la société sur la base du principe d'égalité, la Révolution russe a considérablement influencé le cours ultérieur de l'évolution politique, économique et sociale mondiale. Tout comme la Révolution française, elle a marqué un tournant décisif dans la marche de l'unité humaine.

Dès 1919, Sri Aurobindo rendait justice à la grandeur de l'événement :

Un présage remarquable des choses à venir est l'existence continue, le succès intact de la Révolution russe. Cet événement promet d'être aussi significatif dans l'histoire humaine que le grand bouleversement des idées et des institutions établies qui a commencé en France au dix-huitième siècle, et pour la postérité il se peut bien que ce soit à cause de lui, et non de la chute de l'Allemagne, que la Grande Guerre restera dans les mémoires. Son importance est tout à fait indépendante des mérites, des démérites et des chances de survie du régime bolchevique actuel. La dictature bolchevique n'est, de son propre aveu, qu'un instrument de transition, une concentration temporaire de force révolutionnaire, tout comme le Conseil suprême² et tout ce qu'il soutient est une concentration temporaire des forces conservatrices opposées. Les réalisations de ce gouvernement extraordinaire ont eu un caractère très étonnant. Assailli continuellement de l'intérieur et de l'extérieur, réduit à un blocus impitoyable, affamé et privé de tous moyens de subsistance et d'action excepté ceux qu'il pouvait créer pour lui-même de lui-même ou bien conquérir, amené de façon répétée à la limite de la chute, il a survécu à toutes les difficultés et à tous les dangers ou plutôt a tiré de la mauvaise fortune une force nouvelle, a surmonté ses ennemis intérieurs et contenu ses ennemis du dehors, s'est répandu en Asie au-delà de ses propres frontières, a organisé, à partir du chaos, un puissant instrument civil et militaire, et a eu la force, au milieu de la pénurie, de la guerre civile et de la menace étrangère, de jeter les bases initiales d'un nouveau type de société. Ce miracle de l'énergie humaine n'est rien de plus qu'une répétition, dans des conditions plus défavorables, de l'extraordinaire succès des Jacobins pendant la Révolution française.

1. Rappelons que selon la théorie communiste, le socialisme d'État ne devait être qu'un passage. Une vie communautaire libre, sans classe et sans État était l'idéal final. (Note de l'éditeur)

2. Il s'agit du Conseil de la Société des Nations de 1919, dirigé en fait par et selon les intérêts des cinq grandes puissances d'alors : la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, le Japon, et les États-Unis avant leur retrait en 1920. (Note de l'éditeur)

Plus important est le pouvoir de l'idée qui est derrière ces succès et les a rendus possibles. Le fait que les Bolcheviques menacés naguère de perdre Moscou soient maintenant sur la route de Varsovie n'a qu'une signification extérieure. Il est beaucoup plus significatif que les Puissances occidentales se trouvent maintenant amenées à négocier avec le premier gouvernement soviétique victorieux des temps modernes, qu'elles dénoncent toujours comme une monstruosité à détruire et un danger pour la civilisation¹. Mais ce ne sont pas ces événements qui auraient pu, ou qui peuvent encore tourner autrement, ou qui peuvent se résoudre à des épisodes, qui sont significatifs ; c'est plutôt ce fait fondamental, qui affecte les possibilités futures, qu'une grande nation, destinée à devenir l'un des guides de l'humanité, ait sauté résolument dans les gouffres secrets de l'avenir, aboli les fondations passées, tenté et poursuivi une expérience radicale du communisme, remplacé le parlementarisme de la classe moyenne par une nouvelle forme de gouvernement et employé les premières énergies de sa vie libre à inaugurer un ordre social entièrement nouveau. Ce sont des actes de foi et d'audace de cette dimension qui changent ou hâtent le cours du progrès humain. Il ne s'ensuit pas nécessairement que ce qui est tenté maintenant est la forme désirable ou définitive de la société future, mais c'est le signe certain qu'une phase de la civilisation s'achève et que l'Esprit du temps prépare une phase nouvelle et un ordre nouveau.

(16)

1. Rappelons qu'à l'époque, les monarchies ou républiques bourgeoises européennes s'opposèrent avec force au régime socialiste révolutionnaire victorieux en Russie, et tentèrent de l'étouffer dans l'œuf. Elles réussirent un temps à l'isoler, à le réduire au blocus et à l'affamer en élevant contre sa pression vers l'ouest une frontière artificielle et en contentant la propagation de ses idées maîtresses par une constante campagne de discrédit.

Chaque tentative de révolution soviétique à l'ouest de la Russie fut anéantie par la répression légale ou militaire. « Ce phénomène, écrivait Sri Aurobindo, ressemble beaucoup à la concentration et au raidissement du vieux régime monarchique et aristocratique qui résulta de la guerre entre la France révolutionnaire et l'Europe. » (Voir Guerre et Liberté des Peuples – page 98) (Note de l'éditeur)

Étant donné la moralité actuelle de l'espèce humaine, une unité humaine solide et durable n'est pas encore possible ; mais il n'y a aucune raison pour qu'une approximation temporaire ne vienne récompenser une aspiration opiniâtre et un effort infatigable. La Nature progresse par des approximations constantes, des réalisations partielles et des succès temporaires. (1)

CHAPITRE 5

VERS UNE UNIFICATION MONDIALE

La Nature se sert de moyens apparemment opposés au but qu'elle poursuit, et dangereux pour lui, afin de faire mûrir ce but. De même que par la pratique de la science spirituelle ou art du yoga, nous soulevons des possibilités psychologiques qui sont présentes dans la nature et qui barrent la route à sa perfection et à sa réalisation spirituelles afin d'éliminer non seulement ces possibilités mais même celles qui sont endormies et qui pourraient peut-être s'éveiller plus tard pour détruire le travail accompli, de même la Nature agit-elle vis-à-vis des forces mondiales qui l'affrontent sur son chemin, non seulement en faisant appel à celles qui l'aideront, mais en provoquant aussi, pour en terminer avec elles, celles qu'elle sait être les obstacles normaux et même inévitables qui ne manqueront pas de se dresser pour entraver sa volonté secrète. (2)

Ainsi, la Première Guerre mondiale qui provoqua la recrudescence des sentiments nationalistes ne signifia pas la défaite de l'internationalisme. Tout au contraire, celui-ci se réveilla avec une force redoublée devant l'ampleur et l'horreur du massacre, comme Sri Aurobindo le fit remarquer à l'époque :

Sans doute, la guerre européenne elle-même était-elle l'explosion de tout ce qu'il y avait de mauvais et de dangereux dans le nationalisme triomphant ; l'embrassement qui en est résulté pourrait bien avoir été un processus purificateur, consumant bien des choses qui devaient périr. Il a déjà fortifié l'idée internationale et l'a imposée aux gouvernements et aux peuples. (3)

En dépit des obstacles de l'époque, (notamment l'impérialisme alors en plein essor), Sri Aurobindo prévoyait donc la création d'une organisation internationale à l'issue du premier conflit mondial :

...Le cours naturel des choses, aidé par l'anéantissement de la forme allemande d'impérialisme, devrait logiquement conduire à une nouvelle organisation du monde sur la base d'un système d'États nationaux indépendants mais de plus en plus organisés, associés plus ou moins étroitement à des fins internationales mais préservant leur existence indépendante. Tel est l'idéal qui a charmé l'esprit humain depuis l'apparition du grand ferment révolutionnaire et qui semble encore une possibilité lointaine : l'idée d'une fédération de nations

libres, d'un parlement du genre humain, d'une fédération du monde. (4)

Parmi les propositions d'associations plus étroites entre les pays émises après 1914-1918, celles des conséquences de La Haye prévoyaient l'élimination de la guerre grâce à l'application d'une loi internationale par un tribunal cautionné par l'ensemble des nations¹. Celui-ci devrait prendre la forme de la Société des Nations, première étape balbutiante de l'unification de l'humanité.

Bien que la Société des Nations ne connut pas une grande longévité, le simple fait qu'elle ait fonctionné pendant quelque temps sans s'effondrer aussitôt marque en soi « le point de départ d'une ère nouvelle dans l'histoire du monde ». (5) *Malgré son échec, cette initiative réapparut après la deuxième guerre mondiale sous la forme de l'Organisation des Nations Unies, tentant à son tour de sauvegarder l'avenir du genre humain contre « quelque chose que nous pourrions appeler le suicide de l'espèce humaine ». (6)*

La Société des Nations a donc disparu, mais elle a été remplacée par l'Organisation des Nations Unies, qui occupe maintenant le premier rang du monde et se débat pour obtenir quelque sorte de permanence solide et de succès dans une formidable entreprise dont dépend l'avenir du monde.

C'est là un événement capital, l'aboutissement crucial et décisif des tendances mondiales mises en branle par la Nature pour arriver à ses fins prédestinées. En dépit des insuffisances constantes de l'effort humain et des faux pas de la mentalité humaine, en dépit même des possibilités adverses qui peuvent contrarier ou retarder, pendant un temps le succès de cette grande aventure, c'est dans cet événement que se trouve la clef de ce qui doit être. Toutes les catastrophes qui ont accompagné le cours de ces événements et qui semblent se produire à dessein pour déjouer les intentions de la Nature, n'ont pas empêché (et même d'autres catastrophes n'empêcheront pas) l'heureuse émergence et le développement d'une entreprise qui est devenue nécessaire au progrès, et peut-être même à l'existence de l'espèce. Deux guerres formidables et dévastatrices ont balayé le globe et ont été accompagnées ou suivies par des révolutions aux conséquences incalculables qui ont modifié la carte politique de la terre et l'équilibre international — l'équilibre autrefois relativement stable des cinq continents —, et changé l'avenir tout entier.

1. Pour Sri Aurobindo, un tel tribunal n'aurait pu imposer ses sentences que « par un accord de toutes les puissances européennes ». Mais en même temps, il écrivait : « L'objection principale à l'idée États-Unis d'Europe est que le sentiment général de l'humanité cherche déjà à dépasser les distinctions continentales et à les subordonner à une idée humaine plus large. (...) En vérité, l'Europe se trouve dans une position anormale : elle est à la fois mûre pour l'idée paneuropéenne et dans la nécessité de dépasser cette idée. » (Voir L'Idéal de l'Unité Humaine – Chapitre 10) (Note de l'éditeur)

Une troisième guerre plus désastreuse encore guette à l'horizon, avec la perspective d'armes et autres moyens scientifiques de destruction d'une efficacité et d'une portée beaucoup plus vastes que tous ceux inventés jusqu'à ce jour, et dont l'usage généralisé pourrait faire crouler la civilisation avec fracas, et les effets aboutir à une sorte d'extermination à grande échelle.¹ (...) Pourtant, les deux guerres passées n'ont pas empêché la formation d'un premier effort considérable, puis d'un deuxième, pour mettre en mouvement une tentative d'union et créer pratiquement un organisme concret, un instrument organisé à cet effet ; au contraire, elles ont plutôt causé et hâté cette création nouvelle. La Société des Nations est une conséquence directe de la première guerre ; l'ONU, de même, une conséquence du deuxième conflit mondial. Si la troisième guerre survient, que beaucoup, sinon la plupart, considèrent comme inévitable, il est probable qu'elle précipitera aussi inévitablement le pas suivant, et peut-être l'aboutissement final de cette grande entreprise mondiale. (7)

En ce deuxième stade du progrès vers l'unité, le vrai danger ne vient pas de failles, même sérieuses, dans la structure de l'Assemblée des Nations Unies, mais de la division des peuples en deux camps qui tendent à se considérer comme des adversaires naturels et sont prêts à tout moment à devenir des ennemis irréconciliables et à déclarer leur coexistence même impossible. La raison en est que le prétendu communisme de la Russie bolchevique n'est pas né d'une rapide évolution mais d'une révolution d'une longueur et d'une férocité sans précédent, sanguinaire à l'extrême, et qu'il a créé un système d'État autocratique et intolérant fondé sur une guerre des classes où toutes les classes, sauf le prolétariat, ont été écrasées, « liquidées » ; sur une « dictature du prolétariat », ou plutôt d'un parti restreint mais tout-puissant agissant au nom du prolétariat, un État policier ; sur une lutte à mort contre le monde extérieur ; et la férocité de cette lutte a engendré dans la pensée des organisateurs de l'État nouveau, l'idée fixe, non seulement de la nécessité de survivre mais de continuer la lutte afin d'étendre la domination de l'État jusqu'à ce que l'ordre nouveau ait détruit l'ancien ou l'ait évincé de la plus grande partie de la terre, sinon de la terre entière, et d'imposer un nouvel évangile politique et social, ou en tout cas de le faire accepter par tous les peuples du monde. Mais cet état de choses peut changer, perdre de son acrimonie et de son importance, comme cela s'est déjà produit dans une certaine mesure avec le retour à la sécurité et l'apaisement de la férocité, de l'amertume et de l'exaspération premières du conflit ; les éléments les plus intolérants et les plus oppressifs de l'ordre nouveau pourraient se modérer et le sentiment d'incompatibilité ou d'inaptitude à vivre ensemble ou côte à côte disparaîtrait alors, laissant espérer un *modus vivendi* plus stable².

1. Rappelons que ce texte fut écrit en 1950. (Note de l'éditeur)

2. En effet, six ans après que ces lignes furent écrites, en 1956, Khrouchtchev reprenait l'idée émise par le Pandit Nehru lors de la conférence des nations non alignées à Bandung, en 1955, et proclamait le principe de la coexistence pacifique avec les pays capitalistes. Plus récemment, l'ouverture prônée par M. Gorbatchev semble confirmer cet espoir. (Note de l'éditeur)

Si le malaise, le sentiment de la lutte inévitable, de la difficulté d'une tolérance mutuelle et d'un accommodement économique persistent encore, ce n'est pas tant parce que la coexistence des deux idéologies est impossible, que parce que l'idée de se servir du conflit idéologique comme moyen de domination mondiale s'est emparée des esprits et entretient les nations dans un état d'appréhension mutuelle et de préparatifs de défense armée ou d'attaque. Si cet élément est éliminé, il n'est pas du tout impossible d'envisager un monde où ces deux idéologies pourraient vivre ensemble, avoir des échanges économiques et se rapprocher davantage, car le monde s'achemine de plus en plus vers une extension du principe du contrôle d'État sur la vie de la communauté, et il se pourrait fort bien qu'un agglomérat d'États socialistes d'un côté, et, de l'autre, un groupe d'États coordonnant et dirigeant un capitalisme mitigé, existent côte à côte et développent entre eux des relations amicales. Un État mondial où ces deux groupes conserveraient leurs institutions particulières et siègeraient dans une assemblée commune, pourrait même se créer et une union mondiale unique ne serait pas impossible sur cette base. Cette éventualité est en fait l'aboutissement final que présuppose la fondation de l'ONU ; car l'organisation actuelle ne peut pas être définitive, ce n'est qu'un commencement imparfait, utile et nécessaire comme un premier noyau de cette institution plus large où tous les peuples de la terre pourront se rencontrer au sein d'une unique unité internationale. La création d'un État mondial est le seul aboutissement logique, ultime et inévitable dans un mouvement de ce genre.

Dans les circonstances présentes, cette vision de l'avenir peut être jugée d'un optimisme trop facile ; mais il est tout à fait possible que les événements prennent cette tournure plutôt que la tournure plus désastreuse prévue par les pessimistes, car il n'est pas du tout besoin qu'une nouvelle guerre entraîne le cataclysme et l'écroulement de la civilisation que l'on a souvent prédit. Le genre humain a l'habitude de survivre aux pires catastrophes engendrées par ses propres erreurs ou par les chocs violents de la Nature ; et il doit en être ainsi si son existence a quelque sens, si sa longue histoire et sa survie ne sont pas les accidents d'un Hasard qui s'organise fortuitement, comme le voudrait la conception purement matérialiste de la nature du monde. Si l'homme est destiné à survivre et à continuer l'évolution dont il est le protagoniste maintenant, conduisant, jusqu'à un certain point, sa marche d'une façon semi-consciente, il faut qu'il sorte du chaos actuel de sa vie internationale et arrive à un commencement d'action unifiée et organisée ; il faut qu'il parvienne finalement à une sorte d'État mondial unitaire ou fédéral, ou à une confédération, ou à une coalition ; tous les expédients plus vagues ou plus restreints ne serviront de rien. (8)

La question centrale est de savoir si la nation, qui est l'unité naturelle la plus large que l'humanité ait pu créer et faire durer pour son existence collective, est aussi sa dernière et ultime unité, ou bien si un agrégat plus grand peut se former, qui englobera de nombreuses nations, ou même la plupart, et finalement toutes les nations dans sa totalité unie. L'impulsion à construire plus grand, la poussée à

créer des agrégats supranationaux considérables et même très vastes, n'a pas fait défaut ; c'est même l'un des traits permanents des instincts vitaux de l'espèce. Mais elle a pris la forme du désir des nations fortes de dominer les autres, de posséder leurs territoires d'une façon permanente, de subjuguier leurs peuples, exploiter leurs ressources ; ou la forme d'une tentative de quasi assimilation en imposant la culture d'une race dominatrice et, en général, un système d'absorption massive ou aussi complète que possible. L'Empire romain est l'exemple classique de cette sorte d'entreprise, et l'unité gréco-romaine avec son type unique de vie et de culture au sein d'une vaste structure d'unité politique et administrative, s'est approchée très près de ce que l'on pourrait considérer comme la première ébauche ou la suggestion incomplète d'une image de l'unité humaine, dans les limites géographiques atteintes par cette civilisation.

D'autres tentatives du même genre ont eu lieu au cours de l'histoire, mais à une échelle moins vaste et avec une habileté moins consommée ; aucune n'a duré plus de quelques siècles. Les méthodes employées étaient fondamentalement fausses parce qu'elles contredisaient d'autres instincts vitaux nécessaires à la vitalité et à la saine évolution de l'humanité, et les nier devait nécessairement aboutir à la stagnation et à l'arrêt du progrès. L'agrégat impérial n'a pas été capable d'acquérir la vitalité indomptable de l'agrégat national ni son pouvoir de survivre. Les seules unités impériales durables étaient en fait de vastes unités nationales qui prenaient le nom d'empire, comme l'Allemagne et la Chine, mais ce n'étaient pas des formes d'État supranationales et elles ne doivent pas être comptées dans l'histoire de la formation de l'agrégat impérial. Ainsi, bien que la tendance à créer des empires témoigne d'une poussée de la Nature vers des unités de vie humaine plus larges — et nous pouvons y voir une volonté cachée d'unir les masses disparates de l'humanité à plus grande échelle, de les souder en une unique unité vitale coalescente ou combinée —, l'empire doit être considéré comme une formation mal venue et sans avenir, inutilisable pour tout progrès nouveau dans cette direction. (9)

Pourtant, la création d'un agrégat plus vaste que la nation est inéluctable :

...La Nature pousse à des agglomérations de plus en plus larges, et finalement à l'établissement de la plus grande de toutes les agglomérations : l'union ultime des peuples du monde. C'est évidemment la voie qu'exige l'avenir du genre humain ; des conflits ou des perturbations, si immenses soient-ils, peuvent la retarder, de même qu'ils peuvent modifier considérablement les formes qu'elle promet de prendre maintenant, mais ils ne peuvent pas l'empêcher, car la destruction générale serait la seule autre destinée possible pour l'humanité. Pareille destruction, en dépit des possibilités catastrophiques qui viennent neutraliser les résultats bénéfiques assez indubitables et d'une portée quasi illimitée des découvertes et des inventions récentes de la science, semble tout aussi chimérique que l'attente prochaine d'une paix et d'une félicité définitives ou d'une société parfaite des peuples humains. À défaut d'autre chose, nous

pouvons compter sur la poussée évolutive et, sinon sur un Pouvoir caché plus grand, du moins sur l'action et l'impulsion ou l'intention manifeste de l'Énergie Cosmique que nous appelons Nature, pour conduire l'humanité jusqu'au prochain pas nécessaire, au moins, qui est un pas de conservation, car la nécessité est là et elle est assez généralement reconnue ainsi que l'idée du but auquel elle doit conduire finalement, et l'organisme incarnant cette idée demande déjà à être créé.

(10)

Pour Sri Aurobindo, l'unification internationale aboutira probablement à l'une des deux formes suivantes :

...Un État mondial centralisé, ou bien une union mondiale plus lâche, qui sera peut-être une étroite fédération ou simplement une confédération des peuples aux fins communes de l'humanité. Cette dernière forme serait de beaucoup préférable parce qu'elle donne suffisamment de champ libre au principe de variation nécessaire au libre jeu de la vie et au sain progrès de l'espèce. Le processus de formation d'un État mondial commencerait par la création d'un corps central qui, tout d'abord, aurait des fonctions très limitées mais qui, une fois créé, ne pourrait manquer d'absorber graduellement les différents services du gouvernement international centralisé, de même que l'État, d'abord sous sa forme monarchique, puis sous sa forme parlementaire, a absorbé graduellement tout le gouvernement de la vie nationale. (...) Dans l'État mondial, un processus similaire se terminerait par l'absorption et la réglementation de la vie totale des peuples, et pourrait même aboutir à l'abolition de l'individualité nationale et à la transformation des divisions créées par celle-ci en de simples groupements départementaux, provinces et districts de l'unique État commun. Pareille éventualité peut sembler maintenant un rêve fantastique ou une idée irréalisable ; mais dans certaines conditions, nullement exclues du champ des possibilités ultimes, elle peut fort bien devenir réalisable et même inévitable, passé un certain point. En revanche, un système fédéral (et encore plus une confédération) impliquerait la préservation de la base nationale et une liberté plus ou moins grande au sein de la vie nationale, mais en subordonnant les intérêts nationaux séparés aux intérêts communs plus vastes, et la liberté individuelle complète, séparée, aux nécessités internationales plus larges.

On peut se demander si les analogies du passé sont un guide suffisant pour un problème aussi nouveau et si quelque chose d'autre ne pourrait pas se concevoir indépendamment, qui découlerait plus intimement du problème et serait mieux approprié à sa complexité. Mais même quand elle aborde ses problèmes nouveaux, l'humanité se fonde sur son expérience passée et donc sur les mobiles et les analogies du passé. Même quand elle se saisit des idées nouvelles, elle se tourne vers le passé pour leur donner une forme. Derrière les changements apparents apportés par les révolutions les plus radicales, nous voyons l'inévitable principe de continuité survivre au cœur de l'ordre nouveau. En outre, l'alternative que nous avons présentée semble le seul moyen de résoudre le conflit des deux

forces en présence, soit par disparition de l'une, l'instinct national séparatiste, soit par accommodement mutuel. Toutefois, il est tout à fait possible que la pensée et l'action humaines prennent une tournure si nouvelle qu'elles introduisent un certain nombre de possibilités imprévues et conduisent à une fin toute différente. (11)

Cependant, l'impulsion mondiale – quelle que soit sa forme – ne pourra être durable si elle s'accomplit exclusivement par des moyens extérieurs (politiques, économiques, juridiques). Pour qu'une vivante unité dans la diversité soit possible, un autre pouvoir est indispensable :

Assurément, aucune des deux éventualités ni aucune des trois formes considérées ne sont exemptes de sérieux inconvénients. Un État mondial centralisé serait le triomphe de l'idée d'unité mécanique, ou plutôt le triomphe de l'uniformité. Il entraînerait inévitablement l'injuste étouffement d'un élément indispensable à la vigueur de la vie humaine et au progrès, à la vie libre de l'individu, à la libre variation des peuples. Si l'État mondial s'installe en permanence et va jusqu'au bout de ses tendances, il doit aboutir à une mort dans la vie, à la stagnation, ou à l'insurrection de quelque force ou principe nouveau sauveur, mais révolutionnaire, qui mettra tout l'édifice en miettes. La tendance mécanique est naturelle à la raison logique, qui est elle-même une machine précise ; son maniement est évidemment plus facile et plus à portée de main ; son application complète peut sembler désirable à la raison, nécessaire, inévitable, mais sa fin est prédestinée. Une fois fondé, un État socialiste centralisé est peut-être une nécessité de l'avenir, mais une réaction contraire sera également une nécessité finale de l'avenir. Plus sa pression sera grande, plus sûrement il se heurtera à la propagation du principe d'anarchisme spirituel, intellectuel, vital et pratique, en révolte contre sa pression mécanique. De même, un État mondial centralisé et mécanique doit finir par soulever contre lui une force analogue ; il pourrait bien se terminer par l'écroulement et la désintégration, voire la nécessité de répéter le cycle humain pour tenter de résoudre le problème plus heureusement. Un État mondial ne pourrait durer que si l'humanité acceptait de voir tout le reste de sa vie réglementé pour elle au nom de la paix et de la stabilité, et si, pour sa liberté individuelle, elle prenait refuge dans la vie spirituelle, comme il est arrivé autrefois sous l'Empire romain. Mais ceci même ne serait qu'une solution temporaire. Un système fédéral, de même, tendrait inévitablement à établir un unique type général de vie humaine, d'institutions, d'activités ; il ne pourrait tolérer que le jeu des variations mineures. Mais le besoin de variation dans la Nature vivante ne se contentera pas toujours de cette maigre provende. Par contre, une confédération plus lâche courrait le risque de donner trop facilement prise aux forces centrifuges si celles-ci venaient à se relever avec une vigueur nouvelle. Une confédération lâche ne pourrait pas être permanente ; elle devrait prendre une direction ou l'autre et finir par une centralisation étroite et rigide, ou par la dislocation de l'unité lâche en ses éléments originaux.

Le pouvoir sauveur dont nous avons besoin est le pouvoir d'un facteur psychologique nouveau qui, simultanément, donnera à l'humanité le besoin d'une vie unifiée et la forcera à respecter le principe de liberté. (12)

Comme nous le verrons par la suite, la religion de l'humanité semble être, pour Sri Aurobindo « la seule force en cours qui tende dans cette direction, car elle favorise le sens de l'unité humaine, elle a l'idée de l'espèce, et pourtant, en même temps, elle respecte l'individu humain et les groupements humains naturels. » (13)

Cependant, Sri Aurobindo, certain du but final de la Nature, n'hésitait pas à encourager toute tentative d'unification internationale :

...Ayons confiance en cette volonté inéluctable de la Nature, pouvons-nous dire, et conformons-nous à son mode d'opération. Créons de toute façon l'ossature de l'agrégat, une ossature quelconque, car la Nature connaît déjà la forme complète qu'elle projette et elle la produira finalement à son heure par le pouvoir de l'idée et par notre volonté de la réaliser, par l'aide puissante de la force des circonstances, par des pressions de toutes sortes, même par la force physique s'il le faut, puisque cela aussi semble faire encore partie du mécanisme nécessaire — créons-la. Créons le corps, et l'âme croîtra dans le corps. Et inutile de nous soucier de cette formation corporelle, oublions qu'elle est artificielle et n'a tout d'abord qu'une toute petite réalité psychologique consciente pour la vivifier, voire même aucune. Cette réalité commencera à se former dès que le corps sera formé ; la nation aussi s'est tout d'abord formée plus ou moins artificiellement à partir d'éléments incohérents rassemblés, en réalité, par la nécessité d'une idée subconsciente, bien qu'en apparence elle se soit faite par la seule force physique et celle des circonstances. De même que l'ego national s'est formé en s'identifiant au corps géographique de la nation, puis en y créant l'instinct psychologique de l'unité nationale et le besoin de satisfaire cet instinct, de même, un ego humain collectif se formera dans le corps international et y éveillera l'instinct psychologique de l'unité humaine et le besoin de satisfaire cet instinct. Ce sera la garantie de la durée. Et l'homme étant ce qu'il est, c'est probablement ainsi que les choses se passeront ; en fait, si nous ne sommes pas capables de mieux, c'est ce qui se produira ; puisque l'unité doit se produire d'une manière ou de l'autre, que ce soit de la pire ou de la meilleure manière. (14)

La démocratie était la protestation de l'âme humaine contre le despotisme combiné de l'autocrate, du prêtre et du noble ; le socialisme est la protestation de l'âme humaine contre le despotisme d'une démocratie ploutocratique ; l'anarchisme sera probablement la protestation de l'âme humaine contre la tyrannie d'un socialisme bureaucratique. Une marche turbulente et assoiffée qui va d'illusion en illusion et d'échec en échec, telle est l'image de l'Europe. (1)

CHAPITRE 6

LES PROTESTATIONS DE L'ÂME HUMAINE

Les trois étapes de la courbe rationnelle de l'évolution sociale

Depuis 1789, la marche de l'humanité jusqu'à nos jours peut être définie comme une tentative accélérée pour établir un système rationnel de société, sur la base des idéaux révolutionnaires. En analysant les applications politiques et sociales de la devise révolutionnaire réalisés depuis deux siècles, Sri Aurobindo dresse un bilan du pouvoir de la raison « en tant que rénovatrice et créatrice sociale ». Cette progression de la raison s'est principalement déroulée en deux étapes : d'abord celle de l'individualisme démocratique avec la liberté pour principe, puis le socialisme démocratique avec pour principe l'égalité et l'État. Il est assez évident que dans les deux cas et ce, malgré de considérables progrès, un vaste abîme a toujours séparé l'idéal de la réalité. Sri Aurobindo montre ici ce qu'avait d'illusoire l'espoir de voir s'instaurer une société parfaite sur la seule base de la raison.

1. L'individualisme démocratique

Pratiquement, l'idéal démocratique individualiste nous conduit, tout d'abord, au nom de la démocratie, à la domination de plus en plus précaire d'une masse ignorante, nombreuse et moins fortunée, par une classe dirigeante. Ensuite, puisque l'idéal de liberté et d'égalité s'est généralisé et qu'il ne peut plus désormais être étouffé, il doit nécessairement amener les masses exploitées à lutter de plus en plus pour affirmer leurs droits bafoués et, si elles le peuvent, à changer ce mensonge pseudo-démocratique en une vérité démocratique réelle — et, par conséquent, conduire à une lutte des classes. Troisièmement, de par son fonctionnement même, l'idéal démocratique aboutit inévitablement à une perpétuelle rivalité entre partis, d'abord peu nombreux et simples dans leur composition, mais qui deviennent par la suite, comme c'est le cas aujourd'hui, un chaos impuissant et stérilisant de noms, d'étiquettes, de programmes et de cris de guerre. Tous brandissent la bannière des idées ou des idéaux en conflit, mais en fait, tous livrent sous cet étendard une bataille d'intérêts antagonistes. En fin de compte, la liberté démocratique individualiste aboutit fatalement à une concurrence exacerbée, qui substitue une sorte d'affrontement organisé aux

tyrannies ordonnées des périodes infra rationnelles de l'humanité. Et cet affrontement ne s'achève pas par la survivance du plus apte, spirituellement, rationnellement ou physiquement, mais de celui qui est le plus chanceux et qui vitalemment réussit le mieux. Il est assez évident que ce n'est pas là un ordre rationnel de société, quoi qu'il puisse être par ailleurs ; ce n'est pas du tout la perfection que la raison individualiste de l'homme s'était proposée comme idéal, et qu'elle avait entrepris d'atteindre. (2)

Dans la tentative démocratique de rationalisation de la société, une éducation égale pour tous semblaient être le remède aux maux engendrés par le principe individualiste. Mais une éducation rationnelle nécessite obligatoirement trois choses :

...Premièrement, d'enseigner aux hommes à observer et à connaître correctement les faits sur lesquels ils doivent se former un jugement ; deuxièmement, leur apprendre à penser de façon saine et féconde ; troisièmement, les mettre en mesure d'utiliser efficacement leurs connaissances et leur pensée pour leur bien propre et pour le bien commun. Une capacité d'observation et de connaissance, un pouvoir d'intelligence et de jugement, un caractère élevé et une aptitude à l'action sont nécessaires pour être le citoyen d'un ordre social rationnel ; et si l'une quelconque de ces difficiles conditions fait défaut d'une façon trop générale, il en résultera un échec certain. Malheureusement, même si l'on suppose qu'une éducation impartie à des millions d'hommes puisse jamais avoir ce rare caractère, il faut bien constater que l'éducation effective dans les pays les plus avancés n'a jamais eu le moindre rapport avec ces nécessités. (3)

Cependant, si les premiers défauts de la tendance individualiste de la démocratie et les insuffisances d'une éducation rationnelle sont flagrants sous bien des aspects, les gains pour l'humanité sont loin d'être négligeables :

La démocratie et sa panacée de liberté et d'éducation ont certainement apporté quelque chose à l'espèce humaine. Tout d'abord, pour la première fois dans l'histoire connue de l'humanité, le peuple se tient la tête haute, dynamique, vivant ; et là où se trouve la vie, il y a toujours l'espoir de choses meilleures. Ensuite, un certain type de connaissance s'est généralisé bien plus qu'il n'avait été possible autrefois, et, en même temps, un certain type d'intelligence active fondée sur la connaissance et fortifiée par l'habitude d'avoir à trancher des questions et des opinions contradictoires en toutes sortes de matières. Progressivement, les hommes apprennent à se servir de leur mental, à appliquer leur intelligence à la vie — et ceci est un grand gain. (...) L'égalité des facilités d'éducation et l'égalité des chances dans la vie n'ont été nullement établies, nous trouvons pourtant une égalisation bien plus grande qu'il n'avait été possible aux stades antérieurs du développement social. Mais ici surgit un nouveau défaut, énorme, qui se révèle fatal à l'idée sociale qui l'a engendré. En effet, même si l'on suppose acquise une égalité parfaite des moyens d'éducation ou autres — elle

n'existe pas encore vraiment et ne peut pas exister au stade individualiste de la société —, de quelle manière et dans quel but ces moyens vont-ils être utilisés ? L'homme, être à demi infra rationnel, exige trois choses pour être satisfait : le pouvoir, s'il peut l'obtenir, ou en tout cas l'utilisation et la rétribution de ses facultés ; enfin, la satisfaction de ses désirs. Dans les sociétés anciennes, il pouvait jusqu'à un certain point, dans les limites de son statut héréditaire, s'assurer la jouissance de ces choses suivant sa naissance, son rang social fixe et ses capacités. Une fois cette base abolie, et rien de vrai ne venant s'y substituer, les mêmes besoins ne peuvent être satisfaits que par le succès dans la ruée vers le seul pouvoir qui reste : le pouvoir de l'argent. Ainsi, au lieu d'une société harmonieusement ordonnée, s'est développé un formidable système de concurrence organisée, un industrialisme forcené et inéquitable qui croît avec une furieuse rapidité, et, sous le masque de la démocratie, une tendance ploutocratique grandissante qui choque par sa grossièreté ostentatoire et l'immensité des gouffres et des distances qu'elle crée. Tel est l'ultime aboutissement de l'idéal individualiste et de son mécanisme démocratique. (4)

2. Le socialisme démocratique

Pour le mental rationnel, la première conséquence naturelle était de passer de l'individualisme démocratique au socialisme démocratique. Mais du fait de sa naissance accidentelle dans une révolte contre le capitalisme, dans un soulèvement contre la domination du bourgeois parvenu et du ploutocrate, le socialisme a dû affronter des conditions désavantageuses et s'édifier par une lutte des classes. Pis encore, partant d'un système social qui était déjà industrialisé, il a été contraint de revêtir lui-même, au début, une apparence purement industrielle et économique. Ce sont là des accidents qui défigurent sa vraie nature. Car la vraie nature du socialisme, sa justification réelle, est de représenter une tentative de la raison humaine pour mener à sa perfection l'organisation rationnelle de la société ; c'est sa volonté de se débarrasser de cette grande excroissance parasitaire qu'est la concurrence effrénée, ce formidable obstacle à tout idéal ou toute pratique décente dans l'existence humaine. Le socialisme se propose de remplacer ce système de bataille économique organisée, par une paix et un ordre organisés. (...) Ce but ne peut pas être atteint non plus, semble-t-il, sur la base de la liberté individuelle, car cet essai a fait faillite dans la pratique. Par conséquent, le socialisme doit abandonner la base démocratique de la liberté individuelle, même s'il fait profession de la respecter ou de s'acheminer vers une liberté plus rationnelle. Tout d'abord, il déplace l'accent fondamental sur d'autres idées et d'autres avantages de l'idéal démocratique, puis, en déplaçant l'accent, il introduit un changement radical dans le principe de base de la société rationnelle. (...) L'égalité — non seulement politique mais une égalité sociale parfaite — sera la base. Tous doivent avoir des chances égales, mais tous doivent aussi avoir un statut égal, car sans cette égalité de statut, il n'y aurait pas de chances égales — même si elles étaient établies, elle ne pourraient pas durer. (...) Pour justifier son idée, le principe socialiste doit pratiquement nier l'existence de l'individu, voire même son droit d'exister, sauf en tant que membre de la société et pour le bien de celle-ci. L'individu appartient entièrement à la société : non seulement ses possessions mais lui-même, son travail, ses capacités, les profits qu'il tire de l'éducation qu'elle lui offre, sa pensée, ses connaissances, sa vie individuelle et familiale et la vie de ses enfants. De plus, puisque l'on ne peut se fier à la raison de l'individu pour trouver spontanément un ajustement correct et rationnel avec la vie d'autrui, c'est à la raison de la communauté dans son ensemble qu'il incombe de s'en charger. Ce n'est pas l'intelligence ni la volonté rationnelles des individus qui doivent gouverner, mais l'intelligence et la volonté rationnelles collectives. C'est cela qui déterminera, non seulement les principes et tous les détails de l'ordre économique et politique, mais la vie tout entière de la communauté et celle de l'individu en tant que cellule ouvrière, pensante et sensible de cette communauté ; c'est cela qui déterminera le développement de ses capacités, de ses actes, l'utilisation des connaissances qu'il a acquises et toute l'organisation de son être vital, éthique et intellectuel. Car c'est ainsi seulement que la raison collective et la volonté intelligente de l'espèce pourront vaincre l'égoïsme de la vie individualiste et introduire un principe de société parfait et un

ordre social rationnel dans un monde harmonieux.

Il est vrai que cet inévitable caractère du socialisme est contesté ou minimisé par des socialistes plus démocrates, car la pensée socialiste garde encore l’empreinte des vieilles idées démocratiques, et elle se berce d’espoirs qui l’entraînent souvent à d’étranges illogismes. On nous assure que le socialisme saura combiner un certain genre de liberté individuelle — une liberté limitée, mais d’autant plus vraie et plus rationnelle — avec les rigueurs de l’idée collectiviste. Or c’est évidemment, et nécessairement, vers ces rigueurs que les choses s’orienteront si cette idée doit prévaloir, à condition qu’elle ne vacille ni ne s’arrête court au milieu de sa course. Car, si elle s’avère ainsi dépourvue de logique et de courage, il se peut fort bien que, tôt ou tard, elle soit détruite par les éléments étrangers qu’elle tolère en son sein, et qu’elle périsse sans avoir sondé ses propres possibilités. À moins d’être guidée par une sagesse rationnelle, dont le mental humain au gouvernement n’a pas encore fait preuve, il se peut qu’elle disparaisse, après avoir même surpassé en incompétence encombrante la société individualiste fondée sur la concurrence. Mais même dans ce qu’elle a de meilleur, l’idée collectiviste contient un certain nombre de sophismes incompatibles avec les faits réels de la vie et de la nature humaines¹. (5)

1. Rappelons que ceci fut écrit au lendemain de la Révolution bolchevique alors que le socialisme était fortement influencé par l’idée collectiviste. Par la suite, en 1950, dans la postface de *L’Idéal de l’Unité Humaine*, Sri Aurobindo écrivait : « Les systèmes déjà édifiés et qui sont connus sous ce nom, ne sont pas réellement du communisme, mais les interprétations d’un socialisme d’État démesurément rigide et le socialisme lui-même pourrait fort bien aller de l’avant, s’éloigner du sillage marxiste et trouver des méthodes moins rigides ; un socialisme coopératif, par exemple, pourrait un jour s’instaurer sans rien de la rigueur bureaucratique d’une administration coercitive ou d’un État policier... »

Enfin, la démocratie collectiviste, tout comme la démocratie individualiste, s'est rapidement trouvée en difficulté à cause de la disparité entre les conceptions mentales et les faits de la vie :

En fait, l'exigence d'égalité, comme la soif de liberté, est d'origine individualiste ; elle n'est pas inhérente ni indispensable à l'idéal collectiviste dans son essence. (...) La raison collective de la société a commencé par concéder le droit à la liberté, mais en pratique (quelle qu'ait pu être la théorie) elle n'a admis l'égalité — une égalité devant la loi, une égalité politique de vote, utile mais guère efficace — que dans la mesure où elle était nécessaire pour assurer à tous une liberté raisonnable. Plus tard, quand les injustices et les irrationalités d'une liberté de concurrence sans égalité sont devenues évidentes, ainsi que l'énormité des abîmes qu'elle crée, la Raison sociale a changé ses batteries et essayé d'instaurer une justice commune plus grande sur la base d'une égalité politique, économique, éducative et sociale aussi complète que possible ; elle a travaillé au nivellement d'une base sur laquelle tous pourraient se tenir ensemble. Mais au cours de ce changement, la liberté a dû subir le même sort que l'égalité auparavant ; car la liberté ne pouvait survivre et être tolérée — du moins pendant un certain temps — que dans la mesure prudente où l'individu en compétition ne risquait pas d'occuper trop de place pour satisfaire ses ambitions personnelles, et de déséquilibrer ainsi ou de mettre en danger la base égalitaire. Mais finalement, on ne peut manquer de s'apercevoir qu'une égalité artificielle ne va pas non plus sans irrationalités contraires au bien collectif, sans injustices même et violations coûteuses de la vérité de la Nature. Il pourrait bien se faire que l'égalité, comme la liberté individualiste, finisse par se révéler non pas une panacée, mais un obstacle à la meilleure organisation et au meilleur contrôle de la vie par la raison et la volonté collectives de la communauté. (6)

3. La tentation totalitaire

Mais si l'égalité et la liberté disparaissent toutes deux de la scène humaine, il ne restera plus qu'un seul membre de la trinité démocratique : la fraternité — ou, comme on la nomme à présent, la camaraderie — qui ait quelque chance de survivre en tant qu'élément de base de la société. En effet, l'idée de fraternité semble mieux s'accorder à l'esprit du collectivisme. Aussi pouvons-nous constater que cet idéal — sinon sa pratique — est encore invoqué par les nouveaux systèmes sociaux, même par ceux qui rejettent tout à la fois la liberté et l'égalité comme des chimères démocratiques pernicieuses¹. Mais la camaraderie sans liberté et sans égalité n'est rien autre qu'une association de tous sans distinction — individus, classes fonctionnelles, corporations, syndicats, soviets ou autres — au service commun de la vie nationale et sous l'autorité absolue de l'État collectiviste. Finalement, il ne reste plus qu'une seule « liberté », celle de servir la communauté sous la direction rigoureuse de l'autorité de l'État ; une seule égalité, celle d'une association de tous sans distinction, dans un esprit de service civique à la manière spartiate ou romaine, avec peut-être un statut identique, théoriquement égal pour toutes les fonctions ; une seule fraternité, celle du sens de la camaraderie dans une consécration totale au Moi social organisé : l'État. En fait, dépouillée de sa divinité, la trinité démocratique se désintégrerait ; l'idéal collectiviste peut très bien s'en passer, car ni la liberté, ni l'égalité, ni la fraternité ne font partie de son caractère inné, de sa substance véritable. (7)

Tel était l'esprit du totalitarisme, aboutissement quasi logique de l'idée et de l'impulsion collectivistes, qui menaçait pendant la Deuxième Guerre Mondiale, d'entraîner d'abord l'Europe, puis le reste du monde dans le chaos.

Ainsi, le communisme russe a rejeté avec mépris la liberté démocratique et tenté pendant un temps de substituer à la machine démocratique une nouvelle structure soviétique, mais il a conservé l'idéal d'égalité prolétarienne pour tous dans une société sans classes. Pourtant, son esprit est celui d'un totalitarisme rigoureux fondé sur la « dictature du prolétariat », ce qui revient en fait à la dictature du parti communiste au nom du prolétariat et pour son compte. Le totalitarisme non prolétarien va plus loin et rejette l'égalité démocratique avec la liberté démocratique ; il maintient les classes — et peut-être seulement pour un temps —, mais comme un moyen de faire fonctionner la société, non comme une échelle de supériorité ni comme un ordre hiérarchique. En somme, la tendance n'est plus à la rationalisation ; un mysticisme révolutionnaire a pris sa place et semble représenter maintenant la poussée de l'Esprit du Temps.

1. Sri Aurobindo fait ici allusion au fascisme (Note de l'éditeur)

Ce symptôme peut avoir une signification considérable. En Russie, le système socialiste marxiste est devenu presque un évangile. C'était à l'origine un système rationaliste conçu par un esprit logique, découvreur et systématiser d'idées ; mais la tournure particulière du mental russe en a fait une sorte de religion sociale, une mystique collectiviste, un inviolable corps de doctrines dont tout refus et toute déviation sont traités comme des hérésies punissables, un culte social imposé de force par la piété intolérante et l'enthousiasme d'un peuple converti. Dans les pays fascistes aussi, le mouvement s'écarte nettement et ouvertement du rationalisme ; un subjectivisme superficiel et vital a pris sa place, et c'est au nom de l'âme nationale et de son expression ou de sa manifestation, que les chefs et les prophètes enseignent et imposent violemment leur mystique totalitaire. Les caractéristiques essentielles sont les mêmes en Russie et dans les pays fascistes, si bien qu'aux yeux de l'étranger, leur guerre sans merci semble être la lutte sanglante des membres d'une même famille pour l'héritage de leurs parents assassinés : la démocratie et l'âge de la raison. C'est la mainmise sur la vie de la communauté par un leader individuel dominateur, Führer, Duce, dictateur, chef d'une petite minorité active — parti nazi, fasciste ou communiste — soutenue par la force armée des partisans ; c'est une cristallisation rapide de la vie du peuple — sociale, économique et politique — en une organisation nouvelle, rigide et efficacement contrôlée sur tous les points ; c'est une refonte obligatoire de la pensée, de l'éducation, l'expression, l'action, dans un moule de fer inflexible, dans un système rigide d'idées et de mobiles d'existence, accompagnée d'une répression féroce et impitoyable, souvent sanguinaire, de tout ce qui résiste et diffère ; c'est une compression totale et sans précédent de l'existence entière de la communauté afin d'imposer un maximum d'efficacité et une unanimité complète dans la pensée, les paroles, les sentiments et la vie. (8)

Selon Sri Aurobindo, le « mysticisme totalitaire » s'il avait réussi, aurait signifié la fin brutale du « développement rationnel et intellectuel de l'être humain mental ».

Cette menace écartée – du moins temporairement après la deuxième guerre mondiale – la courbe de l'âge de la raison pouvait « se prolonger et achever sa course ; la tendance subjective de la pensée et de la vie humaine, échappant à plongeon prématuré dans une action extérieure générale avant de s'être trouvée elle-même, pourra avoir le temps et la liberté d'évoluer, de découvrir sa propre vérité et ses propres voies. Elle pourra ainsi s'apprêter à reprendre la spirale de l'évolution sociale humaine au point où la courbe de l'âge de la raison termine son évolution normale, et préparer les voies d'un esprit plus profond. » (9)

Vers un libre communalisme ?

Sri Aurobindo envisageait alors une troisième et dernière étape qui serait l'aboutissement logique du processus rationnel de l'évolution sociale :

[Cette étape serait] anarchiste au sens le plus élevé de ce terme si galvaudé, et reposerait, soit sur une souple coopération volontaire, soit sur un libre « communalisme »¹ avec la fraternité ou la camaraderie pour principe, au lieu d'un gouvernement. C'est dans la transition vers cette troisième et décisive étape, si jamais elle se produit, que seront mis à l'épreuve le pouvoir et la valeur de la raison ; nous verrons alors si, vraiment, la raison peut être le maître de notre nature, si elle peut résoudre les problèmes de nos égoïsmes entremêlés et contradictoires et instaurer à elle seule un principe de société parfait, ou bien si elle doit céder la place à un guide plus élevé. (10)

Bien qu'elle n'ait pas encore trouvé de forme sûre, la pensée anarchiste ne peut manquer de se répandre à mesure que grandira la pression de la société sur l'individu, car elle opprime indûment un élément nécessaire à la perfection humaine. Nous n'attacherons pas ici beaucoup d'importance à l'anarchisme grossier, vitaliste ou violent, qui cherche à réagir par la force contre le principe social, ou revendique le droit de l'homme à « vivre sa vie », dans un sens égoïste et brutalement vitaliste. Mais il existe une pensée plus haute, un anarchisme intellectuel qui, par son but et sa formule, retrouve et pousse jusqu'à ses conclusions logiques les plus avancées, une vérité très réelle de la nature humaine et du divin dans l'homme. Dans sa révolte contre les exagérations du principe social, nous le voyons proclamer que tout gouvernement de l'homme par l'homme, par la contrainte, est un mal, que c'est la violation, l'étouffement ou la déformation d'un principe naturel de bien qui, autrement, pourrait croître et régner pour la perfection de l'espèce humaine. C'est le principe social lui-même qui est mis en question et tenu pour responsable d'une sorte de chute de l'homme, qui serait tombé d'un principe de vie naturel à un principe contre nature et artificiel.

L'exagération et la faiblesse inhérente de cette idée exclusive sont assez évidentes. L'homme ne vit pas vraiment en tant qu'être isolé, et il ne se développe pas non plus par une liberté isolée. Il croît par ses relations avec autrui, et sa liberté doit s'exercer dans une harmonisation progressive avec la liberté de ses semblables. Indépendamment des formes qu'il a prises, le principe social serait donc parfaitement justifié — s'il ne l'était par rien d'autre — du seul fait que l'individu a besoin de la société comme d'un champ de relations où il trouve l'occasion de croître vers une perfection plus grande. (11)

1. Sri Aurobindo explique ce terme plus loin.

La pensée anarchiste s'appuie sur l'hypothèse que par le moyen d'une éducation éclairée il est possible de développer chez l'individu un sentiment de tolérance qui lui permettra, tout en réclamant la liberté pour lui-même, de reconnaître le même droit chez ses semblables. Au pouvoir de « la lumière de la raison » sur le mental de l'homme, l'anarchisme intellectuel ajoute le pouvoir de la sympathie humaine naturelle qui devrait, si on lui donne l'espace et les conditions nécessaires, garantir une vie commune spontanément harmonieuse :

...C'est l'appel à ce que le poète américain [Walt Whitman] a nommé l'amour des camarades ; c'est le principe de fraternité, le troisième et le plus négligé de la célèbre formule révolutionnaire. Une libre égalité fondée sur une coopération spontanée, et non sur la force gouvernementale ni sur la contrainte sociale, tel est l'idéal anarchiste le plus haut.

Cela semblerait nous conduire, soit à un libre communisme coopératif — une vie unifiée où le travail et la propriété de tous profiteraient à tous —, soit à ce que l'on pourrait appeler plus justement un « communalisme » : une société où l'individu aurait de plein gré choisi de vivre et où la juste liberté de son individualité serait reconnue, mais où le surplus de son travail et de ses biens serait utilisé ou donné par lui au bien commun, sans réticence, dans un élan spontané de coopération. L'école anarchiste la plus stricte rejette tout compromis avec le communisme. Mais on voit mal comment un communisme sans État, supposé être le but final de l'idéal russe, peut fonctionner sur une échelle aussi vaste et complexe, comme l'exige la vie moderne. Et en fait, on ne voit même pas très bien comment un libre communalisme pourrait s'établir ou se maintenir sans une force gouvernementale ni une contrainte sociale quelconques, ni comment il pourrait éviter de basculer finalement, soit dans un collectivisme rigoureux, soit dans la lutte et l'anarchie, et de se disloquer. En effet, quand il édifie son système social, le mental logique ne tient pas suffisamment compte de l'élément infra-rationnel dans l'homme, de l'égoïsme vital auquel est enchaînée la partie la plus active et la plus efficace de sa nature — c'est son mobile le plus constant, et finalement il déjoue tous les calculs de la raison idéalisante, démolit ses systèmes laborieux ou n'en accepte que le peu qu'il est capable d'assimiler pour ses besoins et ses desseins particuliers. Si cet élément puissant, si cette force qu'est l'ego est par trop dominée, intimidée ou déprimée, trop rationalisée, si tout exutoire lui est refusé, la vie de l'homme devient artificielle et déséquilibrée, mécanique, elle se vide de sa sève et de sa force créatrice. Mais, par contre, si l'on ne refrène pas cet ego, il tend finalement à s'affirmer et à déranger tous les plans de la partie rationnelle de l'homme, parce qu'il contient des pouvoirs auxquels la raison ne peut pas donner une juste satisfaction ou dont elle est incapable de découvrir le procédé final de transformation. Si la raison était la loi secrète et la plus haute de l'univers, et si l'homme, être mental, était limité à l'intellect, il parviendrait peut-être, par le pouvoir de la raison, à se dégager de la domination de la Nature infra-rationnelle qu'il a héritée de l'animal. Alors, il pourrait vivre en sécurité au plus haut de son moi humain comme un être perfectionné, rationnel, capable de

sympathie, équilibré et bien organisé dans tous ses éléments, tel l'homme sattwique¹ de la philosophie indienne ; il aurait atteint le sommet de ses possibilités, son suprême accomplissement. Mais la nature humaine est une nature de transition ; l'être rationnel est seulement un terme intermédiaire dans l'évolution de la Nature. Une satisfaction rationnelle ne peut pas le protéger de la gravitation vers le bas, ni l'empêcher d'être attiré vers les hauteurs. S'il en était autrement, l'idéal de l'anarchisme intellectuel serait peut-être plus acceptable et plus réalisable à la fois, car il montre théoriquement ce que la vie humaine pourrait être dans sa perfection raisonnable ; mais l'homme étant ce qu'il est, nous sommes finalement contraints de viser plus haut et d'aller plus loin. (12)

*

Un anarchisme spirituel ou spiritualisé pourrait sembler plus proche de la vraie solution, ou du moins la pressentir de loin. Tel qu'il s'exprime de nos jours, il contient beaucoup d'exagérations et d'imperfections. Ses prophètes² semblent souvent prêcher une impossible abnégation de la vie vitale et un ascétisme qui, au lieu de purifier et de transformer l'être vital, cherche à le refouler, voire à le tuer ; la vie même est appauvrie ou tarie à sa source par cette austérité sévère. Emportés par un esprit de révolte altier, ces prophètes dénoncent la faillite de la civilisation à cause de ses exagérations vitalistes ; mais ils tombent dans un excès contraire, qui pourrait peut-être bien guérir la civilisation de certaines de ses fautes et de ses laideurs les plus criantes, mais qui nous priverait aussi de beaucoup de ses gains réels et précieux. Pourtant, si l'on écarte ces excès d'une pensée trop logique et d'un élan exclusif, si l'on tient compte de l'impuissance d'aucun « isme » à exprimer la vérité de l'Esprit qui dépasse tous ces cloisonnements, nous semblons ici plus proches de la solution véritable et de la découverte du dynamisme qui peut sauver. La solution ne se trouve pas dans la raison, mais dans l'âme de l'homme, dans ses tendances spirituelles. Seule une liberté spirituelle et intérieure peut créer un ordre humain parfait. Seule une illumination spirituelle plus haute que les lumières rationnelles, peut éclairer la nature vitale de l'homme et imposer l'harmonie à ses recherches égoïstes, à ses antagonismes et ses discordes. (13)

1. La pensée indienne distingue trois qualités ou modes de la Nature (guna) qui se retrouvent plus ou moins mélangés en tout homme, toute chose, toute créature : tamas, le principe d'obscurité et d'inertie ; rajās, le principe cinétique caractérisé par le désir, l'action et la passion ; sattwa, le principe d'équilibre, de connaissance et de lumière. D'où l'homme sattwique, par opposition à l'homme tâmasique et râjasique. (Note de l'éditeur)

2. Sri Aurobindo fait peut-être allusion à Henry Thoreau, Léon Tolstoï et Walt Whitman, et même à J.-J. Rousseau. (Note de l'éditeur)

Cette espèce humaine égarée rêve toujours d'atteindre la perfection de son milieu par le mécanisme d'un gouvernement ou d'une société ; mais c'est seulement par la perfection de l'âme au-dedans que le milieu extérieur peut atteindre à la perfection. Ce que tu es au-dedans de toi, cela tu en jouiras dehors
– nul mécanisme ne peut te délivrer de la loi de ton être. (1)

CHAPITRE 7

LA RELIGION DE L'HUMANITÉ

1. La religion intellectuelle

Une religion de l'humanité peut se présenter de deux façons, comme un idéal intellectuel et sentimental, un dogme vivant ayant des effets intellectuels, psychologiques et pratiques, ou comme une aspiration et une règle de vie spirituelles, et elle peut être en partie le signe, en partie la cause d'un changement d'âme dans l'humanité. La religion intellectuelle de l'humanité existe déjà jusqu'à un certain point, à la fois comme une croyance consciente dans la pensée d'un petit nombre et comme une ombre active dans la conscience de l'espèce. C'est l'ombre d'un esprit qui n'est pas encore né, mais qui se prépare à naître. Le monde matériel, notre monde, est ainsi peuplé d'ombres puissantes, spectres de choses mortes et esprits de choses pas encore nées, sans parler des éléments pleinement incarnés du présent. Les spectres des choses mortes sont des réalités très encombrantes et ils abondent à présent : spectres de religions mortes, d'arts morts, de moralités mortes, de théories politiques mortes, qui tous prétendent encore garder leur corps pourrissant ou animer partiellement le corps des choses existantes. Répétant obstinément les formules sacrées du passé, ils hypnotisent les intelligences retardataires et intimident même la fraction progressiste de l'humanité. Puis, il y a les esprits à naître et encore incapables de revêtir un corps défini, mais qui sont déjà nés dans le mental et qui existent en tant qu'influences que le mental humain perçoit et auxquelles il répond aujourd'hui d'une façon confuse et désordonnée. La religion de l'humanité est mentalement née au dix-huitième siècle ; c'est le mânasa-putra¹ des penseurs rationalistes qui l'inventèrent pour détrôner le spiritualisme formaliste du christianisme ecclésiastique. Elle a tenté de se trouver un corps dans le Positivisme, qui a voulu formuler les dogmes de cette religion mais sur une base trop lourdement et trop rigoureusement rationaliste pour pouvoir être acceptée même par l'Âge de la Raison.

1. « L'enfant né du mental », concept et expression appartenant à la cosmologie purânique indienne. (Note de l'éditeur)

L'humanitarisme en est le résultat sentimental le plus marquant. La philanthropie, le service social et autres activités similaires, sont l'expression extérieure de ses bonnes œuvres. La démocratie, le socialisme et le pacifisme sont dans une large mesure ses sous-produits, ou, du moins, doivent à sa présence intérieure une grande part de leur vigueur.

L'idée fondamentale peut s'énoncer ainsi : l'humanité est la divinité que l'homme doit adorer et servir ; le respect, le service, le progrès de l'être humain et de la vie humaine sont le devoir principal et le but principal de l'esprit humain. Nulle autre idole ne doit prendre sa place, ni la nation, ni l'État, ni la famille, ni rien autre ; et ceux-ci ne sont dignes de respect que dans la mesure où ils sont des images de l'esprit humain, consacrant sa présence et aidant à sa manifestation. Mais lorsque le culte des idoles cherche à usurper la place de l'esprit et montre des exigences incompatibles avec son service, il doit être rejeté. Aucune injonction des vieilles croyances, fussent-elles religieuses, politiques, sociales ou culturelles n'est valable quand elle contredit les droits de l'esprit. La science elle-même, bien que le monde moderne en ait fait une de ses grandes idoles, ne doit pas être autorisée à avoir des exigences contraires au tempérament éthique de l'esprit et à ses fins morales, car la science n'a de valeur que dans la mesure où, par la connaissance et le progrès, elle aide et sert la religion de l'humanité. La guerre, la peine de mort, la destruction de la vie humaine, la cruauté sous toutes ses formes, qu'elle soit commise par l'individu, l'État ou la société (et non seulement la cruauté physique mais la cruauté morale, la dégradation de tout être humain ou de toute classe d'êtres humains sous n'importe quel prétexte spécieux ou dans n'importe quel intérêt), l'oppression et l'exploitation de l'homme par l'homme, d'une classe par une autre, d'une nation par une autre, et toutes les habitudes de vie, toutes les institutions sociales du même genre, que la religion et la morale ont pu tolérer autrefois ou même favoriser en pratique, quoi qu'elles en disent dans leurs règles ou leur credo idéal, sont des crimes contre la religion de l'humanité. Abominables pour sa pensée éthique, interdits par ses principes primordiaux, ils doivent être toujours combattus et, jamais, à aucun degré, tolérés. L'homme doit être sacré pour l'homme, indépendamment de toute distinction de race, de croyance, de couleur, de nationalité, de statut, de position politique ou sociale. Le corps de l'homme doit être respecté, protégé de la violence et des outrages, fortifié par la science contre la maladie et contre une mort évitable. La vie de l'homme doit être tenue pour sacrée, garantie, fortifiée, ennoblie, exaltée. Le cœur de l'homme doit être considéré comme sacré aussi ; il doit avoir le champ libre, être protégé de toute profanation, tout étouffement, toute mécanisation et libéré des influences amoindrissantes. Le mental de l'homme doit être délivré de toute entrave ; il doit avoir la liberté, l'espace et des facilités, recevoir tous les moyens d'éducation et de développement, et organiser le jeu de ses pouvoirs au service de l'humanité. Et en outre, tout ceci ne doit pas être considéré comme un pieux sentiment ni comme une abstraction, mais être pratiquement et pleinement reconnu en la personne des hommes, des nations et du genre humain. Tel est, dans ses grandes lignes, l'idée ou l'esprit de la religion intellectuelle de l'humanité.

Il suffit de comparer la vie de l'homme, sa pensée, ses sentiments, il y a un siècle ou deux, avec sa vie, sa pensée et ses sentiments dans la période d'avant-guerre¹ pour voir combien l'influence de cette religion de l'humanité a été grande et comme son travail a été fructueux. Elle a accompli rapidement bien des tâches que la religion orthodoxe avait été incapable de réaliser concrètement ; et ceci, surtout, parce qu'elle a constamment agi comme un dissolvant critique et intellectuel, un adversaire impitoyable de ce qui est, un inébranlable champion de ce qui sera, toujours fidèle à l'avenir, tandis que la religion orthodoxe s'est alliée aux puissances du présent, et même du passé, s'est enchaînée en pactisant avec elles et, au mieux, n'a su agir que comme une force de modération et non comme une force de réforme. De plus, cette religion a foi en l'humanité et en son avenir terrestre et, par conséquent, elle peut aider au progrès humain sur la terre, tandis que les religions orthodoxes regardaient la vie terrestre de l'homme avec des yeux de pieuse douleur et d'affliction, et l'invitaient très expéditivement à supporter avec paix et contentement les grossièretés, les cruautés, les oppressions et les tribulations de cette vie, et même à leur faire bon accueil pour apprendre à apprécier et à gagner la vie meilleure qui lui sera accordée dans l'au-delà. La foi, même la foi intellectuelle, accomplit toujours des miracles ; et en effet, cette religion de l'humanité, même sans avoir pris de forme corporelle ni d'apparence militante et sans moyens visibles de réalisation, a cependant été capable d'effectuer en grande partie ce qu'elle se proposait d'accomplir. Jusqu'à un certain point, elle a humanisé la société, humanisé la loi et les sanctions pénales, humanisé l'attitude de l'homme envers l'homme, aboli la torture légale et les formes les plus grossières de l'esclavage, relevé ceux qui étaient rabaissés et déchus ; elle a donné de vastes espoirs à l'humanité, stimulé la philanthropie, la charité et le service du genre humain, encouragé partout le désir de la liberté, mis un frein à l'oppression et réduit considérablement ses manifestations les plus brutales. Elle avait presque réussi à humaniser la guerre, et y serait peut-être parvenue tout à fait sans l'intervention contraire de la science moderne. Elle a permis à l'homme de concevoir qu'un monde sans guerre était imaginable sans qu'il soit besoin d'attendre le millénium des chrétiens. En tout cas, un certain changement s'est produit ; au lieu d'une paix qui était un rare interlude au milieu d'une guerre constante, la guerre est devenue un interlude, encore trop fréquent, au milieu d'une paix qui n'est encore qu'une paix armée.

1. La Première Guerre mondiale. (Note de l'éditeur)

Ce n'est peut-être pas un grand pas, mais c'est tout de même un pas en avant. Elle a également apporté une nouvelle conception de la dignité de l'homme et ouvert des idées et des perspectives nouvelles à son éducation, son développement, ses potentialités. Elle a répandu la lumière, rendu l'homme plus sensible à sa responsabilité vis-à-vis du progrès et du bonheur de l'espèce ; elle a haussé le respect de soi et les capacités moyennes de l'humanité ; des serfs ont repris espoir, les opprimés ont relevé la tête, et les travailleurs, par leur qualité d'homme, sont devenus les égaux potentiels des riches et des puissants. Certes, si nous comparons ce qui est et ce qui devrait être — l'accomplissement actuel et l'idéal —, tout ceci ne semblera qu'un maigre travail de préparation. C'est pourtant une remarquable carrière pour un siècle et demi de travail, ou un peu plus, et pour un esprit dépourvu de corps qui devait travailler avec les instruments du bord et qui n'avait encore ni forme ni habitation ni appareil visible lui permettant une action concentrée. Mais peut-être est-ce en cela que résidaient son pouvoir et son avantage, parce que c'est cela qui l'a empêché de se cristalliser dans une forme et de s'y pétrifier, ou, du moins, de perdre la liberté et la subtilité plus grandes de son action.

Cependant, si elle veut réaliser toutes ses promesses, cette idée ou cette religion de l'humanité doit se rendre plus explicite, plus insistante, plus catégoriquement impérieuse. Sinon, elle n'agira clairement que dans la pensée d'une élite, tandis que son influence sur la masse restera mitigée, et elle ne gouvernera pas la vie humaine. Et tant qu'il en sera ainsi, elle ne pourra pas prévaloir entièrement contre son ennemi principal. Cet ennemi — l'ennemi de toute religion vraie — est l'égoïsme humain, l'égoïsme de l'individu, l'égoïsme de classe et l'égoïsme national. Elle a pu, pour un temps, adoucir ces égoïsmes, les atténuer, les forcer à mettre un frein à leurs manifestations les plus arrogantes et les plus visibles, les plus brutales ; elle a pu les obliger à adopter des institutions meilleures, mais non à céder la place à l'amour de l'humanité, non à reconnaître une unité réelle entre les hommes.

Car tel doit être essentiellement le but de la religion de l'humanité, comme ce doit être le but terrestre de toute religion humaine : l'amour, la reconnaissance mutuelle d'une fraternité des hommes, un sens vivant de l'unité humaine et une pratique de l'unité humaine dans la pensée, dans les sentiments et dans la vie ; et tel est l'idéal qui fut pour la première fois exprimé dans l'ancien hymne védique¹, il y a des milliers d'années, et qui restera toujours la plus haute injonction de l'Esprit en nous à la vie humaine sur la terre. Tant que ceci ne sera pas accompli, la religion de l'humanité ne pourra devenir une réalité. Quand ceci sera fait, le seul changement nécessaire aura été réalisé, le changement psychologique sans lequel aucune unité formelle et mécanique, politique et administrative, ne peut être réelle et sûre. Si ce seul changement s'effectue, l'unification extérieure ne sera peut-être même pas indispensable, ou si elle l'est, elle se produira naturellement — non par des moyens catastrophiques comme il semble probable maintenant, mais par la seule insistance du mental humain — et elle sera garantie par un besoin essentiel de notre nature humaine, plus développée et plus parfaite.

La question reste de savoir si une religion de l'humanité, une religion purement intellectuelle et sentimentale, peut suffire à accomplir un aussi vaste changement dans notre psychologie. La faiblesse de l'idée intellectuelle, même quand elle s'appuie sur un appel aux sentiments et aux émotions, est de ne pas pénétrer au centre de l'être humain. (2)

1. Il s'agit d'un hymne du rishi Samvanana Angîrasa à Agni, la Flamme intérieure, qui conduit le voyage de l'être humain à la découverte du monde de la Vérité ou monde solaire :

« Ô Feu, ô vigoureux, tu es le maître qui nous unit à toutes les choses, tu flamboies haut sur les assises de la révélation, puisses-tu nous apporter les Richesses.

« Réunissez-vous, prononcez une seule et même parole, que vos pensées arrivent à une seule et même connaissance, de même que les dieux anciens, arrivant à une seule et même connaissance, ont pris chacun la part qui leur revenait.

« Tous ont une Formule commune, une assemblée d'union commune, un mental commun à tous, ils sont ensemble dans une seule et même connaissance. Je prononce pour vous une Formule commune, je fais le sacrifice pour vous avec une offrande commune.

« Que votre aspiration soit une et commune, et que vos cœurs soient unis, que votre mental soit commun à tous, afin qu'une proche compagnie puisse devenir vôtre. »

(Rig-Véda X.191.1,2,3,4)

Traduit du sanskrit par Sri Aurobindo dans Hymns to the Mystic Fire.

L'idée, puissante en elle-même et dans ses effets, ne l'est cependant pas assez pour modeler la vie entière de l'espèce à son image. Elle doit faire trop de concessions au côté égoïste de la nature humaine — qui constituait la totalité de notre être autrefois et encore maintenant ses neuf-dixièmes — contre lequel sa vaste idée est en conflit. (3)

Ainsi, quand enfin elle se réalise, c'est sous une forme mélangée, impure, inefficace. La vie l'accepte partiellement dans ses habitudes, mais pas complètement ni sincèrement. Telle a été l'histoire de toutes les idées l'une après l'autre, et c'est l'une des raisons, au moins, qui fait que le progrès humain a presque toujours cette allure irréaliste, peu concluante et tourmentée. (4)

En outre, parce qu'elle s'appuie surtout sur la raison, elle a naturellement tendance à faire appel à la solution mécanique. Or, l'idée rationnelle finit toujours par devenir captive de son mécanisme ; elle devient l'esclave de son propre procédé trop astreignant. Survient une autre idée, avec une autre tournure dans sa machine logique, qui se révolte contre la première et brise le mécanisme, mais seulement pour y substituer finalement un autre système mécanique, un autre credo, une autre formule, une autre pratique. (5)

D'où l'impérieuse nécessité, afin de pouvoir remodeler la société à l'image des idéaux révolutionnaires, d'une conception plus profonde de la religion de l'humanité :

Le but de la religion de l'humanité s'est formulé au dix-huitième siècle par une sorte d'intuition fondamentale ; ce but était, et est encore, de recréer la société humaine à l'image de trois idées-soeurs : liberté, égalité, fraternité. Aucune n'a été réellement conquise en dépit de tout le progrès accompli. La liberté, tant proclamée comme essentielle au progrès moderne, n'est qu'une liberté extérieure, mécanique et irréaliste. L'égalité, tant recherchée et pour laquelle on s'est tant battu, est, elle aussi, extérieure et mécanique, et finalement elle se révélera irréaliste. Quant à la fraternité, elle n'est même pas considérée comme un principe praticable d'organisation de la vie, et ce que l'on propose à sa place, est un principe extérieur et mécanique d'association égale ou, au mieux, une camaraderie du travail. Cet échec tient au fait que l'idée d'humanité, en notre âge intellectuel, a dû masquer son véritable caractère de religion, de mouvement de l'âme et de l'esprit, et s'adresser à la mentalité vitale et physique de l'homme au lieu de faire appel à son être intérieur. Son effort s'est borné à vouloir révolutionner les institutions politiques et sociales et à modifier les idées et les sentiments communs du mental humain afin que ces institutions puissent recevoir une application pratique ; elle a œuvré sur le mécanisme de la vie humaine et sur le mental extérieur plus que sur l'âme de l'espèce. Elle s'est efforcée d'établir une liberté, une égalité et une entraide mutuelle, politiques, sociales et légales, au sein d'une association égale.

Ces buts ont une grande importance à leur niveau, mais ils ne sont pas la

chose centrale ; ils ne peuvent être assurés que s'ils se fondent sur un changement de la nature intérieure de l'homme et de sa manière intérieure de vivre. En eux-mêmes, ils n'ont d'importance que s'ils aident à donner plus d'essor et de champ libre au progrès de l'homme vers ce changement intérieur et, une fois celui-ci accompli, s'ils deviennent l'expression extérieure d'une vie intérieure plus large.

(6)

2. La religion spirituelle de l'humanité

[En d'autres termes] une religion spirituelle de l'humanité est l'espoir de l'avenir. Par là, nous n'entendons pas ce que d'habitude on appelle une religion universelle, un système, un credo, une croyance intellectuelle, un dogme ou un rite extérieur. L'humanité a essayé de réaliser l'unité par ce moyen ; elle a échoué et méritait d'échouer, car il ne peut pas y avoir de système religieux universel doté d'un unique credo mental et d'une unique forme vitale. Certes, l'esprit intérieur est unique, mais plus que toute autre, la vie spirituelle exige la liberté, la variété d'expression et des moyens de développement. (7)

Rappelons ici ce que Sri Aurobindo entend exactement par « spiritualité » :

...la spiritualité n'est ni une haute intellectualité, ni de l'idéalisme, ni une orientation éthique du mental, avec pureté morale et austérité, ni de la religiosité ou une ferveur émotive ardente et exaltée, ni même un mélange de toutes ces excellents ingrédients. Une croyance, un credo ou une foi d'ordre mental, une aspiration émotive, une conduite réglée selon les formules religieuses ou éthiques, ne constituent pas une réalisation ou une expérience spirituelle. Ces choses ont pour le mental et la vie une valeur considérable ; elles sont précieuses également pour l'évolution spirituelle en tant que mouvements préparatoires qui disciplinent et purifient la nature ou lui donnent une forme appropriée ; mais elles appartiennent encore à l'évolution mentale ; elles ne comportent pas encore le début d'une réalisation, d'une expérience et d'une transformation spirituelles. En son essence, la spiritualité est un éveil à la réalité intérieure de notre être, à un Esprit, un Moi, une Âme qui est autre que notre mental, notre vie et notre corps¹ ; c'est une aspiration intérieure à connaître, à sentir, à être Cela, à toucher la plus grande Réalité au-delà de l'univers, qui imprègne tout l'univers, et qui habitue aussi notre être à être en communion avec Elle, en union avec Elle ; c'est un tournant, une conversion, une transformation de notre être tout entier comme conséquence de l'aspiration, du contact, de l'union, c'est une croissance ou un éveil en un être nouveau ou un devenir nouveau, un Moi nouveau, une nature nouvelle. (8)

1. Notons que Sri Aurobindo distingue quatre parties dans l'être : le mental, le vital, le physique et le psychique. Le mental désigne la partie pensante : l'homme est principalement un être mental. Par vital, Sri Aurobindo désigne cette partie de l'être qui est le siège des impulsions, désirs, appétits, passions et instincts. Le physique désigne les activités et réactions propres du corps. Sri Aurobindo emploie enfin le mot « psychique » dans un sens très précis, pour désigner l'âme, l'élément permanent qui renferme l'étincelle divine (et qui se réincarne, suivant la tradition indienne). Ces quatre parties de l'être, souligne Sri Aurobindo, ont chacune leur conscience propre, chacune leur individualité complexe et une formation naturelle indépendante du reste. Le mental, le vital et le physique sont de simples instruments au service du centre psychique et doivent normalement conduire à sa découverte. (Pour plus de détail, voir l'essai de Satprem : « Sri Aurobindo ou l'Aventure de la Conscience ».) (Note de l'éditeur)

...Mais par spiritualité, nous n'entendons pas d'un esprit qui se détourne de la terre et de ses œuvres pour sa satisfaction séparée, mais cet esprit plus grand qui dépasse la terre et les œuvres et cependant les accepte et les accomplit. Une spiritualité qui embrasserait le rationalisme, l'esthétique, l'éthique, la vitalité et la matérialité de l'homme, son aspiration à la connaissance, son attirance pour la beauté, son besoin d'amour, son élan vers la perfection, son exigence de pouvoir et de plénitude dans la vie et dans l'être ; une spiritualité qui révélerait à ces forces mal accordées leur sens divin et les conditions de leur divinité, qui les réconcilierait toutes et illuminerait au regard de chacune le chemin qu'elles suivent à présent dans une demi-lumière ou dans l'ombre, en aveugle ou avec une vision défléchie, est une puissance que même la raison humaine, si indépendante, pourrait accepter, ou du moins être amenée à accepter un jour et à reconnaître comme son souverain, et à voir en elle sa propre lumière suprême, sa propre source infinie. Car, finalement, telle se révèle indubitablement la marche logique ultime, l'inévitable déroulement, le couronnement de tout ce que l'homme s'efforce d'atteindre individuellement et socialement. (9)

Une religion [spirituelle] de l'humanité suppose la perception grandissante qu'il existe un Esprit secret, une Réalité divine en laquelle nous sommes tous un, que l'humanité est à présent sur la terre son plus haut véhicule, et que le genre humain et l'être humain sont les moyens par lesquels cette Réalité se révélera progressivement ici-bas. Elle implique un effort grandissant pour vivre cette connaissance et instaurer sur la terre le royaume de cet Esprit divin. Par la croissance de ce royaume en nous, l'unité avec nos semblables deviendra le principe gouvernant de toute notre vie — pas simplement un principe de coopération mais une fraternité plus profonde, un sens réel et intérieur de l'unité et de l'égalité, une vie commune à tous. (10)

3. La signification spirituelle de la devise révolutionnaire

Dans cette perspective, les idéaux révolutionnaires acquièrent une tout autre dimension :

La liberté, l'égalité, la fraternité sont trois divinités de l'âme ; elles ne peuvent pas vraiment se réaliser par les mécanismes extérieurs de la société, ni par l'homme tant qu'il vit seulement dans l'ego individuel et dans celui de la communauté. Quand l'ego réclame la liberté, il arrive à un individualisme compétitif. Quand il revendique l'égalité, il arrive d'abord au conflit, puis il tente de fermer les yeux sur les variations de la Nature et ne connaît d'autre moyen que de bâtir une société artificielle et mécanique. Une société qui cherche la liberté comme idéal, est incapable d'arriver à l'égalité ; une société qui cherche l'égalité sera obligée de sacrifier la liberté. Et parler de fraternité à l'ego, c'est parler d'une chose contraire à sa nature. Tout ce qu'il connaît, c'est une association à la poursuite de fins égoïstes communes ; tout ce qu'il est capable de réaliser, c'est une organisation plus rigoureuse afin de répartir également le travail, la production, la consommation et les plaisirs. (11)

Ainsi, tant que l'égoïsme restera maître de la nature humaine, le vrai sens de la devise révolutionnaire nous échappera. En ce qui concerne le principe de liberté par exemple :

Le véritable sens du principe d'auto-détermination c'est que dans chaque être humain, homme, femme ou enfant, et aussi bien dans chaque collectivité humaine distincte, en croissance ou en pleine maturité, à demi développée ou adulte, il y a un moi, un être qui a le droit de croître à sa manière propre, de se trouver, de faire de sa vie un instrument complet et satisfait, une image complète et satisfaite de son être. (...) Mais ce principe ne peut prévaloir que s'il est compris dans un sens juste du Moi, de ses besoins et de ses exigences. Le premier danger qui menace le principe d'auto-détermination, de même que tous les autres principes, c'est qu'il peut être interprété, comme la plupart des idéaux de notre existence humaine dans le passé, à la lumière de l'ego, de ses intérêts et de sa volonté d'atteindre sa propre satisfaction. Ainsi interprété, il ne nous mènera pas plus loin qu'auparavant ; nous atteignons un point où notre principe tourne court, nous trahit, se transforme en une affirmation fautive ou à moitié vraie, en une convention formelle qui recouvre des réalités tout à l'opposé de lui-même.

Car l'ego a pour instinct inaliénable de s'affirmer de deux manières, contre les autres ego et à l'aide des autres ego ; dans toute son expansion il est poussé à subordonner leurs besoins aux siens propres, à les utiliser à ses propres fins, à établir sur ce qu'il utilise un genre de maîtrise, de domination ou propriété, par force ou par adresse, ouvertement ou secrètement, par absorption ou par quelque forme habile d'exploitation. Les vies humaines ne peuvent se dérouler sur des parallèles indépendantes, car elles sont contraintes par la Nature à se rencontrer

continuellement, à se heurter, à se mêler, ce qui dans la vie de l'ego entraîne toujours un conflit. (12)

C'est pourquoi l'unique solution à cette guerre perpétuelle, – qu'elle soit ouverte ou cachée –, entre les ego individuels et collectifs, réside dans la découverte d'un sens de fraternité qui nous est encore inconnu :

Lorsque l'homme aura élaboré, non seulement un sentiment de camaraderie à l'égard de tous les hommes, mais un sentiment dominant d'unité et de communauté – lorsqu'il les percevra non seulement comme des frères – c'est un lien fragile – mais comme des parties de lui-même, lorsqu'il aura appris à vivre, non dans son sens séparatif de l'ego comme personne et comme communauté, mais comme une vaste conscience universelle, alors seulement le phénomène de la guerre, quelles que soient les armes, disparaîtra de la vie sans possibilité de retour. (13)

Une fraternité plus profonde, une loi d'amour encore inconnue, est le seul fondement possible et sûr d'une évolution sociale parfaite ; rien d'autre ne peut la remplacer. Mais cette fraternité et cet amour ne suivront pas les instincts vitaux ni la raison, car ils seraient vite affrontés par des raisonnements opposés, déjoués ou détournés par d'autres instincts discordants. Ils ne s'appuieront pas non plus sur le cœur naturel de l'homme, où tant d'autres passions se cachent pour les combattre. C'est dans l'âme qu'ils doivent prendre racine ; c'est un amour fondé sur une vérité plus profonde de notre être, et une fraternité, ou, plutôt une camaraderie spirituelle qui est l'expression d'une réalisation intérieure de l'unité — car il s'agit d'un sentiment différent de toute fraternité au sens vital ou mental, d'un dynamisme plus calme et plus durable. C'est ainsi seulement que l'égoïsme peut disparaître et le véritable individualisme de la divinité unique en chaque homme se fonder sur le véritable communisme de la divinité égale dans l'espèce ; car l'Esprit, le moi profond, la Divinité universelle qui réside en tout être, cherche, parce que sa nature même est l'unité dans la diversité, à réaliser la perfection de sa vie et de sa nature individuelles dans l'existence de tous, dans la vie et la nature universelles. (14)

Et Sri Aurobindo, analysant les limites de la Révolution française, énonce la même conclusion :

Les révolutionnaires français étaient avant tout désireux de parvenir à une liberté et une égalité politiques et sociales ; ils n'avaient pas les yeux tellement fixés sur la fraternité ; c'est le manque de fraternité qui explique les lacunes de la Révolution française. Cette insurrection avait permis à la liberté politique et sociale de s'établir en Europe, et l'égalité politique put s'établir aussi, jusqu'à un certain point, dans les formes gouvernementales et juridiques de certains pays. (15)

[Cependant] sans l'esprit et la pratique de la fraternité, ni la liberté ni l'égalité ne peuvent être maintenues au-delà d'une certaine période. Les Français ignoraient l'aspect pratique de ce principe ; ils faisaient de la liberté la base, de la fraternité la superstructure, faisant ainsi reposer le triangle sur son sommet. Car en raison de la prédominance de la Grèce et de Rome dans leur imagination, ils étaient imbibés de l'idée de liberté et n'acceptaient que pour la forme le principe chrétien et asiatique de fraternité. Ils bâtirent en fonction de ce qu'ils connaissaient, mais le triangle doit être inversé avant de pouvoir tenir d'une façon permanente. (16)

...La fraternité est [donc] la vraie clef du triple évangile de l'idée d'humanité. L'union de la liberté et de l'égalité ne peut s'accomplir que par le pouvoir de la fraternité humaine ; elle ne peut se fonder sur rien autre. Mais la fraternité n'existe que dans l'âme et par l'âme ; elle ne peut exister par rien autre. Car cette fraternité n'est pas affaire de parenté physique ni d'association vitale ni d'accord intellectuel. Quand l'âme réclame la liberté, c'est la liberté de se développer, de développer le divin dans l'homme et dans tout son être. Quand elle réclame l'égalité, ce qu'elle veut, c'est cette même liberté également pour tous, et la reconnaissance d'une même âme, une même divinité dans tous les êtres humains. Quand elle cherche la fraternité, elle fonde cette égale liberté de développement sur un but commun, une vie commune, une unité de pensée et de sentiment, elle-même fondée sur la reconnaissance de l'unité spirituelle intérieure. En fait, cette trinité constitue la nature même de l'âme ; car la liberté, l'égalité et l'unité sont les attributs éternels de l'Esprit. Reconnaître pratiquement cette vérité, éveiller l'âme dans l'homme et tenter de le faire vivre dans son âme et non dans son ego, tel est le sens intérieur de la religion, et c'est à cela que la religion de l'humanité doit parvenir également si elle veut se réaliser dans la vie de l'espèce. (17)

Les changements que nous voyons dans le monde aujourd'hui sont intellectuels, moraux, physiques dans leur idéal et leur intention. La révolution spirituelle attend son heure et, pendant ce temps, fait surgir ses vagues ici et là. Jusqu'à ce qu'elle vienne, le sens des autres changements ne peut pas être compris ; et jusqu'à ce moment-là, toutes les interprétations des événements présents et toutes les prévisions de l'avenir humain sont choses vaines. Car la nature de cette révolution, sa puissance et son issue sont ce qui déterminera le prochain cycle de notre humanité. (1)

CHAPITRE 8

LA RÉVOLUTION DE L'AVENIR

1. Dieu, Liberté, Unité

Comme nous l'avons vu, le but que se proposait la Révolution française – l'humanité –, ne pourra être réalisé que par un changement spirituel, c'est-à-dire si l'idée commence par s'affirmer que « le mental lui-même n'est rien d'autre qu'un pouvoir secondaire des opérations de l'esprit. » (2)

Il resterait maintenant à examiner les conditions de l'avènement de cette religion ou âge spirituel de l'humanité. Sri Aurobindo le fait ici en commençant par exposer le sens futur de l'ancienne devise révolutionnaire : Dieu, Liberté, Unité.

Il suffit de dire qu'une société humaine spirituelle chercherait au départ à réaliser trois vérités essentielles de l'existence, trois vérités que la Nature tout entière semble vouloir dissimuler sous leurs contraires et qui, par conséquent, ne sont encore que des mots ou des rêves pour la masse de l'humanité : Dieu, liberté, unité ne font qu'un, car on ne peut réaliser la liberté ni l'unité à moins de réaliser Dieu ; on ne peut posséder la liberté ni l'unité à moins de posséder Dieu, à moins de posséder à la fois son Moi le plus haut et le Moi de toutes les créatures. Ce que nous appelons d'ordinaire liberté et unité, n'est rien d'autre qu'une tentative de notre servitude et de notre division pour échapper à elles-mêmes en fermant les yeux, tandis qu'elles font des pirouettes autour de leur propre centre. Quand l'homme est capable de voir Dieu et de posséder Dieu, il connaît la vraie liberté et atteint à une unité réelle, jamais autrement. Et Dieu attend seulement d'être connu, tandis que l'homme le cherche partout et fabrique des idoles ; mais en fait, les idoles qu'il découvre vraiment, qu'il érige et adore effectivement, sont les images de son propre ego mental et de son propre ego vital. Quand l'homme abandonne ce pivot de l'ego, quand cesse cette chasse-de-l'ego, alors seulement tient-il sa première chance véritable de réaliser la spiritualité dans sa vie intérieure et extérieure. Ce n'est pas suffisant, mais c'est un commencement, une vraie porte d'entrée au lieu d'une impasse.

De même que les individus spirituels qui la composent, une société spiritualisée vivrait dans l'esprit et non dans l'ego, comme une âme collective et non comme un ego collectif. Cet affranchissement du point de vue égoïste serait sa caractéristique première et la plus importante. Mais l'élimination de l'égoïsme ne s'opérerait pas comme on le propose de nos jours¹ en persuadant ou en contraignant l'individu à sacrifier sa volonté, ses aspirations personnelles et sa précieuse individualité si laborieusement conquise, à la volonté, aux desseins et à l'égoïsme collectifs de la société, et en le poussant, telle la victime des anciens sacrifices, à immoler son âme sur l'autel de cette informe et colossale idole. Car ce serait seulement le sacrifice du petit égoïsme à l'égoïsme plus grand — plus grand seulement par sa masse, pas nécessairement par sa qualité, ni plus vaste ni plus noble, car un égoïsme collectif, somme des égoïsmes individuels, n'est pas plus un dieu à adorer que l'égoïsme de l'individu : c'est un fétiche aussi défectueux, et souvent plus laid et plus barbare. Ce à quoi l'homme spirituel aspire en perdant son ego, c'est à trouver le moi qui est un en tous et qui est parfait et complet en chacun, et en vivant en ce Moi, à grandir à l'image de sa perfection — individuellement, notons-le, et pourtant avec une universalité qui embrasse tout en la circonférence consciente de sa nature. Dans les anciennes Écritures de l'Inde, il est dit qu'au second âge du cycle, l'âge du Pouvoir, Vishnu² descend comme roi, et au troisième, l'âge des compromis et de l'équilibre, comme législateur et codificateur, tandis qu'à l'âge de la Vérité, il descend comme Yagna, c'est-à-dire comme Maître des œuvres et du sacrifice, manifesté dans le cœur de ses créatures³. C'est ce royaume de Dieu au-dedans, cette découverte de Dieu en nous-mêmes et non dans quelque ciel lointain, qu'exprimerait et représenterait extérieurement l'état de la société dans un âge de Vérité, un âge spirituel.

Par conséquent, une société qui aurait déjà commencé à se spiritualiser, ferait de la découverte et de la révélation du Moi divin dans l'homme, le but suprême, voire le but directeur de toutes ses activités : éducation, connaissance, science, éthique, art, structure économique et politique. Dès lors, l'éducation tout entière serait pareille, dans une certaine et imparfaite mesure, à l'éducation culturelle des classes supérieures à l'époque védique ancienne.

1. Rappelons que ce texte fut écrit au cours de la Première Guerre mondiale.

2. Vishnou : l'aspect de conservation de la Trinité divine hindoue.

3. Les termes indiens désignant l'âge d'or sont : Satya, l'âge de la vérité, et Krita, l'âge où la loi de la vérité est accomplie. La tradition indienne distingue quatre cycles ou yugas dans la manifestation universelle : (1) satya-yuga, l'âge de la vérité ; (2) trétâ-yuga, l'âge où ne subsistent plus que les trois quarts de la vérité ; (3) dwâpara-yuga, l'âge où ne subsiste que la moitié de la vérité ; (4) kali-yuga, l'âge de fer, ou âge noir, quand toute vérité a disparu. Après le kali-yuga revient le satya-yuga, et ainsi de suite. (Note de l'éditeur)

Elle embrasserait toute la connaissance, mais l'esprit qui l'imprégnerait, son orientation, son but, ne seraient pas seulement l'efficacité matérielle, encore que cette efficacité ne serait nullement négligée ; ce serait la découverte et le développement du Moi, et de toutes choses comme ses pouvoirs. Une société spiritualisée cultiverait les sciences physiques et les sciences psychiques, non pas simplement pour connaître le monde et les processus de la Nature, puis les utiliser à des fins humaines matérielles, mais davantage encore pour connaître le Divin dans le monde et à travers toutes choses, au-dedans, au-dessous et au-dessus de toutes choses, et les voies de l'Esprit, avec ou sans ses masques. L'éthique n'aurait pas non plus pour but d'ériger une règle d'action qui serait une sorte de supplément ou de correctif partiel de la loi sociale — celle-ci n'est après tout que le règne trop souvent maladroit et ignorant de la masse bipède, du troupeau humain —, mais de développer la nature divine dans l'être humain. Quant à l'art, la société spiritualisée ne lui assignerait pas pour seul but de présenter des images du monde objectif et subjectif, mais de voir ces mondes avec la vision signifiante et créatrice qui passe derrière les apparences, et de révéler la Vérité et la Beauté dont les choses visibles, ou invisibles pour nous, sont les formes, les masques ou les symboles et les images significatives.

Dans sa sociologie, une société spiritualisée ne traiterait pas les individus, quels qu'ils soient, depuis le saint jusqu'au criminel, comme de simples unités d'un problème social — que l'on doit engrener dans une machine habilement combinée et niveler dans le moule social ou broyer et éjecter —, mais comme des âmes douloureuses, prises au filet, et qu'il faut secourir, des âmes en croissance qu'il faut encourager à grandir, ou des âmes développées qui peuvent donner de l'aide et de la force à des esprits encore adolescents. Le but de l'économie politique ne serait pas de créer une formidable machine de production fondée sur la coopération ou la concurrence, mais de donner aux hommes — et pas seulement à quelques-uns mais à tous, et à chacun selon sa plus haute mesure — la joie du travail suivant leur nature particulière et le libre loisir de croître intérieurement, et une vie à la fois simple, riche et belle. En politique, la société spiritualisée ne considérerait pas les nations en leur vie interne comme d'énormes machines étatiques, disciplinées et cuirassées, où l'homme doit vivre pour le bien de la machine, l'adorant comme son Dieu ou comme son moi plus large, content de tuer les autres sur son autel au premier appel et de s'y saigner lui-même pour que la machine demeure intacte et puissante et qu'elle devienne toujours plus vaste, plus complexe, plus pesante — une mécanique toujours plus efficace et complète. La société spiritualisée ne considérerait pas non plus les nations ou les États en leurs rapports mutuels comme des machines malfaisantes, destinées à s'empoisonner mutuellement en temps de paix, et à lancer leurs troupes à l'assaut de l'ennemi, et des foules désarmées, en temps de conflit, vomissant hommes et projectiles, missionnaires du meurtre, tels les avions et les chars ennemis sur les champs de bataille des temps modernes. Elle considérerait les peuples comme des âmes collectives, verrait la Divinité secrète dans les collectivités humaines et qui doit s'y dévoiler, et comprendrait que ces âmes collectives sont destinées, comme les

individus, à croître suivant leur propre nature et, par cette croissance, à s'aider l'une l'autre et à aider l'espèce entière au seul travail commun de l'humanité. Et ce travail est de trouver le Moi divin dans l'individu et dans la collectivité, de réaliser spirituellement, mentalement, vitalement et matériellement ses possibilités les plus hautes, les plus vastes, les plus riches et les plus profondes, dans la vie intérieure des hommes comme dans leur action et dans leur nature extérieures.

Car c'est à l'image du Divin intérieur que les hommes, que la race humaine tout entière doivent croître ; ce n'est pas une idée ni une règle extérieure qui doivent leur être imposées du dehors. Par conséquent, la loi la plus honorée en l'âge spirituel de l'humanité, sera celle d'une liberté intérieure croissante. Il est vrai que tant que l'homme ne s'est pas approché d'assez près de la connaissance de soi, et engagé résolument sur cette voie, il ne peut échapper à la loi de la contrainte extérieure, et tous ses efforts pour s'y soustraire restent vains. Aussi longtemps que cela dure, il est et demeure l'esclave d'autrui : l'esclave de sa famille, de sa caste, de son clan, de son Église, sa société, sa nation ; il ne peut être qu'esclave, et eux non plus ne peuvent s'empêcher de lui imposer leur contrainte brutale et mécanique, parce que, comme lui, ils sont les esclaves de leur propre ego et de leur nature inférieure. Nous devons sentir la contrainte de l'Esprit et obéir à l'Esprit si nous voulons établir notre droit intérieur à échapper aux autres contraintes : nous devons faire de notre nature inférieure l'esclave volontaire, l'instrument conscient et illuminé de l'Être divin en nous, ou son vassal, son conjoint, son associé ennobli mais toujours spontanément soumis. Cette soumission est en effet la condition de notre liberté, puisque la liberté spirituelle n'est pas l'affirmation égoïste de notre vie et de notre mental séparés, mais l'obéissance à la Vérité divine qui est en nous et dans les éléments de notre nature et dans tout ce qui nous entoure. Mais, remarquons-le, Dieu respecte la liberté des éléments naturels de notre être et il leur donne de l'espace pour croître selon leur nature particulière afin que, par cette croissance naturelle, et non par leur anéantissement, ils puissent trouver le Divin qui est en eux-mêmes. La soumission qu'ils acceptent finalement, complète et absolue, doit être une soumission volontaire, parce qu'ils auront reconnu leur propre source de lumière et de pouvoir, et qu'ils aspireront à leur être le plus haut. C'est pourquoi, même au stade non régénéré, on s'aperçoit que la croissance et l'action les plus saines, les plus vraies et les plus vivantes sont celles qui se déroulent dans la liberté la plus large, et que toute contrainte excessive engendre, soit la loi d'une atrophie graduelle, soit des tyrannies, corrigées ou guéries par le déchaînement de furieux désordres. Dès que l'homme en vient à connaître son moi spirituel, par cette découverte et même souvent par cette seule recherche, comme l'ont vu la pensée et la religion anciennes, il échappe à la loi extérieure et entre dans la loi de la liberté.

Un âge spirituel de l'humanité percevra cette vérité. Il n'essayera pas de perfectionner l'homme par la Machine, ni de le faire tenir droit en ligotant tous ses membres. Il ne présentera pas aux citoyens leur moi supérieur en la personne

de l'agent de police, du fonctionnaire, du caporal, ni, par exemple, sous la forme d'une bureaucratie socialiste ou d'un soviet ouvrier. Son but sera, dès que possible et autant que possible, de réduire le besoin de cet élément de contrainte extérieure dans la vie humaine en éveillant la contrainte intérieure et divine de l'esprit au-dedans, et tous les moyens préliminaires dont il se servira, tendront vers ce but. Finalement, il emploiera surtout, sinon exclusivement, la contrainte spirituelle, celle-là même que l'individu spirituel peut exercer sur ceux qui l'entourent — et une société spirituelle pourrait le faire mieux encore qu'un individu —, une contrainte qui, en dépit de toutes les résistances intérieures et de tous les démentis extérieurs, éveille en nous l'attraction impérieuse de la Lumière, le désir et le pouvoir de croître à l'image du Divin, chacun selon sa propre nature. Car, dans une société parfaitement spiritualisée, tous les hommes seront profondément libres, comme le rêve l'anarchiste spirituel, et ceci parce que la condition préliminaire aura été remplie. À ce stade, chaque homme suivra, non pas sa propre loi indépendante du reste, mais la loi, la Loi divine, parce qu'il sera une âme vivante dans la Réalité Divine et non un ego vivant principalement ou entièrement pour son propre intérêt et pour ses propres fins. Sa vie sera conduite par la loi de sa nature divine libérée de l'ego.

Mais ceci ne voudra pas dire non plus que toute la société humaine se morcellera en autant d'actions individuelles isolées ; car le troisième mot de l'Esprit est l'unité. Cependant, la vie spirituelle s'épanouit, non dans une unité indifférenciée, mais dans une unité consciente et diversifiée. Chaque homme doit grandir à l'image du Divin en lui-même et par son être individuel propre ; une liberté grandissante est donc une nécessité de l'être à mesure qu'il se développe, et la liberté parfaite est le signe et la condition de la vie parfaite. Et puisque le Divin que l'individu voit en lui-même, il le voit également en tous les autres, comme le même Esprit en tous, trouver une unité intérieure grandissante avec autrui représente une autre nécessité de son être, et l'unité parfaite est le signe et la condition de la vie parfaite. Voir et trouver le Divin en soi-même, mais voir et trouver en même temps le Divin en tous ; rechercher sa propre libération ou sa perfection individuelle, mais rechercher aussi la libération et la perfection des autres, telle est la loi complète de l'être spirituel. Si la divinité recherchée était quelque déité séparée à l'intérieur de soi-même et non le Divin unique, ou si l'on ne cherchait Dieu que pour soi-même, alors, certes, le résultat pourrait être un égoïsme grandiose — l'égoïsme olympien d'un Goethe ou l'égoïsme titanique imaginé par Nietzsche — ou ce pourrait être une connaissance de soi isolée, l'ascétisme de la tour d'ivoire ou le pilier du stylite. Mais celui qui voit Dieu en tous, servira Dieu en tous, librement, par amour. C'est-à-dire qu'il cherchera non seulement sa propre liberté mais la liberté de tous, non seulement sa propre perfection mais la perfection de tous. Il ne sentira la perfection de son individualité que dans l'universalité la plus vaste, la plénitude de sa vie individuelle, dans l'unité avec la vie universelle. Il ne vivra pas pour lui-même, ni pour l'État ou pour la société — pour l'ego individuel ou l'ego collectif —, mais pour quelque chose de bien plus grand : pour Dieu en lui-même et pour le Divin dans l'univers.

L'âge spirituel sera prêt à s'instaurer quand le mental collectif de l'homme s'éveillera à ces trois vérités : divinité, liberté, unité, et qu'il sera ou désirera être mû par ce triple Esprit ou cet Esprit triple-en-un. Ce sera le signe que le cycle du développement social que nous avons examiné¹, quittera la ronde de ses répétitions incomplètes pour s'engager vers le but sur une nouvelle ligne ascendante. Ayant commencé, comme nous l'avons supposé, par un âge symbolique où l'homme sentait derrière toute vie une grande Réalité qu'il cherchait à travers des symboles, le cycle social atteindra un âge où l'homme commencera à vivre dans cette Réalité, non plus à travers le symbole ni par le pouvoir du type ou de la convention ou de la raison individuelle et de la volonté intellectuelle, mais selon sa nature la plus haute, qui sera la nature même de cette Réalité enfin réalisée dans les conditions — pas nécessairement identiques à celles qui prévalent actuellement — de l'existence terrestre. C'est cela que les religions ont entrevu avec une intuition plus ou moins adéquate, mais le plus souvent comme dans un miroir, obscurément, et c'est ce qu'elles ont appelé le Royaume de Dieu sur terre — le royaume intérieur de Dieu dans l'esprit de l'homme, et, par conséquent, son royaume extérieur dans la vie des peuples, car l'un est le résultat matériel de la réalisation de l'autre. (3)

1. Pour Sri Aurobindo, le développement des sociétés humaines a suivi un cycle d'évolution marqué par 5 phases successives : d'abord un âge symbolique, puis un âge typal, un âge conventionnel, un âge individualiste et enfin un âge subjectif (celui que nous connaissons aujourd'hui). Cet âge subjectif, pendant lequel l'humanité s'efforce de se connaître elle-même librement d'une manière de plus en plus profonde, doit normalement servir de transition à cet âge spirituel de l'humanité que Sri Aurobindo vient ici d'envisager, et qui inaugurerait le prochain cycle de l'évolution terrestre : le cycle non plus mental, mais « supramental ». (Pour plus d'explications sur ces points, le lecteur voudra bien se reporter au « Cycle Humain » de Sri Aurobindo. (Note de l'éditeur)

2. L'avènement de l'Âge spirituel

Pour qu'un âge subjectif, dernière étape d'un cycle social, puisse aboutir à une société spiritualisée et amener l'émergence de l'humanité à un niveau évolutif supérieur, il ne suffit pas que certaines idées favorables à cette orientation de la vie humaine s'emparent du mental collectif de l'espèce et imprègnent les mobiles ordinaires de sa pensée, de son art, son éthique, ses idéaux politiques, son effort social, ni même qu'elles pénètrent en profondeur sa manière intérieure de penser et de sentir. Il ne suffit pas non plus que l'idée du royaume de Dieu sur la terre, d'un règne de spiritualité, de liberté et d'unité, d'une égalité et d'une harmonie réelles et intérieures (et pas seulement d'une égalisation et d'une association extérieures et mécaniques) devienne définitivement l'idéal de la vie ; il ne suffit pas de professer activement que cet idéal est possible et désirable, digne d'être recherché, et qu'on doit lutter pour l'atteindre ; il n'est pas davantage suffisant qu'il s'affirme comme la préoccupation dominante du mental humain. Tout cela serait évidemment un très grand pas en avant — un pas énorme si l'on considère ce que sont à présent les idéaux de l'humanité. Ce serait le commencement nécessaire, le milieu mental indispensable à une rénovation vivante de la société humaine en un type plus élevé. Mais en soi, cela n'aboutirait qu'à une timide tentative pour introduire dans la vie humaine et ses institutions quelque reflet de l'esprit manifesté ; ou à une tentative vigoureuse peut-être, mais dont le succès resterait partiel et temporaire. Jusqu'à présent, l'humanité n'a jamais tenté d'aller plus loin sur cette voie. Elle n'a même jamais tenté d'aller jusqu'au bout de ce petit commencement, excepté dans les limites d'un ordre religieux ou d'une communauté particulière, et encore était-ce avec des défauts si sérieux et des limitations si formidables que l'expérience restait sans effet et sans rapport avec la vie humaine en général. Si nous nous contentons simplement de professer l'idéal et d'admettre son influence générale sur la vie humaine, l'humanité, dans l'avenir, ne tentera rien de plus. C'est peu, et il faut davantage. Certes, un éveil spirituel général et une aspiration générale dans l'humanité sont le grand pouvoir moteur nécessaire, mais le pouvoir d'effectuation doit être plus grand encore. Il faut une recréation dynamique de notre humanité individuelle en un type spirituel.

En fait, l'humanité est satisfaite de traiter l'idéal comme une aspiration, qui reste presque totalement à l'état d'aspiration, et ne l'admet que comme une influence partielle. On ne permet pas à l'idéal de modeler la vie tout entière, on lui permet seulement de la colorer plus ou moins ; on s'en sert même souvent comme d'un paravent ou d'une excuse pour couvrir des activités qui sont diamétralement opposées à son esprit réel. On crée des institutions avec l'intention de donner corps à cet esprit, mais l'intention reste trop légère et l'on considère comme suffisant le fait d'avoir un idéal et de vivre selon ses institutions. Professer un idéal devient presque une excuse pour ne pas vivre selon cet idéal ; l'existence des institutions suffit à dispenser du besoin d'insister sur l'esprit qui les a engendrées. Mais de par sa nature même, la spiritualité est subjective et non mécanique ; elle n'est rien si elle n'est pas vécue intérieurement, rien si la vie

extérieure ne découle pas de cette existence intérieure. Les symboles, les types, les conventions, les idées ne suffisent pas. Un symbole spirituel n'est qu'une étiquette dépourvue de sens si la chose symbolisée n'est pas réalisée en esprit. Une convention spirituelle peut perdre ou répudier son esprit et devenir un mensonge. Il se peut qu'un type spirituel soit un moule temporaire où coule la vie spirituelle, mais c'est aussi une limitation qui risque de devenir une prison où elle se fossilise et périt. Une idée spirituelle est un pouvoir, mais seulement quand elle est créatrice, aussi bien intérieurement qu'extérieurement. Nous sommes ici devant un principe pragmatique qu'il nous faut élargir et approfondir, à savoir que la vérité est ce que nous créons, mais en ce sens d'abord qu'elle est ce que nous créons en nous-mêmes, c'est-à-dire ce que nous devenons. Sans doute, la vérité spirituelle existe-t-elle éternellement au-delà, indépendante de nous, dans les cieux de l'esprit ; mais elle n'est d'aucune utilité pour l'humanité ici-bas, elle ne devient pas vérité de la terre, vérité de la vie, tant qu'elle n'est pas vécue. La perfection divine est toujours là, au-dessus de nous ; mais par spiritualité nous entendons que l'homme devienne divin dans sa conscience et dans ses actes, et qu'intérieurement et extérieurement il vive la vie divine ; toute signification moindre donnée à ce terme, n'en est qu'une expression maladroite et inadéquate, ou une imposture. (4)

3. L'individu : clé du mouvement évolutif

Pareil accomplissement n'est possible que par un changement individuel de chaque vie humaine, comme le reconnaissent les religions subjectives. L'âme collective est seulement la grande source semi-subconsciente de l'existence individuelle, et si elle doit prendre une forme psychologique précise ou assumer un nouveau genre de vie collective, cela ne peut se faire que par la croissance formatrice des individus. L'esprit manifesté par la collectivité et le vrai pouvoir de sa vie seront à l'image de l'esprit et de la vie des individus qui la composent. Une société qui vit par ses institutions et non par ses hommes, n'est pas une âme collective mais une machine ; sa vie devient un produit mécanique et cesse d'être une croissance vivante. Par conséquent, l'avènement d'un âge spirituel doit être précédé par l'apparition d'individus de plus en plus nombreux qui ne seront plus satisfaits de l'existence normale, intellectuelle, vitale et physique de l'homme, et qui percevront qu'une évolution supérieure est le but réel de l'humanité et tenteront de la réaliser en eux-mêmes, d'y conduire les autres et d'en faire le but reconnu de l'espèce. Dans la mesure où ils réussiront, et selon le degré auquel ils porteront cette évolution, la potentialité encore irréalisée qu'ils représentent, deviendra une possibilité pratique de l'avenir. (5)

4. Le danger religieux

Dans le passé, les grands élans de spiritualité se traduisaient généralement par l'avènement d'une religion nouvelle d'un type ou d'un autre qui s'efforçait de s'imposer à l'humanité comme un ordre nouveau universel. Or cette cristallisation s'est toujours avérée, non seulement prématurée, mais fautive ; elle a empêché plutôt qu'elle n'a favorisé une réalisation profonde et sérieuse. Certes, le but d'un âge spirituel de l'humanité doit s'accorder au but essentiel des religions subjectives, c'est-à-dire une nouvelle naissance, une nouvelle conscience, une évolution et une ascension de l'homme et une descente de l'esprit dans toutes les parties de son être, une réorganisation spirituelle de sa vie ; mais si cet effort se laisse limiter par le vieil appareil familier et les moyens imparfaits d'un mouvement religieux, il connaîtra très probablement un nouvel échec. Un mouvement religieux suscite généralement une vague d'excitation et d'aspiration spirituelles qui se communique à un grand nombre d'individus et se traduit par une élévation temporaire et une formation efficace, en partie spirituelle, en partie morale, en partie dogmatique. Cependant, au bout d'une génération ou deux, ou de quelques générations tout au plus, la vague commence à se retirer et la formation reste. Si le mouvement a été très puissant — parce qu'à sa source il y avait une grande personnalité spirituelle —, il est possible qu'il laisse derrière lui la marque d'une influence centrale et d'une discipline intérieure qui peuvent très bien servir de point de départ à de nouvelles vagues ; mais celles-ci seront de moins en moins puissantes et de moins en moins durables à mesure que le mouvement s'éloignera de sa source. Car, dans l'intervalle, pour relier les fidèles entre eux et en même temps les distinguer du monde extérieur non régénéré, un ordre religieux se sera mis à grandir, une Église, une hiérarchie, un type de vie éthique fixe et non progressif, une collection de dogmes cristallisés, de cérémonies, de rites ostentatoires et de superstitions sanctifiées — bref, une mécanique compliquée pour le salut de l'humanité. Ainsi, la spiritualité se subordonne de plus en plus à une croyance intellectuelle, à des règles extérieures de conduite et à un rituel de surface ; les motifs supérieurs se subordonnent aux motifs inférieurs, et la seule chose essentielle, à des supports, à des instruments, à l'accessoire. La tentative initiale, spontanée et puissante, qui voulait convertir la vie entière en une existence spirituelle, cède la place à un système fixe de croyances et de morale avec une teinte d'émotion spirituelle ; finalement, même cet élément salvateur est dominé par la mécanique extérieure — l'édifice protecteur devient un tombeau. L'Église prend la place de l'esprit et exige que l'on souscrive universellement et formellement à son credo, à son rituel et son ordre ; la vie spirituelle n'est plus pratiquée que par une minorité, et encore dans les limites prescrites par leur croyance et leur ordre figés. La majorité néglige même cet effort limité et se contente de remplacer l'appel d'une vie plus profonde par une piété vigilante, ou négligente. Finalement, on s'aperçoit que l'esprit de la religion est devenu un maigre ruisseau obstrué par les sables ; au mieux, de temps à autre, le lit desséché de ses conventions est-il brièvement inondé, ce qui explique qu'elle ne soit pas encore devenue un simple souvenir dans les chapitres défunts

du Temps.

L'ambition d'une croyance ou d'une forme religieuse particulière à devenir universelle et à s'imposer, est contraire à la diversité de la nature humaine, et pour le moins contraire à l'un des caractères essentiels de l'Esprit. Car la nature de l'Esprit est une liberté intérieure spacieuse, une vaste unité où chaque homme doit avoir la possibilité de croître selon sa propre nature. En outre, et c'est encore une autre source d'échec inévitable, la tendance habituelle de ces religions dogmatiques est de se tourner vers l'Au-delà et de faire de la régénération de la vie terrestre un mobile secondaire ; et cette tendance grandit à mesure que s'affaiblit l'espoir originel d'une régénération universelle et immédiate de l'humanité. Par conséquent, même si de nouvelles et nombreuses vagues spirituelles, chacune dotée de puissants mobiles et de disciplines spécifiques, annoncent sans aucun doute l'avènement d'un âge spirituel, elles doivent cependant modérer leurs prétentions dans le mental collectif de l'espèce et dans celui de ses guides spirituels, en reconnaissant que si tout mobile et toute discipline sont valables, nul ne l'est entièrement, parce que ce ne sont que des moyens et non l'unique chose à poursuivre. Or c'est cette unique chose essentielle, à savoir la conversion de la vie entière de l'être humain pour qu'elle se laisse diriger par l'Esprit, qui doit devenir prépondérante. La clef de l'énigme n'est pas l'ascension de l'homme au ciel, mais plutôt son ascension ici-bas dans l'Esprit et la descente de l'Esprit dans son humanité ordinaire — une transformation de la nature terrestre. Car c'est cela, et non quelque salut post mortem, la véritable nouvelle naissance attendue par l'humanité comme le couronnement de sa longue marche obscure et douloureuse. (6)

5. Les pionniers de l'évolution

Par conséquent, les individus qui, en cet âge nouveau, feront le plus pour l'avenir de l'humanité, seront ceux qui reconnaîtront qu'une évolution spirituelle est la destinée de l'être humain, et donc son besoin le plus profond. De même que l'homme animal s'est largement transformé en une humanité mentalisée, et même hautement mentalisée à son sommet, de même le type humain actuel doit maintenant, ou dans l'avenir, évoluer ou se changer (peu importe l'image que nous employons ou la théorie que nous apportons à l'appui) en une humanité spiritualisée, car tel est le besoin de l'espèce et certainement l'intention de la Nature. Cette évolution ou cette conversion sera l'idéal et la préoccupation des guides spirituels ; ceux-ci seront relativement indifférents aux croyances ou aux formes particulières, et laisseront les hommes recourir à celles vers lesquelles ils sont naturellement attirés. Ils tiendront seulement pour essentiels la foi en la conversion spirituelle, l'effort pour la vivre totalement, et toutes les connaissances, quelles qu'elles soient (peu importe le point de vue dont elles se revêtent), susceptibles de se transmuier en cette vie spirituelle. Ils ne commettront surtout pas l'erreur de croire que ce changement peut s'opérer par un mécanisme et des institutions extérieurs ; ils sauront et n'oublieront jamais qu'il doit être vécu intérieurement et par chaque homme, sinon il ne deviendra jamais une réalité pour l'espèce. Ils accepteront en son sens le plus profond la vision intérieure de l'Orient qui enjoint à l'homme de chercher en lui-même le secret de sa destinée et de son salut ; mais ils reconnaîtront aussi, tout en lui donnant une tournure différente, l'importance qu'à juste titre l'Occident attache à la vie et à cette règle générale de l'existence : faire au mieux de ses connaissances et de ses capacités. Ils ne feront pas de la société une vague toile de fond pour un petit nombre de figures spirituelles lumineuses, ni une plante rigidement clôturée, prisonnière de la terre, dont le seul rôle est de produire la fleur stérile et relativement rare d'une spiritualité ascétique. Ils n'accepteront pas la théorie selon laquelle la masse doit obligatoirement et pour toujours demeurer aux échelons inférieurs de la vie, tandis que le seul petit nombre peut s'élever à l'air libre et à la lumière ; au contraire, leur attitude sera celle des grands esprits qui ont lutté pour régénérer la vie terrestre et qui ont gardé leur foi en dépit de tous les échecs précédents. Les échecs sont nécessairement nombreux au commencement de toute grande et difficile tentative, mais vient un moment où l'expérience des échecs passés peut être mise à profit et où cèdent les portes qui avaient longtemps résisté. Ici, comme dans toutes les grandes aspirations et les grandes entreprises humaines, une déclaration a priori d'impossibilité est un signe d'ignorance et de faiblesse ; la devise de l'aspirant qui cherche doit être le *solvitur ambulando* de l'inventeur : c'est en allant de l'avant que la difficulté se résout. Un vrai commencement doit avoir lieu ; le reste est l'œuvre du temps avec ses accomplissements soudains ou son long labeur patient.

L'entreprise est aussi vaste que la vie humaine, et par conséquent les individus qui montrent le chemin prendront pour champ d'action la vie humaine tout entière. Ces pionniers considéreront que rien ne leur est étranger, que rien n'est en dehors de leur domaine. Car toutes les parties de la vie humaine doivent être embrassées par l'Esprit, non seulement la vie intellectuelle, esthétique, éthique, mais aussi la vie active, vitale et physique. Ils n'auront donc de mépris ou d'aversion pour aucune d'elles, ni pour aucune des activités qui en jaillissent ; ils insisteront pourtant sur un changement spirituel et une transmutation de la forme. Dans chaque pouvoir de notre nature, ils chercheront le moyen de conversion qui lui est propre, et, sachant que le Divin est caché en tout, ils affirmeront que tout peut devenir pour l'esprit un moyen de se découvrir lui-même, et que tout peut se convertir en un instrument de l'existence divine. Ils verront aussi la grande nécessité de transformer notre mental normal en un mental spirituel, puis d'ouvrir celui-ci à ses étendues supérieures, dans un mouvement de plus en plus intégral. Car, pour que le changement décisif puisse s'accomplir, il faut que la raison intellectuelle trébuchante se convertisse en une intuition précise et lumineuse, puis que celle-ci à son tour atteigne aux régions supérieures, au surmental et au supramental ou gnose¹. La volonté mentale, faillible et vacillante, doit s'élever pour devenir une volonté intuitive assurée, puis une volonté encore supérieure, divine et gnostique. La douceur psychique, le feu et la lumière de l'âme derrière le cœur, *hridayé guhâyâm*, doivent transmuier nos émotions grossières, ainsi que les égoïsmes endurcis et les désirs criards de notre nature vitale. Toutes les autres parties de notre être doivent subir une conversion analogue et passer sous la contrainte de la force et de la lumière d'en haut. Les guides de la marche spirituelle partiront de la connaissance et des moyens que l'effort du passé a révélés sur cette voie ; ils s'en serviront mais ne les prendront pas tels qu'ils sont, sans leur faire subir le profond changement nécessaire. Ils ne se limiteront pas non plus aux connaissances de leur temps, ni ne s'attacheront à des systèmes fixes et stéréotypés ou à des combinaisons de résultats déterminées ; ils suivront la méthode de l'Esprit dans la Nature : une constante redécouverte, une formulation toujours nouvelle et une synthèse toujours plus large dans le plan mental, une puissante refonte de ses parties les plus profondes par le pouvoir de la Vérité, une Vérité qui grandit toujours, s'élargit toujours et n'a pas encore été entièrement découverte ou pas suffisamment établie autrefois ; telles sont les voies de l'Esprit vis-à-vis de nos accomplissements passés quand il marche vers les grandeurs de l'avenir.

1. Le surmental ou « monde des dieux » est le sommet de notre humanité mentale actuelle. C'est de là que nos plus grands prophètes, poètes, artistes ou mystiques ont tiré leur inspiration ou leurs révélations. Par-delà le surmental, le supramental est le nouveau principe ou pouvoir de conscience qui, selon Sri Aurobindo, caractérisera le prochain stade de notre évolution. C'est à la recherche et au développement du chaînon évolutif entre l'homme et l'être futur – supramental – que Sri Aurobindo et Mère ont consacré leur vie. (Voir à ce sujet l'essai en trois volumes de Satprem : *Le Matérialisme Divin, L'Espèce Nouvelle, La Mutation de la Mort*. (Note de l'éditeur)

Cette entreprise représente un suprême et difficile labeur, même pour l'individu, et combien plus encore pour l'espèce. Il se peut qu'une fois commencée, elle ne progresse pas rapidement et n'atteigne même pas la première étape décisive ; peut-être aussi lui faudra-t-il de longs siècles d'effort avant de pouvoir naître animée d'une force permanente. Mais ce n'est pas tout à fait inévitable, car les changements de ce genre dans la Nature semblent avoir pour principe une longue et obscure préparation suivie d'un rassemblement rapide, d'une précipitation des éléments dans une nouvelle naissance — une conversion brusque, une transformation qui fait figure de miracle par sa lumineuse instantanéité. Et même quand le premier changement décisif aura été effectué, il est certain que l'humanité ne sera pas capable de s'élever tout entière à ce niveau. Il ne peut manquer de se produire une division entre ceux qui sont capables de vivre au niveau spirituel et ceux qui sont seulement capables de vivre dans la lumière qui, depuis ce plan, se répand sur le mental. Et en dessous encore, il se pourrait qu'il reste une grande masse influencée d'en haut, mais pas encore prête à recevoir la lumière. Cela représenterait pourtant une première transformation, un commencement qui dépasserait de loin tout ce qui a été accompli jusqu'à présent. Cette hiérarchie n'impliquerait pas, comme dans notre existence vitale actuelle, une domination égoïste du moins développé par le plus développé ; au contraire, les Aînés de la race guideraient leurs frères plus jeunes et travailleraient sans cesse à les élever à un niveau spirituel plus haut et vers des horizons plus vastes. Et pour les guides aussi, l'ascension aux premiers niveaux spirituels ne serait pas la fin de la marche divine, un achèvement qui ne laisse rien à accomplir sur la terre. Des niveaux plus élevés encore restent à découvrir au sein du monde supramental¹ ; les anciens poètes védiques le savaient, eux qui parlaient de la vie spirituelle comme d'une ascension constante :

« Ô Toi aux cent pouvoirs, les prêtres du Mot T'escaladent comme une échelle. Tandis que l'on monte de cime en cime, apparaît tout ce qui reste à accomplir². »

Mais une fois la base assurée, le reste se révèle et s'épanouit progressivement — l'âme est sûre de son chemin. C'est ce qu'exprimaient encore les anciens chantres védiques :

« Un état né d'un autre, une enveloppe³ après l'autre devient consciente de la connaissance. Sur les genoux de la Mère, l'âme voit⁴. »

1. Sri Aurobindo a reconnu trois degrés ou plans de conscience au sein du supramental. (Note de l'éditeur)

2. Rig Véda 1. 10. 1,2

3. Suivant la tradition indienne, notre être est entouré ou constitué d'enveloppes successives de plus en plus fines, la plus dense étant l'enveloppe de notre corps matériel. (Note de l'éditeur)

4. Rig Véda V. 19. 1

Tel est du moins l'espoir le plus haut, le destin possible qui s'offre à la vision humaine ; et c'est cette possibilité que le mental humain, dans son progrès, semble sur le point de développer à nouveau. Si la lumière qui est en train de naître grandit, si le nombre des individus qui cherchent à réaliser cette possibilité en eux-mêmes et dans le monde s'accroît, et s'ils arrivent un peu plus près du vrai chemin, alors l'Esprit, qui est ici même en l'homme comme une divinité encore cachée, comme une lumière et un pouvoir en croissance, descendra plus totalement dans l'âme de l'humanité et dans les grandes individualités en qui la lumière et le pouvoir sont les plus intenses, tel l'Avatâr d'une Divinité encore jamais vue ni jamais pressentie. Alors s'accomplira le changement préparant la transition qui permettra à la vie humaine, avec toutes ses limitations actuelles, de s'ouvrir à des horizons plus larges et plus purs ; l'évolution terrestre aura pris le grand élan ascendant dans la progression divine et accompli l'étape révélatrice, dont la naissance de l'homme pensant et aspirant au sein de la nature animale n'était qu'une obscure préparation et une promesse lointaine. (7)

Ce qui est nécessaire, ce n'est pas une humanité qui mène sa vie ordinaire, sa ronde normale d'à présent, effleurée par quelques influences spirituelles, mais une humanité qui aspire de tout son cœur à une loi encore anormale pour elle, jusqu'à ce que la vie tout entière s'élève à la spiritualité, car tel est le chemin escarpé qui doit conduire l'homme à sa perfection et telle est la transformation qu'il doit accomplir. (1)

CONCLUSION

Parce que le fardeau placé sur l'humanité est trop grand pour la petitesse actuelle de la personnalité humaine et pour son petit mental et ses petits instincts vitaux, parce que l'humanité ne peut pas opérer le changement nécessaire, parce qu'elle utilise ses nouveaux instruments et sa nouvelle organisation au service de son vieux moi vital, infraspirituel et infrarationnel, la destinée de l'espèce humaine semble se précipiter dangereusement, et comme impatientement, comme en dépit d'elle-même, vers une confusion prolongée, une crise périlleuse sous la poussée d'un ego vital saisi par des forces colossales qui sont à l'échelle même de la formidable organisation mécanique de la vie et de la connaissance scientifique qu'elle a développées, une échelle trop grande pour être maniée par sa raison et de sa volonté, et se jeter dans l'obscurité d'une violente et mouvante incertitude. Même s'il se révèle que ce n'est là qu'une phase passagère ou une apparence et que l'on découvre un accommodement structurel tolérable qui permette à l'humanité de poursuivre d'une façon moins catastrophique son incertain voyage, cela ne peut être qu'un répit. Car le problème est d'ordre fondamental, et en le posant, la Nature évolutive, en l'homme, se place elle-même en face d'un choix critique qu'il lui faudra résoudre un jour dans le vrai sens, si l'espèce doit atteindre son but ou même survivre. (2)

La divinité intérieure qui préside à la destinée de l'espèce, a fait naître dans le mental et dans le cœur de l'homme l'idée et l'espoir d'un ordre nouveau qui remplacera le vieil ordre insatisfaisant et y substituera des conditions de vie mondiale offrant enfin des chances raisonnables d'établir une paix et un bien-être permanents. Pour la première fois, cela concrétiserait de façon sûre et certaine l'idéal de l'unité humaine chéri par une élite, et qui pendant si longtemps a semblé une noble chimère, et une solide base de paix et d'harmonie pourrait alors s'établir, laissant le champ libre à la réalisation des rêves humains les plus hauts, à la perfectibilité de l'espèce, à la société parfaite, à une évolution supérieure, ascendante, de l'âme et de la nature humaines.

Il appartient aux hommes d'aujourd'hui, ou au plus tard à ceux de demain, de donner la réponse. Car un attermoisement trop long ou un échec trop continu ouvrirait la porte à une série de catastrophes de plus en plus grandes qui risqueraient de créer une confusion et un chaos prolongés, désastreux, et de rendre la solution trop difficile, sinon impossible, ou même de s'achever par un

effondrement irrémédiable, non seulement de la civilisation actuelle mais de toute civilisation. (3)

On peut objecter que cette solution [d'un royaume de Dieu sur terre] repousse l'achèvement d'une société humaine meilleure à une époque lointaine de l'évolution future de l'espèce. En effet, elle implique qu'aucun des mécanismes inventés par la raison n'a le pouvoir de perfectionner l'homme, ni en tant qu'individu ni en tant qu'être collectif — un changement intérieur est nécessaire dans la nature humaine, changement trop difficile pour être jamais accompli, sauf par le petit nombre. Cela n'est pas certain, mais en tout cas, si ce n'est pas la solution, alors il n'y a pas de solution ; si ce n'est pas l'issue, alors il n'y a pas d'issue pour le genre humain. Alors, l'évolution terrestre devra dépasser l'homme comme elle a dépassé l'animal, et une espèce supérieure devra apparaître qui sera capable du changement spirituel, une forme de vie devra naître qui sera plus proche de la vie divine. Mais après tout, nous ne voyons pas la nécessité logique de conclure que ce changement ne pourra jamais commencer sous prétexte qu'il n'est pas immédiatement possible dans toute sa perfection. Il n'est pas tout à fait impossible que l'humanité se tourne d'une façon décisive vers l'idéal spirituel et qu'elle commence à être guidée et à marcher continûment vers les hauteurs, même si les sommets ne sont tout d'abord accessibles qu'au petit nombre des pionniers et semblent encore lointains pour la foulée de l'espèce. Or, ce commencement peut provoquer la descente d'une influence¹ qui modifiera à la fois l'orientation de toute la vie de l'humanité — comme l'a fait le développement de la raison, et beaucoup plus qu'aucun développement de la raison n'est à même de le faire —, et qui élargira à jamais ses potentialités et toute sa structure. (4)

Jusque-là, l'effort d'unification par des moyens mécaniques doit continuer. Mais l'espoir plus haut de l'humanité dépend du nombre croissant des hommes qui percevront cette vérité et chercheront à la faire grandir en eux-mêmes afin que, lorsque la pensée de l'homme sera prête à se libérer de son penchant mécanique — peut-être quand elle découvrira que toutes ses solutions mécaniques sont temporaires et décevantes —, la vérité de l'Esprit puisse faire son entrée dans le monde et conduire l'humanité sur le chemin de la perfection et du bonheur les plus hauts. (5)

1. Il s'agit de l'influence supramentale. (Note de l'éditeur.)

NOTE BIOGRAPHIQUE

Il nous a semblé utile d'ajouter ici quelques lignes pour présenter au lecteur celle qui fut la compagne de Sri Aurobindo pendant trente années et qu'il appela Mère.

Mère, ou Mirra Alfassa, est née à Paris le 21 février 1878.

Petite fille, elle avait déjà d'étranges expériences dans les temps passés de l'histoire et peut-être dans l'avenir ; elle rencontra Sri Aurobindo "en rêve" dix ans avant de le rencontrer physiquement à Pondichéry. Mathématicienne, artiste peintre et pianiste, elle se lia d'amitié avec Rodin, Monet, Gustave Moreau et épousera un peintre, Henri Morisset, d'avec qui elle divorcera en 1908.

En 1914, elle accompagnera un philosophe à Pondichéry où elle rencontre Sri Aurobindo pour la première fois. Elle ne reviendra s'installer définitivement auprès de lui qu'en 1920, après un détour par le Japon et la Chine.

Lorsque Sri Aurobindo se retirera en 1926 pour se consacrer au "yoga supramental", elle créera de toutes pièces l'"Ashram". Après le départ de Sri Aurobindo en 1950, elle fondera un "Centre Universitaire International" et tentera d'éveiller les disciples à la "conscience nouvelle" au cours de centaines d'entretiens.

Mère se retirera à son tour en 1958 pour "descendre" elle aussi à la racine du problème humain, dans la "conscience cellulaire" et ouvrir le "grand passage" à une autre espèce et un nouveau mode de vie dans la Matière. Cette exploration est l'objet de cet extraordinaire document qu'est "L'Agenda de Mère".

Mère quittera son corps le 17 novembre 1973

L'AGENDA DE MÈRE 1050 - 1973

Recueilli par Satprem, son témoin et confident, le journal de bord de la prodigieuse exploration de Mère dans la conscience cellulaire du corps. 13 volumes, vingt-trois ans d'expériences qui rejoignent les plus récentes découvertes de la physique de la Matière : peut-être la clef du passage de l'homme à la prochaine espèce ?

INDEX DES CITATIONS

Introduction

- (1) L'Heure de Dieu. Cité par Satprem et Luc Venet dans La Vie sans Mort
- (2) The Yoga and its objects. Cité par Rishabchand dans Inde Nouvelle et Libre
- (3) L'Idéal de l'Unité Humaine

Chapitre 1

- (1) La Manifestation Supramentale sur la Terre
- (2) et (3) L'Idéal de l'Unité Humaine
- (4) The Problem of Rebirth – Cité par Satprem dans L'Aventure de la Conscience
- (5) The Hour of God – Cité par Satprem dans La Vie sans Mort
- (6) La Vie Divine – Cité par Satprem dans L'Aventure de la Conscience
- (7) et (8) The Hour of God – Cité par Satprem dans La Vie sans Mort
- (9) Le Cycle Humain
- (10) et (11) L'Idéal de l'Unité Humaine

Chapitre 2

- (1) Pensées et Aphorismes (332)
- (2) à (17) L'idéal de l'Unité humaine

Chapitre trois

- (1) Aperçus et Pensées
- (2) Édition du centenaire – Volume 1
- (3) La Synthèse des Yogas – Volume 1
- (4) et (5) Édition du centenaire – Volume 1
- (6) Guerre et Liberté des peuples
- (7) et (8) Édition du centenaire – Volume 17
- (9) Édition du Centenaire – Volume 12
- (10) Édition du Centenaire – Volume 1
- (11) Édition du Centenaire – Volume 17
- (12) Le Karmayogin – Volume 2
- (13) à (16) Édition du Centenaire – Volume 17
- (17) Pensées et Aphorismes (28)
- (18) à (22) Édition du Centenaire – Volume 17
- (23) et (24) Talks with Sri Aurobindo (Nirodbaran)
- (25) Édition du Centenaire, volume 17

Chapitre 4

- (1) Pensées et Aphorismes (240)
- (2) Guerre et Liberté des peuples
- (3) Speeches – Volume 2
- (4) à (8) L'Idéal de l'Unité Humaine
- (9) Guerre et Liberté des peuples
- (10) à (15) L'Idéal de l'Unité Humaine

(16) Guerre et Liberté des peuples

Chapitre 5

(1) Pensées et Aphorismes (336)

(2) à (14) L'Idéal de l'Unité humaine

Chapitre 6

(1) Pensées et Aphorismes (341)

(2) à (13) Le Cycle Humain

Chapitre 7

(1) Pensées et Aphorismes (344)

(2) à (7) L'Idéal de l'Unité humaine

(8) La Vie Divine

(9) Le Cycle Humain

(10) et (11) L'Idéal de l'Unité humaine

(12) et (13) Guerre et Liberté des peuples

(14) Le Cycle Humain

(15) Écrits bengalis

(16) Édition du Centenaire – Volume 17

(17) L'Idéal de l'Unité humaine

Chapitre 8

(1) Aperçus et Pensées

(2) à (7) Le Cycle Humain

Conclusion

(1) Le Cycle Humain

(2) La Vie Divine. Cité par Satprem dans La Vie sans Mort

(3) L'Idéal de l'Unité humaine

(4) Le Cycle Humain

(5) L'Idéal de l'Unité humaine

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
I. ÉVOLUTION ET RÉVOLUTION	4
La poussée évolutive vers l'unité	4
Vers l'Idéal de l'Unité Humaine	8
II. DE LA CITÉ ANTIQUE À LA NATION MODERNE... LES PRÉALABLES	10
Première étape vers l'Unité : les petites cités	10
L'Empire : une tentative d'unification prématurée	13
La formation de l'unité nationale	15
De l'abus à la chute	19
III. LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ... OU LA MORT	21
Destruction et Création	21
La bannière révolutionnaire	23
Les acteurs de la Colère	26
L'œuvre de Napoléon	30
IV. 1789 À 1917 : DES JACOBINS AUX BOLCHEVIQUES	35
V. VERS UNE UNIFICATION MONDIALE	44
VI. LES PROTESTATIONS DE L'ÂME HUMAINE	52
Les trois étapes de la courbe rationnelle de l'évolution sociale	52
L'individualisme démocratique	52
Le socialisme démocratique	55
La tentation totalitaire	58
Vers un livre communalisme ?	60
VII. LA RELIGION DE L'HUMANITÉ	63
La religion intellectuelle	63
La religion spirituelle de l'humanité	70
La signification spirituelle de la devise révolutionnaire	72
VIII. LA RÉVOLUTION DE L'AVENIR	75
Dieu, Liberté, Unité	75
L'Avènement de l'Age spirituel	81
L'individu : clé du mouvement évolutif	83
Le danger religieux	84
Les pionniers de l'évolution	86
CONCLUSION	90
NOTE BIOGRAPHIQUE	92
INDEX DES CITATIONS	93

SRI AUROBINDO

ET L'AVENIR DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

Poète, visionnaire, philosophe, mais avant tout pionnier de l'évolution humaine, Sri Aurobindo nous propose un regard nouveau sur le sens et le rôle de la Révolution française. Lui-même révolutionnaire au sens fort du terme puisqu'il lança, au début du siècle, un mouvement visant à libérer l'Inde de l'occupation britannique, Sri Aurobindo intègre la Révolution française dans le contexte global de l'évolution terrestre, en donnant quelques clés qui permettent de comprendre comment les individus et les nations peuvent collaborer à l'avènement d'un nouveau monde et meilleur.

Quelles sont les causes profondes de la Révolution française ? Quel a été le rôle véritable des Mirabeau, Danton, Robespierre et Napoléon ? Quelle action représente-t-elle dans le processus évolutif des sociétés humaines ? Quels sont les prolongements dans le monde d'aujourd'hui ? Quelles promesses apporte-t-elle pour l'avenir de l'homme ? Après les désillusions du libéralisme et du collectivisme, à l'heure où les États-Unis d'Europe deviennent une réalité, telles sont les questions auxquels l'auteur tente de répondre.